

Libération

WEEK-END

- La nostalgie «Friends»
- Entretien avec Tonino Benacquista
- Souvenirs de ramadan

PAGES 25-47

CONFINEMENT

SUR LA ROUTE DE LA VACANCE

De Paris à Menton, le long d'une Nationale 7 désertée, le photographe Mathias Depardon a traversé une France fantomatique. Voyage dans un pays à l'arrêt, entre sidération et prise de conscience. PAGES 2-9

N7, km 945, Eze (Alpes-Maritimes), PHOTO MATHIAS DEPARDON



M 00175 - 425 - F - 3,00 €





N7, km 276, Tresnay (Nièvre). Mehani, restaurateur, propriétaire du Relais de Tresnay. Il a dû mettre ses six salariés au chômage partiel et s'occupe avec sa femme de ses quatre enfants.

MAKING-OF

Par
**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**

Figée

Depuis six semaines que nous sommes confinés, notre environnement proche pour seul horizon, il nous vient des envies de prendre la route et, comme autrefois quand l'autoroute du soleil n'existait pas, d'emprunter la Nationale 7 pour traverser cette France déserte mais pas désertée que l'on découvrirait ainsi pour

la première fois. Cette envie, le photographe Mathias Depardon l'a assouvie pour nous afin qu'il reste au moins une trace de cette parenthèse inouïe. Son reportage photo nous emmène de Porte d'Italie à Paris jusqu'à Menton, une traversée de la France confinée, stations essence à l'arrêt, bars-restaurants fer-

més, villages endormis, promeneurs solitaires, nature exubérante, bitume en majesté, passants discrets et masqués. Un slogan publicitaire en faisait autrefois la «route du bonheur», la Nationale 7 serait plutôt aujourd'hui la route de la stupeur, la vie figée par la peur et l'attente de «jours meilleurs».

Parallèlement nous avons lancé un appel à témoignages pour essayer d'appréhender l'impact de cette épidémie sur le moral et le quotidien de chacun. «De quoi cette crise vous a-t-elle fait prendre conscience?», telle était la question exacte. Et vos réponses, par leur nombre et leur richesse, montrent que ce

drame sanitaire et bientôt économique aura peut-être vidé l'espace géographique mais certainement pas l'espace mental. Beaucoup en tirent des enseignements, et tous ne sont pas négatifs. Derrière les murs et les fenêtres, cela a cogité à tous les étages et il y a fort à parier qu'il en restera quelque chose. ◀

Recueilli par
JULIEN GESTER
Photos
MATHIAS DEPARDON

Mathias Depardon aurait dû fixer ce printemps depuis les rives du Tigre, en Irak. Ou du moins c'est là ce qui figurait à son agenda, avant que la pandémie et le bouclage des frontières ne le retiennent en France. Son pays, qu'il n'avait pourtant plus photographié depuis 2009 – et à l'époque, déjà, par sa bande la plus vastement ouverte sur la multiplicité des ailleurs, à Calais. Entre-temps, il a passé des années en Turquie, où il a édifié un travail documentaire exposé souvent, à Arles comme à l'étranger, avant d'y faire l'objet d'une incarcération arbitraire en mai 2017 – accusé de «propagande terroriste» pour avoir documenté l'action du PKK, ennemi d'Ankara –, et de n'en être libéré, expulsé, qu'au terme d'une grève de la faim et de semaines d'insistance de l'Etat français.

Confiné en France et empêché d'exercer au-delà, mais libéré des restrictions de déplacement par sa carte de presse, il a proposé à *Libération*, dès les premiers jours de l'état d'urgence sanitaire, de traverser le pays par la Nationale 7, de Paris à la frontière d'une Italie où le virus exerçait déjà ses ravages – non loin de Nice où il est né, en 1980. Paris, Orly, Fontainebleau, Nemours, Montargis, Briare, Nevers, Moulins, la Loire, la région lyonnaise, et puis le Sud qui s'ouvre peu à peu, Valence, Montélimar, Avignon, Fréjus, Cannes, Nice, jusqu'à Menton. Au gré de quelque 3300 kilomètres roulés en deux semaines sur la route d'un soleil qui ne brillait pour personne ou presque, il s'est attaché à dépeindre moins les centres urbains où l'éternité de carte postale des paysages printaniers que leurs interstices, leurs plis, ces pourtours des villes et des routes où vaquait malgré tout une peuplade souvent masquée et méfiante. Il revient sur l'état de la France raconté en creux par ce périple étrange dont *Libé* publie aujourd'hui les beaux fruits, en même temps que les échos intimes de ce que la menace du virus a agi en nous.

◀GLAMOUR▶

«Je n'avais encore jamais pratiqué cette route, la plus longue de France avec 996 km. Il y avait un sens symbolique à suivre celle-là, dont le départ jouxte le quartier chinois de Paris – tout comme le virus était parti de Chine – pour buter à la fin sur la frontière fermée de l'Italie, épican-

tre de l'épidémie en Europe. Je m'étais fixé de rouler 200 ou 300 kilomètres par jour, avec de nombreux arrêts. Cette Nationale 7, qui fut la route des vacances, a perdu de son glamour, elle a subi diverses formes de déclassement. On longe des zones de grandes surfaces, des aires commerciales, des champs, des ronds-points par milliers – cette passion et spécificité française. Comme toutes les routes de France, elle est presque vide, ces jours-ci. On y croise juste un peu plus de routiers que sur les autoroutes, pour des raisons économiques – seulement des Français. Ça devient très beau dans le Sud, sur la moyenne corniche, en surplomb de la Méditerranée. Une

sorte de Mulholland Drive à la française, un peu féérique.»

◀MÉLANCOLIE▶

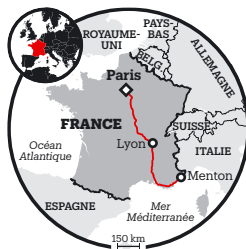
«Il y a eu l'excitation de la première journée Porte d'Italie à Paris. Et très rapidement une mélancolie, une tristesse ambiante de photographier cet abandon, ce vide d'aires interstitielles qui n'étaient vraiment pas évidentes à saisir. Je ne voulais pas m'attacher, comme je l'avais déjà beaucoup vu, aux grandes places désertées, d'autant que cela ancrerait la photo dans un lieu précis, alors que je voulais plutôt es-

sayer de saisir une condition partagée sur cette étendue géographique pourtant vaste. Mais je m'attendais à croiser plus de scènes de vie. J'aime bien, dans mon travail, isoler un sujet d'un contexte d'activité, mais là c'était très difficile, puisque tous mes protagonistes possibles se trouvaient déjà isolés par la force des choses. J'ai senti cependant les clivages sociaux ou géographiques, en faisant beaucoup de portraits. J'interviewais ceux que je photographiais, ne serait-ce que par besoin d'échange, mais les gens ne se laissent pas ap-

NATIONALE 7

Voyage

aux confins de la France



Le long de l'ancienne «route des vacances» qui relie Paris à Menton, Mathias Depardon a rencontré et photographié des êtres et des lieux suspendus.



BENJAMIN GIRETTE

procher facilement aujourd'hui, il y a un mélange de psychose et de susceptibilité. Tout le monde est suspicieux, vis-à-vis de tout le monde, ça demande un effort supplémentaire.

«Il y avait des jours où j'avais plus de mal à aller vers les gens pour m'entretenir avec eux, et je passais en mode photo de rue, mais chaque fois que je le faisais ça me stimulait, ça me remontait le moral. J'ai croisé toutes sortes de personnes, de situations, des SDF, des jeunes qui bossaient au Samu social, des infirmières libérales, des routiers, des agriculteurs, des livreurs, des gens qui avaient monté des entreprises de désinfection, des retraités sortis faire les courses... Il y avait peu de familles, d'enfants. J'ai été très frappé de voir beaucoup de personnes âgées dans les rues, souvent isolées, délaissées, qui devaient donc bien sortir, mais j'ai constaté aussi que cela tenait parfois à ce que les seniors ont beaucoup de mal à casser leurs habitudes.»

◀INQUIÉTUDES▶

«J'ai croisé tous les masques de fortune possibles, j'ai été surpris par leur nombre, mais j'ai constaté que plus je m'éloignais de Paris, moins les zones paraissaient touchées. Et puis il y avait les agriculteurs qui semblaient vivre dans une réalité parallèle, dont la vie aux champs, sur le tracteur, n'a pas vraiment changé, comme si la distanciation sociale était déjà leur affaire toute l'année. J'ai aussi ressenti fortement que pour une frange importante de la ruralité, le Covid était un mal urbain, venu de Paris – ce qui n'est pas totalement infondé, bien sûr. Au gré des rencontres, j'ai entendu toutes sortes de choses, de mécontentement vis-à-vis de la gestion des pouvoirs publics, beaucoup d'inquiétudes notamment chez certains restaurateurs qui craignaient que leurs restos y passent si ça dure. Toutes sortes de théories plus ou moins complottistes, aussi. Mais surtout, quand j'interrogeais les gens sur leur ressenti dans cette crise, beaucoup parlaient de prises de conscience, sur la manière de consommer, la volonté de se recentrer sur des valeurs plus universelles ou de sortir d'une forme d'individualisme. Un boucher me disait qu'il était heureux de voir les gens montrer un souci de s'alimenter plus sainement. Des pêcheurs me racontaient qu'ils n'avaient jamais vu la mer comme ça, pour eux seuls, avec la nature qui revit, qui reprend ses droits. C'était très présent.» ◀



N7, km 0, Paris, Porte d'Italie.
Maymouna, assistante sociale, travaille au 115 pour venir en aide aux plus démunis fragilisés encore plus par la pandémie.



N7, km 164, Bonny-sur-Loire (Loiret).

«J'ai pris conscience du temps et qu'il peut s'arrêter»

Le confinement, ça vous a fait vous rendre compte de quoi? Des lecteurs de «Libé» ont répondu à cette question et leurs réponses dressent un portrait-robot de cette expérience inédite, à la fois collective et ultrapersonnelle.

Depuis le 17 mars, chacun, chez soi, seul ou en famille, désœuvré ou pas, réapprend à vivre différemment. Une expérience inédite, étrange, à la fois collective et même planétaire, mais aussi personnelle, intime, qui a parfois pu redéfinir ce que nous sommes ou ce que nous pensons. *Libération* a donc demandé à ses lecteurs de partager leurs propres révélations lors du confinement.

ces réflexions que l'on se fait – tout haut ou tout bas – et qui commencent toutes par: «*J'ai pris conscience que...*», «*je me suis rendu compte que...*». Elles peuvent être sociétales, métaphysiques ou beaucoup plus terre à terre. Nous en avons rassemblé ici une sélection, qui témoigne de la diversité des réponses que nous avons pu recevoir. Elle nous montre combien, en ces temps particuliers, ce dont l'un «prend conscience» parle souvent à l'autre.

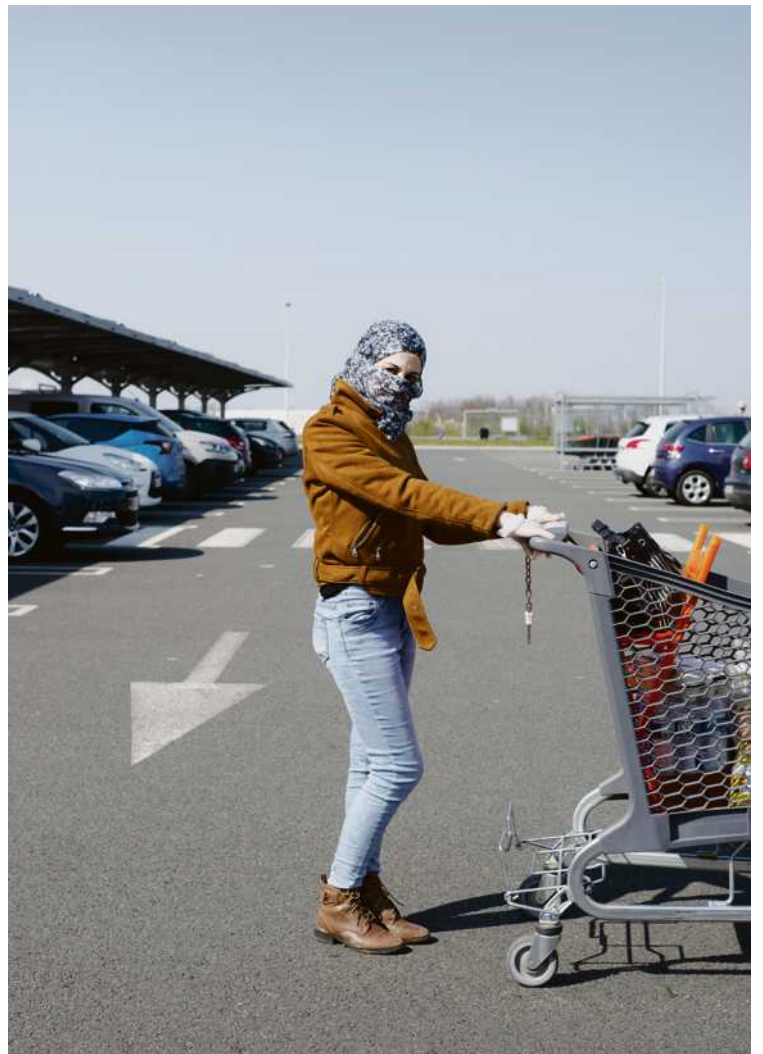
Valérie, 53 ans, Troyes
«LA SOLITUDE EST UN LUXE QUI N'EST PAS DANS MES MOYENS»

«Avec le confinement, je me suis rendu compte que mes aspirations de solitude n'étaient pas un simple caprice. J'ai découvert un confort de vie inouï, les contraintes sociales disparues, une liberté d'être, enfin. Plus besoin de maquillage pour être conforme au regard des autres, plus de choix de vêtement pour faire "pro", juste une tenue pour être bien et confortable, non pas le jogging, mais le non-port du soutien-gorge! Vive les nénés en liberté. Je n'aime pas être trop proche de mes semblables, ce n'est pas de la timidité, mais juste, je n'aime pas; travailler

en open space serait la pire des choses qui puisse m'arriver, la notion de groupe est assimilée dans mon esprit à un troupeau ou une meute, enfin quelque chose d'animal, de primitif dans le sens dangereux. Mes proches savent que je vis en ce moment une parenthèse enchantée, tous m'envoient des messages du style "toi on est sûr que tu es bien en ce moment", et c'est la vérité. J'avoue que je redoute beaucoup le déconfinement, à part le fait de ne plus m'inquiéter pour la santé des miens et d'aller où j'ai envie sur le territoire, je ne vois rien qui me donne un sentiment de mieux dans mon quotidien. La solitude est un luxe qui n'est pas dans mes moyens, j'ai pu toucher du doigt ce petit bonheur pendant cette période de confinement.»

V.,
«C'EST À MOI D'AGIR POUR REPRENDRE EN MAIN MON EXISTENCE»

«Tout s'est arrêté brutalement. La saison touristique a été tuée dans l'œuf. Je devais déménager en avril pour m'installer davantage avec ma compagne après la vente de mon appartement. Mais le chamboulement de nos habitudes, de tout ce qu'on a connu dans notre vie,



N7, km 295, Moulins (Allier).
Loubna, handicapée, sort faire ses courses pour la première fois en 72 heures. Faute de trouver des masques, elle se protège avec son foulard. PHOTOS MATHIAS DEPARDON

la menace du virus, l'effondrement potentiel de notre société en ont décidé autrement. Nous nous sommes séparés. Il faut tout reconstruire, tout reprendre à zéro, tout remettre à plat. C'est donc ça que j'ai découvert grâce au confinement. C'est à moi d'agir pour reprendre en main mon existence, pour reconstruire ma vie, car tout n'est pas perdu. J'ai reçu un bon choc avec tout ça et là j'ai pas la patate, mais je suis encore jeune, je suis encore fort. Et reconstruire ma vie, ça veut dire quoi ? Ça veut dire vivre dans un environnement et un contexte socio-économique qui me conviennent. Reconstruire ma vie revient à participer à reconstruire une société et un environnement dans lequel je me sentirais bien, dans lequel je pourrais m'épanouir. Je pense que c'est avec énergie, conviction et rébellion que l'on arrivera à faire changer les choses, je pense qu'il va falloir aller très vite dans les rues pour crier notre souhait que cela change. Je pense qu'il faut que l'on soit unis et soudés pour y arriver, même si nous pouvons avoir des avis divergents et que c'est ça la richesse. Tout ça, je ne l'ai pas découvert aujourd'hui, cela fait longtemps que j'y pense, mais ce que je découvre, c'est qu'il va vraiment falloir se lever pour exister !»

Claire
**«JE N'ARRIVAIS PAS
À PRENDRE MON TEMPS»**

«Cet après-midi, en essayant de faire du diabolo, j'ai pris conscience que je n'arrivais pas à prendre mon temps. Je suis en arrêt maladie depuis le 27 janvier, j'ai repris le 7 mars et me suis arrêtée à nouveau le 15. Malgré tout, j'étais incapable de consacrer du temps à une activité sans le compter. Et cet après-midi, j'ai fait du diabolo jusqu'à le lancer et le rattraper correctement, sans me demander si j'avais le temps ensuite de me balader, faire une pizza, de la peinture ou autre. Sans compter mon temps.»

Anna, 27 ans, Paris
**«JE SUIS FÂCHÉE CONTRE
LE MONDE DANS LEQUEL
NOUS VIVONS»**

«Avec ce confinement, j'ai pris conscience que je suis fâchée contre le monde dans lequel nous vivons. Je suis en colère de voir les libertés individuelles reculer, les droits des femmes bafoués, avec notamment le recul du droit à l'IVG dans beaucoup de pays, et les violences faites aux femmes qui augmentent. Je suis en colère quand je vois que les lobbys

de plastique se frottent les mains devant la recrudescence de l'usage du plastique à usage unique, sous couvert de protection sanitaire. J'ai 27 ans et n'ai jamais envisagé ma vie sans enfant. Mais aujourd'hui j'hésite. Je me demande si c'est raisonnable de faire des enfants dans un monde si mal en point. J'en suis venue au point d'en vouloir aux parents de familles nombreuses (et donc y compris aux miens), aux générations précédentes et aux gens qui achètent encore dans la grande distribution et dans les enseignes de fast fashion d'avoir été si inconscients. Ce confinement me met face à des angoisses sur l'avenir qui n'ont malheureusement pas de réponse, et auxquelles le gouvernement français ne semble pas souhaiter répondre.»

Maria Julia, 28 ans, Lyon
**«MAIS C'EST QUOI
DÉJÀ LA LIBERTÉ ?»**

«Liberté... Ça veut dire quoi en réalité ? Mon chat Tereza, par exemple, est dehors, libre d'aller d'un côté à l'autre de la grande cour, investiguer tous les coins encore inexplorés, s'amuser avec sa bande de copains félins, rouler sur l'herbe, chasser des pigeons... C'est déjà beaucoup plus que je peux faire moi-

même. Son petit univers continue, inchangé. Tereza reste libre de l'autre côté de la fenêtre. Mais c'est quoi, déjà, la liberté ? En temps de vie «normale» elle est très sous-estimée, surtout pour des humanistes comme moi qui rêvent du triomphe du prolétariat et de la fin du capitalisme. Mais en temps de quarantaine, la liberté prend un autre sens : c'est un état totalement éphémère de joie absolue. Quel beau double sens le confinement m'a appris ! Nous vivons des temps étranges...»

Laurent
**«AU DÉCONFINEMENT,
ON SE SÈPARE»**

«Je me suis rendu compte que mon amie ne me manquait pas. Mais alors, pas du tout. Promis, au déconfinement, on se sépare. Et vive la liberté de retomber amoureux...»

Brigitte, 74 ans, Theix
**«À LA CAMPAGNE, IL Y A BEAUCOUP
DE GENS QUI NE RESSSENTENT PAS
UNE GRANDE DIFFÉRENCE»**

«Avec le confinement, j'ai pris conscience qu'il n'y avait que peu de différence avec ma vie d'avant le confinement. J'habite à la campagne, en Bretagne, dans

Suite page 6



N7, km 900, Cannes (Alpes-Maritimes).

Suite de la page 5 une longère dans la nature, mon plus proche voisin est à 500 mètres de chez moi. J'héberge ma mère âgée depuis trois ans, après un AVC. Tous les matins, une infirmière libérale vient s'occuper d'elle, toilette, traitements, habillage. Nous sortons rarement toutes les deux. Les journées à la maison sont scandées par son rythme : balade le matin, sieste, terrasse au soleil l'après-midi... Mon compagnon n'est pas jeune non plus, il est plutôt introverti et se nourrit de lectures et de recherches sur Internet. Il écrit des articles. Les "autres" ne sont pas très nécessaires à sa vie. Je pense qu'à la campagne, il y a beaucoup de gens comme moi qui ne ressentent pas une grande différence entre le confinement et l'état prétendu "normal" d'avant. Parce que l'activité professionnelle ne représente plus l'échappatoire dont nous avons cru avoir besoin, parce que l'espace ouvert de la nature ne donne pas l'impression d'être prisonnier, parce que le contact avec les autres n'est pas forcément aussi nécessaire qu'on le croit quand on a un peu de surface de jardin intérieur à cultiver, et parce que la retraite nous apprend jour après jour que coronavirus ou non, la mort est au rendez-vous et qu'on peut aller tranquillement

vers elle en vivant la simplicité banale de nos petites existences.»

Cécile, 50 ans, Paris
«PARIS POURRAIT ÊTRE
UNE VILLE AGRÉABLE À VIVRE»

«Avec le confinement, j'ai pris conscience que Paris pourrait être une ville agréable à vivre s'il n'y avait plus de voitures (hormis les bus, taxis, véhicules de services publics, comme les pompiers, la police, le Samu, etc.) et s'il y avait (beaucoup) moins de touristes... On peut marcher au milieu des rues (dans la limite du kilomètre, hein !) et du coup, bien qu'il y ait parfois du monde dehors, on ne se marche pas dessus sur les trottoirs. L'air est clair et pur, on voit des étoiles, on prend le frais sur le balcon... La ville est plus agréable et apaisée, et me paraît plus "verte" alors que les parcs et jardins sont inaccessibles ! Bref, j'ai pris conscience que Paris n'est pas une ville invivable, mais que c'est son modèle de développement qui la rend pénible au quotidien.»

Frédéric
«JE VIS EN PLEINE CONSCIENCE MA
SOLITUDE ET MA MARGINALITÉ»

«Grâce au Covid-19, je vis en pleine cons-

science ma solitude et ma marginalité. En effet, le confinement ne m'a que très peu affecté. J'ai seulement perdu deux semaines de travail sur mes quatre mois annuels (je suis saisonnier). Je vis seul à la campagne, donc mes habitudes ne sont pas perturbées : promenade en forêt, ravitaillement une à deux fois par mois... Je suis très heureux loin des vies à crédit, de la croissance et de la course au profit à tout prix, de la surpopulation... On voit le résultat de ces choix en contradiction avec la nature et le bon sens. Cela conforte les miens. J'ai un peu plus le temps de lire, de jardiner, de réfléchir et de contempler mon environnement, les arbres en fleurs ou les animaux sauvages... et de boire de la sève de bouleau. Finalement, mon unique sacrifice est la mise en parenthèses de mes voyages au long cours (six mois environ), ce qui n'est rien, bien sûr, et que partie remise.»

Murielle, 54 ans, Castanet-Tolosan
«J'AI RETROUVÉ LE PLAISIR
D'ENTENDRE LA MÉLODIE
DES OISEAUX»

«Avec le confinement, j'ai pris conscience que je vivais dans un environnement très pollué alors que je suis en banlieue toulousaine, je me

pensais un peu épargnée loin du centre-ville. Je m'en suis aperçue au bout d'une semaine de confinement, en ouvrant la fenêtre de ma chambre pour aérer : j'ai eu l'impression de bien respirer, sensation que je n'éprouve que lorsque je pars en randonnée en montagne. Depuis, je dors la fenêtre ouverte, plus de mauvaise odeur de pots d'échappement, plus de bruits de gros moteurs, je dors bien et profondément. Depuis quatre jours, j'observe de nouveaux oiseaux que je n'avais encore jamais vus dans mon petit jardin, j'ai délaissé la musique de mes écouteurs, qui me faisaient oublier le vacarme des allers-retours des voitures, pour retrouver le plaisir d'entendre la mélodie des oiseaux. C'est tellement agréable, comment ai-je pu oublier le bonheur de cette douceur ? J'aimerais tant garder cette sensation de respirer de l'air sain.»

Alain
«JE ME RENDS COMPTE QUE JE
NE SUIS PAS CALME À L'INTÉRIEUR»

«J'ai la chance d'avoir le jardin de Montmartre en face de chez moi, c'est une merveille de calme depuis plus d'un mois. Mais du coup, je me rends compte combien c'est moi qui ne suis pas calme à l'intérieur, alors que d'habi-



N7, km 913, Villeneuve-Loubet (Alpes-Maritimes). PHOTOS MATHIAS DEPARDON

tude le speed extérieur correspond à mon intérieur.»

Sophie, 46 ans, Saint-Etienne
«LE TEMPS S'ALLONGE, OU ALORS IL SE RÉDUIT, JE NE SAIS PAS»

«J'ai pris conscience que le temps est différent ou plutôt que je le ressens différemment... Le temps ne court plus, ou je ne cours plus après le temps; le temps s'allonge, ou alors il se réduit, je ne sais pas exactement. Je suis un peu perdue. J'ai conscience que j'ai tout le temps de réaliser ce que je veux. Que ce soit chez moi dans les tâches quotidiennes: j'ai pris le temps de ranger mon garage, de dompter la glycine de mon jardin (je n'avais jamais jardiné de ma vie!), de cuisiner, de m'intéresser aux devoirs de mes enfants, etc. Ou que ce soit dans la conscience de prendre le temps d'une liberté plus personnelle, plus intimiste, plus intérieure: j'apprends la guitare. Et je me rends compte qu'en prenant mon temps, je fais dix fois plus de choses que lorsque je n'en avais pas (comme dans ma vie d'avant)! Voilà ce dont j'ai pris conscience... J'ai pris conscience du temps. J'ai pris conscience aussi que le temps peut s'arrêter.»

Pascal, 30 ans, Antibes
«PAS DE BONHEUR POSSIBLE SANS BIÈRE BELGE»

«J'en avais déjà conscience, mais j'en suis maintenant certain: il n'y a pas de bonheur possible sans bière belge!»

Guillaume, 50 ans, Paris
«MA FILLE RÉALISE QUE LE PLAISIR INTELLECTUEL EST SOUVENT SUPÉRIEUR À CELUI DE LA VITESSE.»

«Ma fille cadette était inscrite à un club d'échecs quand elle était enfant, mais elle a arrêté brutalement car elle était très angoissée par les tournois. Depuis, elle n'y avait quasiment jamais plus joué: toujours trop de trucs à faire, même si elle passait des heures sur les jeux vidéo. Après trois semaines de confinement, elle a accepté une partie contre moi, puis une deuxième... Nous jouons maintenant plusieurs heures chaque après-midi et chacun étudie des stratégies sur Internet le matin. Ma fille a réalisé que gagner aux échecs grâce à une bonne stratégie et beaucoup de réflexion procure une satisfaction importante sans aucun regret ni désir inachevé, alors que les jeux basés uniquement sur la vitesse et l'agilité (type *Candy Crush*) engendrent souvent la frustra-

tion de ne pas avoir fait mieux! Bien sûr, perdre aux échecs crée une déception, mais plus positive car on peut réfléchir à ses erreurs pour les éviter la fois suivante. A 16 ans, grâce au confinement, ma fille réalise que le plaisir intellectuel est souvent supérieur à celui de la vitesse!»

Annette
«J'AI DÉCIDÉ D'ARRÊTER DE TRAVAILLER À 62 ANS QUOI QU'IL M'EN COÛTE.»

«Après cette crise, et si j'en ressors vivante, j'ai décidé d'arrêter de travailler à 62 ans quoi qu'il m'en coûte et de vivre un peu le temps qui reste pour moi! Cette décision m'est apparue comme une évidence, liée à la prise de conscience que j'en avais assez d'être obligée d'aller dans des fêtes ineptes, de participer à des réunions creuses et de subir les humeurs fluctuantes de mes dirigeants. J'ai besoin du temps qui reste pour être moi et j'espère qu'il m'en reste un peu...»

Sophie
«LA GROSSOPHOBIE N'EST PAS PRÈS DE DISPARAÎTRE.»

«Avec le confinement, j'ai pris conscience que la grossophobie n'est pas près de disparaître.

Je comprends la volonté de protéger les personnes à risque, mais si on remplace "obèse" dans les préconisations de déconfinement qui commencent à sortir par "noir", on voit bien que ça suscite un malaise. Parler pathologies et comorbidité serait plus vertueux. Selon des données du 16 avril, 73% des victimes sont des hommes. Envisagerait-on de ne confiner que les hommes? Alors pourquoi vouloir me réduire à mes kilos superflus?»

Jacques, 57 ans, Sumène
«J'AI PRIS CONSCIENCE QUE DES FLEURS POUSSAIENT DANS MON JARDIN.»

«Avec le confinement, j'ai pris conscience que des fleurs jaunes, bleues et rouges poussaient dans mon jardin. Et que j'ai envie de m'occuper d'elles. Peut-être parce que ce sont les seuls êtres vivants que je croise au quotidien, et que les autres me manquent... Avant le confinement, je les remarquais à peine.»

Paskine, 45 ans, Montpellier
«CELA RÉVÈLE À QUEL POINT NOUS SOMMES DES ÊTRES SOCIAUX.»

«Avec le confinement, j'ai pris conscience à quel point nous avons besoin **Suite page 8**



N7, km 996, Menton (Alpes-Maritimes).
Le poste-frontière franco-italien entre Menton et Vintimille.

Suite de la page 7 de nous relier aux autres pour exister. Il me semblait que sortir et voir les autres relevait du loisir, d'une forme de divertissement secondaire, comme on fait de la peinture ou pratique un sport. La vérité est différente. La distanciation sociale nous révèle d'une façon cruelle à quel point nous sommes des êtres sociaux, à quel point nous avons besoin d'infuser notre être à travers celui des autres pour trouver du sens à ce que nous faisons. Aujourd'hui, où l'absence des corps de ceux que nous aimons est presque douloureuse, nous tentons, d'une façon dérisoire et souvent poétique, de conjurer notre solitude à travers des chaînes de toute sorte, poétiques, musicales, théâtrales, philosophiques, humoristiques... dans une surenchère qui dit notre trouble. On synchronise les corps, à distance pour se donner l'illusion d'une commune présence. Pascal écrivait que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. Peut-être devrions-nous pousser l'expérience un peu plus loin, et tenter, maintenant que nous avons regagné la chambre, de trouver le repos. Mais comment le trouver sans l'autre ? En sommes-nous encore capables ?

Nadine, 53 ans, Angoulême
«LE STRESS ME QUITTE MALGRÉ LA SITUATION CATASTROPHIQUE»
«Je réalise jour après jour que je suis au bout de ce métier après trente-deux ans d'enseignement en maternelle. Le stress me quitte malgré la situation catastrophique au point que j'en culpabilise, mais l'organisation des journées et la pédagogie ont laissé mon cerveau en paix, enfin !»

Jean-Sébastien, 32 ans, Oullins
«IL Y AURA D'AUTRES CRISES AVANT UNE PRISE DE CONSCIENCE»
«J'ai fêté mes 32 ans pendant le premier mois



Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Le nouveau

podcast de Libé vous donne la parole pendant le confinement. Partagez vos expériences, astuces, bons plans et conseils en envoyant un message sur WhatsApp avec l'outil audio au compte du journal : 0624090250. Et écoutez les épisodes précédents sur notre site.

de confinement. Celui-ci est arrivé à la fin d'un arrêt pour burn-out, presque comme du pain béni. Il me permet de rester en télétravail, c'est l'idéal pour faire le point après un burn-out. J'ai pris conscience de l'incohérence de beaucoup de nos comportements collectifs et individuels. Au niveau du travail, les problèmes managériaux de notre «start-up nation» sont criants et ne peuvent conduire qu'à des excès et à des implosions de personnel. Le travail n'est qu'un point de la vie et ne doit plus prendre autant le pas sur le reste de l'existence. La consommation de masse et le PIB ne doivent plus être les valeurs-étalons. Je sais que cette crise ne sera qu'un point d'accroche, il y en aura d'autres avant une prise de conscience collective.»

Sophie
«JE N'AI PAS BESOIN D'AVOIR UN HOMME À MES CÔTÉS, MAIS J'EN AI ENVIE»

«Je suis confinée seule une semaine sur deux, puis avec quatre adolescents l'autre semaine. J'ai appris que je n'avais pas besoin d'avoir un homme à mes côtés... mais que j'en avais vraiment envie. Je me suis recentrée, j'ai mixé les apprentissages du passé avec mes rêves à venir

et la conclusion est bien celle-ci : pas besoin, mais envie. Parce que c'est chouette d'avoir quelqu'un que l'on aime près de soi. Le confinement a fait taire la colère qui était en moi.»

Coraline, 28 ans, Paris
«JE PEUX ME LANCER PLEINEMENT DANS MES PROJETS, JE N'AI JAMAIS ÉTÉ AUSSI HEUREUSE»

«J'ai pris conscience que rien n'était plus précieux que le temps. Certains trouvent leur bonheur dans leur activité professionnelle, d'autres non. Ce n'est pas mon cas. J'ai des hobbies et passions qui ne me permettraient pas de gagner ma vie. Travaillant trente-cinq heures et n'ayant pas d'enfant, je croyais que je m'en sortais déjà bien, que j'avais plus de temps que les autres pour faire ce que j'aime vraiment. Mais depuis que je peux me lancer pleinement dans mes projets, je n'ai jamais été aussi heureuse. Mes problèmes d'anxiété ont disparu. Un système de revenu universel permettrait à chacun de choisir son emploi et sa charge de travail, pour que l'on soit tous aussi épanouis. J'ai 28 ans, et ça me fait mal au cœur de me dire que je devrai attendre la retraite pour me sentir à nouveau aussi bien. Si je l'atteins... et si j'en ai une.»



N7, km 0, Paris, Porte d'Orléans. Lancine s'autorise une sortie par jour pour aller courir.
PHOTOS MATHIAS DEPARDON



La présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, avec le président du Conseil européen, Charles Michel, jeudi à Bruxelles. PHOTO OLIVER HOSLET AP

RELANCE La solidarité ne fait pas que des euros

Les dirigeants de la zone euro ont acté jeudi la création d'un fonds de reconstruction. Mais plusieurs pays n'acceptent que des solutions qui alourdiraient la dette des Etats les plus en difficulté.

Par
JEAN QUATREMER
Correspondant à Bruxelles

ANALYSE

C'est une bonne nouvelle en soi : les Vingt-Sept, lors de leur sommet de jeudi après-midi, ne se sont pas écharpés sur la solidarité financière nécessaire pour relancer l'économie européenne après la crise du coronavirus. Une sacrée différence avec leur précédente rencontre virtuelle, le 26 mars, qui avait tourné à l'engueulade généralisée «à la suite de l'attitude abjecte des Néerlandais à l'égard des pays les plus touchés par la crise du coronavirus», comme le rappelle un diplomate européen. «Cette fois, les pays du Nord ont moins été dans l'émotionnel,

l'ambiance était cool et donc le résultat a été constructif», se réjouit-on à l'Elysée.

RUDES BATAILLES SUR LE REMBOURSEMENT

De fait, la nécessité d'un «fonds de reconstruction» conséquent (entre 1 000 et 1 500 milliards d'euros, soit 10 % à 15 % du PIB communautaire) est désormais admise par tous les chefs d'Etat et de gouvernement, ce qui n'était pas gagné il y a un mois. Mais, et c'est la mauvaise nouvelle, l'accord est loin d'être obtenu sur les modalités de cette solidarité financière, ce qui annonce quelques rudes batailles.

Le point clé des négociations va porter sur le remboursement des sommes qui seront affectées à ce fonds. «Il faut bien voir que le Conseil européen a implicitement acté qu'il faudra emprunter en commun les milliards d'euros nécessaires pour financer la relance des économies dès lors qu'il a demandé à la Commission de cartographier pays par pays, secteur par secteur, les besoins financiers et de présenter d'ici quinze jours une proposition en bonne et due forme», analyse un diplomate de haut niveau, puisqu'il n'y a pas d'argent magique. Le problème est donc de savoir si cet argent sera prêté

aux pays qui en ont besoin ou donné comme celui versé au titre du budget communautaire, ce qui reviendra à mutualiser la dette, celle-ci étant remboursée par les Vingt-Sept en fonction de leur part dans le PIB communautaire. Pour le «club des radins» (Allemagne, Autriche, Finlande, Pays-Bas, Suède), il n'est pas question d'aller au-delà de prêts aux pays nécessiteux. «Nous ne pouvons pas accepter le financement de dons par de la dette», a ainsi martelé à l'issue du sommet le Néerlandais Mark Rutte. «Il n'est pas possible de mutualiser les dettes», a surenchéri la chancelière allemande, Angela Merkel.

UN RISQUE EXISTENTIEL POUR L'UNION

Le problème est qu'une telle solution ne ferait qu'ajouter de la dette à la dette déjà existante, certes à un taux plus intéressant, puisque garantie par les Vingt-Sept. «Cela ne coûtera pas un euro aux Pays-Bas, puisqu'on emprunte à taux zéro, mais cela coûtera cher à l'Italie lorsqu'elle devra rembourser», soupire un responsable français. De fait, en prêtant de l'argent, ●●●

... on dégrade les comptes publics des pays emprunteurs, ce qui va créer un écart d'endettement insupportable entre les Etats. En outre, le déficit de compétitivité va s'aggraver, puisque ces pays ne pourront pas investir assez d'argent dans les secteurs qui en ont besoin, leur capacité d'endettement n'étant pas illimitée. «Evidemment, cela remettra en cause le "deal" sur lequel repose le marché intérieur, souligne un diplomate européen, puisqu'il ne peut exister que s'il y a convergence des économies et non accentuation des divergences.» Emmanuel Macron, à l'issue du sommet, a mis en garde les pays du Nord contre ce risque existentiel : le rétablissement des frontières sera le seul moyen pour ces pays de sauver leur économie. Et si le marché intérieur s'effondre, l'euro suivra, ce qui aura un coût effroyable pour les pays du Nord.

«C'est vraiment un calcul à courte vue» du «club des radins», explique un fonctionnaire européen : «Car si l'Union emprunte à taux zéro, ce qui est le cas aujourd'hui, cela ne coûte rien à personne pendant dix ans. Certes, il faudra rembourser à l'échéance, mais ces sommes auront permis des investissements massifs pendant dix ans et un développement du marché intérieur qui enrichira tout le monde. Sans compter que l'inflation aura réduit la somme à rembourser.»

DES LIGNES LOIN D'ÊTRE FIGÉES

C'est pour cela que tous les autres pays européens sont en faveur d'une mutualisation pure et simple de la dette engendrée par les dépenses de reconstruction. «Heureusement, les lignes sont loin d'être figées», dit-on à l'Elysée. Un des moyens de contourner l'opposition du «club des radins» serait de passer par le cadre financier pluriannuel (le CFP qui encadre les budgets annuels de l'Union) 2021-2027 que l'Allemagne est désormais prête à voir augmenter.

L'idée serait d'augmenter le plafond des ressources propres de 1 % ou 2 % du PIB communautaire afin de créer une marge aujourd'hui inexistante. Cette marge ne serait pas dépensée, mais servirait de garantie à des emprunts levés par la Commission. Il n'y aurait ainsi pas de garantie directe des Etats, mais la dette serait bien remboursée à terme par le budget et donc mutualisée. «Mais si on en revient à de simples prêts accordés aux Etats, mieux vaut laisser tomber», prévient l'Elysée. ◀

A Berlin, le début de la fin du chacun pour soi

De nombreux économistes et politiques allemands plaident pour des coronabonds à l'échelle européenne.

«**N**ous sommes une communauté de destin. C'est ce que l'Europe doit prouver maintenant, en cette période de pandémie.» Le discours d'Angela Merkel, jeudi matin devant le Bundestag, était particulièrement solennel. Surtout, a poursuivi la chancelière, l'Allemagne doit être prête, «dans un esprit de solidarité», à des «contributions beaucoup plus importantes» au budget de l'UE face au coronavirus. Ce discours intervenait jeudi, juste avant le sommet des Vingt-Sept où la chancelière a réitéré son «nein» à la mutualisation des dettes. Mais si le gouvernement allemand parle d'une seule voix en matière de solidarité européenne, dans le pays, une autre musique se fait entendre. On l'a particulièrement vu fin mars, où des économistes de toutes obédiences se sont mis à prôner le recours aux «coronabonds». Dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, une tribune signée par sept économistes de renom affirmait que «les forts doivent aider les faibles», ajoutant : «C'est le moment où la communauté de destin, si souvent invoquée, doit montrer ce qu'est l'Europe.»

Dans un texte publié mi-avril par le *Spiegel* intitulé «Nous mourons tous seuls», l'économiste Henrik Enderlein, directeur de l'Institut Jacques Delors de Berlin, a lui aussi des mots très durs envers l'Allemagne, dont il déplore le manque d'«engagement clair à penser d'abord européen, et non au niveau

national». «Le message politique reste fatal, écrit-il. La politique européenne de crise du coronavirus jusqu'à présent n'est rien d'autre que la poursuite de la vieille politique de crise de l'euro, axée par la pensée technocratique et la méfiance. Mais la technocratie est l'ennemie de la signalisation politique claire, et la méfiance la plus grande ennemie de l'intégration politique. L'Europe se négocie elle-même dans sa propre inutilité.»

Chez les politiques aussi, un autre discours se fait entendre. De l'ancien ministre des Affaires étrangères Sigmar Gabriel à l'ex-président du Bundestag Norbert Lammert, en passant par le co-chef des Verts Robert Habeck, bien des politiques se sont dit eux aussi favorables aux «coronabonds», tranchant singulièrement avec la doctrine gouvernementale. Il en va, argumentent-ils, de la survie même de l'Europe. Ces débats, d'une intensité inédite outre-Rhin, ont un effet sur les discussions en cours. «Sur la question budgétaire, on peut dire que les lignes bougent légèrement», estime Paul Maurice, chercheur au Comité d'études des relations franco-allemandes (Cerfa), à l'Ifri. Lorsque Angela Merkel dit que l'Allemagne va contribuer davantage au budget européen, même Friedrich Merz, qui incarne pourtant une frange très libérale de la CDU, est d'accord. Pour autant, les Allemands ne sont pas encore prêts à briser tous les tabous. «Ils restent opposés à l'idée de la mutualisation des dettes», poursuit le chercheur. Pour des raisons très diverses, et notamment de culture politique, voire d'histoire politique. Là-dessus, le consensus reste large. Cela restera une ligne rouge.»

JOHANNA LUYSSSEN
Correspondante à Berlin

LES FAITS DU JOUR

■ **En France**, on compte désormais 22 245 victimes du coronavirus (389 de plus sont mortes ces dernières 24 heures, dont 305 à l'hôpital et 84 en Ehpad). 28 658 personnes restent hospitalisées dans le pays (561 de moins), dont 4 870 en réanimation (-183).

■ **En Autriche**, les 1,1 million d'élèves vont progressivement retourner en classe à partir du 4 mai, a indiqué l'Etat. Premiers à reprendre les cours, les 100 000 élèves en fin d'études qui prépareront leurs examens. Viendront ensuite ceux qui sont âgés entre 6 et 14 ans, puis ceux de plus de 14 ans qui n'ont pas de diplôme à valider.

■ **En Italie**, le déconfinement se fera lui aussi progressivement, en 4 étapes, si la courbe de contagion n'augmente pas à nouveau, selon plusieurs médias. Les usines de machines agricoles et pour la sylviculture pourraient rouvrir le 27 avril puis, une semaine plus tard, les chantiers et l'industrie du textile et de la mode.

■ **Aux Etats-Unis**, les déclarations de Donald Trump, qui s'est demandé jeudi si des injections de «désinfectants» ne permettraient pas de combattre de coronavirus, ont consterné les scientifiques. «C'est une méthode utilisée par les gens qui veulent se tuer», a déclaré à la chaîne NBC le Dr Vin Gupta, expert de santé publique spécialiste du poumon et des soins intensifs. Le président américain a par la suite juré qu'il s'agissait de propos «sarcastiques»...

■ **A Djibouti**, le pouvoir autoritaire du président Ismail Omar Guelleh peine à faire respecter le confinement et ne cache plus son inquiétude face au rythme auquel le Covid-19 se propage. Dans ce petit pays de la corne de l'Afrique, le nombre de cas a été multiplié par presque sept en deux semaines. «Si les comportements ne changent pas», a menacé le président Guelleh, un couvre-feu pourrait être décrété.



LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

Chaque jour, des spectateurs prennent rendez-vous avec des comédiennes et comédiens qui leur lisent des textes #auceuxdeloreille

Du 16 mars au 20 avril, Wajdi Mouawad a tenu quotidiennement un journal, le temps de cette période de confinement, de sa propre expérience à ses songes poétiques. Retrouvez l'intégralité sur www.colline.fr

www.colline.fr
15 rue Malte-Brun, Paris 20^e
métro Gambetta

Auxiliaires de vie

«On est la basse classe, celle dont on ne parle pas»

Malgré le coronavirus, les aides à domicile continuent d'aller chez les personnes âgées dépendantes pour un maigre salaire. Comme Sophie de Saint-Andrieu, en Seine-Maritime.

Par **LAURENCE DEFRANOUX**
Envoyée spéciale à Goupiillères
Photos **FLORENCE BROCHIORE**

«**N**e buvez pas votre café debout, c'est signe de dispute. J'ai appris ça au contact des personnes âgées», s'amuse Sophie de Saint-Andrieu. Il est 8 h 30 et l'auxiliaire de vie se prépare. Tennis sans lacets, legging, masque chirurgical, gants, gel hydroalcoolique, attestation de déplacement. «Au début du confinement, on a travaillé sans masque, puis on nous en a donné des artisanaux en tissu dans lesquels il faut glisser un mouchoir. Je parlais la peur au ventre. On n'a toujours pas de blouse et je sais que le virus s'approche. Mais je ne peux pas laisser tomber les gens.»

M^{me} J., 81 ans, sa première visite de la journée, habite à quelques kilomètres de Goupiillères, un village de Seine-Maritime où vit Sophie de Saint-Andrieu. La petite route serpente entre les bois et les champs. La vieille dame commençait à s'impatienter. Elle peine à déplacer son corps lourd, épuisé par dix grossesses, dans les quelques mètres carrés de son salon-salle à manger-chambre à coucher. Il y a bien un étage, mais elle n'y monte plus depuis longtemps. Elle n'a plus le courage non plus d'aller jusqu'aux WC, bien que ses médicaments lui donnent la diarrhée.

«Travail d'esclave»

Comme chaque matin, Sophie de Saint-Andrieu craint de trouver la couche qui a débordé, le lit et le sol souillés. Mais pas aujourd'hui. Elle a une heure pour la changer, la laver, l'habiller, recharger le vieux poêle à mazout qui trône dans la pièce, faire revenir les pommes de terre qu'elle a fait cuire la veille. Elle avait acheté de la raclette à faire fondre

dessus, mais M^{me} J. a tout mangé durant la nuit. Elle épluche des légumes pour faire du potage qu'elle mixera le soir et mettra en bocal le lendemain matin. La toilette se fait avec une cuvette, dans la cuisine, à l'ancienne, corps contre corps, souffle contre souffle. M^{me} J. la tutoie, l'appelle «ma belle», car elle ne se souvient pas toujours de son prénom.

A cause du Covid-19, les enfants et les petits-enfants de M^{me} J. ne passent presque plus la voir. «Je n'ai pas trop le moral. Alors, j'ai accroché des photos.» Le kiné ne vient plus non plus. C'est la femme de son fils aîné qui lui fait faire «ses exercices». «Elle a besoin d'une toilette intime, alors on a pris une aide une heure le matin et une demi-heure le soir.

C'est difficile pour ses filles mais notre niveau financier est restreint», se désole la belle-fille. Le mari de M^{me} J. était ouvrier, sa veuve touche 920 euros de pension de réversion. Le loyer est de 224,97 euros. Le reste part dans les courses, l'assurance, la mutuelle, le fuel, l'aide à domicile.

«Le week-end, c'est un peu plus cher. On prend une demi-heure le samedi et le dimanche. Pour économiser un peu, c'est moi qui fais les courses, Sophie me fait la liste.» Une fois les aides sociales déduites, l'auxiliaire de vie leur revient à 90 euros par mois. «On ne peut pas payer plus.»

M^{me} J. a les jambes abîmées, des dermatoses sur le corps et une crème intime prescrite. Sophie de Saint-Andrieu lui donne un bain de pieds, remet des pansements. Elle travaille pliée en deux, malgré ses 51 ans. «Ce n'est pas la position réglementaire, mais j'ai trop mal aux genoux.» M^{me} J. la houspille. «Ne soyez pas si pressée, je fais ce que je peux», répond-elle, patiemment. Depuis le début de l'épidémie, le pédiatruce, remboursé par la Sécurité sociale pour les diabétiques, ne vient plus. Couper les ongles est un geste médical, mais il faudra bien le faire si le confinement est prolongé.

C'est le jour de la visite mensuelle de la médecin. Anne Vigreux pose des questions à Sophie, lui donne des conseils pour les soins. «Une crème intime a été prescrite, mais les infirmières sont minutées elles aussi, elles ne peuvent pas toujours venir juste pour mettre une crème, explique la généraliste. Les aides à domicile sont vraiment au contact, ce sont elles qui nous transmettent les informations. Avec le Covid, certaines ont fait jouer leur droit de retrait. On s'est retrouvé avec des patients sans toilette, dont une personne de 94 ans totalement seule.»

Après un CAP d'employée technique de collectivité, Sophie de Saint-Andrieu a travaillé dans une usine d'escargots. Elle a commencé à s'occuper de personnes dépendantes en 1998. «Je travaillais pour la Croix-Rouge. Mon premier bénéficiaire était un cas très lourd, un couvreur devenu tétraplégique. Il fallait utiliser un peniflow [un étui pénien pour l'incontinence, ndlr]. J'ai tout appris sur le terrain.» Un apprentissage difficile, au domicile de personnes dans des conditions parfois rudes. Pour la docteure Anne Vigreux, «c'est un travail d'esclave. Les aides à domicile travaillent seules chez des gens parfois aigris par la solitude. Leurs horaires sont extensibles, de 7 heures à 20 heures, pour un salaire de misère, qu'il pleuve, vente ou neige. Certains n'ont pas le temps de manger. Elles ne savent jamais ce qu'elles vont trouver en arrivant, parfois il y a eu une chute, un AVC. Il faut savoir réagir, s'adapter. On parle de maintien à domicile sans imaginer ce que cela recouvre. C'est un métier très difficile, très humain, et il n'y a aucune reconnaissance, notamment de la part du corps médical.»

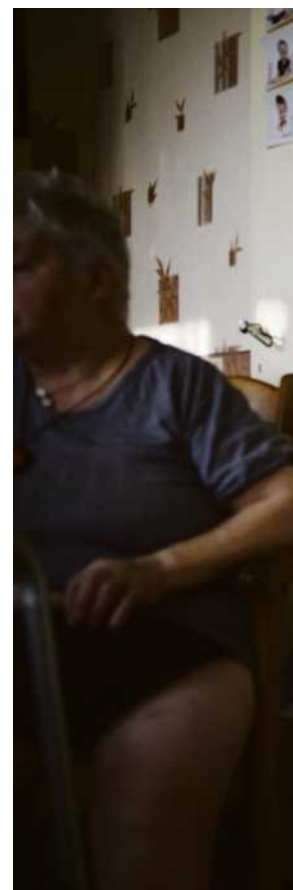
Une fois, Sophie a trouvé l'un de ses bénéficiaires, hémophile, la peau du bras arrachée par un de ses lapins. Elle a appliqué une serviette pour arrêter l'hémorragie en attendant les secours, qui l'ont enguirlandée. «Il y a souvent confusion, mais je ne suis ni aide-soignante ni infirmière. Je n'ai pas les diplômes.» Elle ne digère pas qu'un infirmier l'ait rembarquée alors qu'elle lui demandait un conseil. «Même pour le gouvernement, on est la basse classe, celle dont on ne parle pas aux actualités. Pourtant, nous aussi on est en première ligne.»

Tâches informelles

Des liens forts se nouent avec les bénéficiaires ou leur famille. Parfois trop. «Je m'occupais d'une dame. Quand elle est morte, son mari était complètement perdu. Il m'appelait à 2 heures du matin. C'est moi qui ai dû choisir le cercueil.» Car si le travail contractuel est chronométré, les tâches informelles non rémunérées sont nombreuses. Les familles l'appellent le soir, et les passages au bureau de l'association pour prendre les informations ou le matériel, le temps d'habillage et de transport ne sont pas comptés. Seule une indemnité kilométrique est versée, de 0,35 euro. «Moi, je refuse de faire 15 kilomètres le dimanche pour aller travailler une demi-heure. Mais certaines le font.»

Avec l'épidémie, le sentiment de précarité s'est encore accentué. Les prestations de ménage ont été supprimées. Toutes ses heures ont été payées, ou presque, pour le mois de mars, mais elle s'inquiète pour ses revenus d'avril. Même avec le dispositif de chômage partiel, «ne toucher que 80 % est compliqué quand on gagne 700 euros». D'autant plus que son mari, ouvrier confiné, ne touche en ce moment que 84 % de son salaire. «Mon père est mort fin mars. Il n'avait qu'une petite retraite. C'est à moi de régler les frais d'obsèques.»

Le repas est prêt, la vaisselle faite, le linge étendu, le lit retapé, la poubelle sortie. «Mon contrat prévoit la toilette, la préparation des repas et les courses. Mais ça va au-delà, tout le temps. Si on ne le fait pas, qui va le faire?» Sophie de Saint-Andrieu note dans le cahier de liaison les informations destinées à la famille et à l'infirmière, prévient son employeur qu'elle part. Avec le bain de pieds, la visite du médecin et les échanges avec la belle-fille, l'heure contractuelle, 11,21 euros brut, est bien dépassée. «Je n'ai pas chômé, mais c'est pour ma pomme, soupire Sophie de Saint-Andrieu. Mon patron dit que j'en fais trop. Mais mon métier, c'est aide à domicile. Je suis là pour aider les gens.»





Des tournées réduites faute de moyens

Manque de masques, manque de blouses... Les aides à domicile doivent parfois cantonner leurs interventions au vital, au détriment du bien-être des patients.

La même gymnastique, depuis des semaines: s'adapter, sans cesse. Face à la crise du Covid-19, les professionnels du secteur de l'aide à domicile doivent rivaliser d'inventivité et pratiquer l'anticipation à haute dose, pour continuer d'assurer en toute sécurité leurs interventions auprès de quelque 750 000 personnes âgées dépendantes. Premier défi de taille: gérer la pénurie de masques. Car nonobstant des améliorations, les dotations de l'Etat demeurent chiches: neuf masques par semaine et par employé, quand ils interviennent pour le compte d'une structure, et trois par semaine s'ils sont salariés directement par un particulier.

Dons. «Ce n'est pas suffisant. Il nous en faudrait au total 300 000 par jour. On en reçoit la moitié», tranche Thierry d'Abouville, secrétaire général de l'Aide à domicile en milieu rural (ADMR), réseau associatif qui intervient auprès de 500 000 bénéficiaires à travers la France – personnes âgées, fragiles, isolées, sans proche aidant à proximité... «On se débrouille, mais c'est difficile, presque usant, de s'inquiéter sans cesse des moyens de protection. Il n'y a pas que les masques, il faut aussi penser aux surblouses, charlottes et lunettes pour les patients qui sortent d'une hospitalisation en raison du Covid-19», détaille-t-il. Toutes les bonnes volontés sont mises à contribution: du «garagiste du coin qui avait des masques à disposition» aux PME, en passant par des masques périmés vestiges de la grippe H1N1. Mais le compte n'y est pas. Alors pour la première fois de son histoire, l'ADMR, 75 ans, s'est résolue à lancer un appel aux dons privés.

«Les personnes âgées et les intervenants à domicile sont restés trop longtemps sous les radars», fustige Pascal

Champvert, président de l'Association des directeurs au service des personnes âgées (AD-PA). Pour lui, quand les conditions de sécurité ne sont pas réunies, il faut «suspendre les interventions». A l'en croire, c'est ce qui se produit déjà dans certains territoires, parfois à cause d'un manque de moyens ou de personnel: «La plupart des structures ont tout fait pour maintenir leur activité, mais certaines ne pouvaient pas faire autrement, notamment dans des zones rurales très isolées. Certaines personnes âgées ont aussi d'elles-mêmes demandé la suspension des services pour limiter les risques de contamination.»

«Dépressions». En cas de difficulté à maintenir l'activité, le gouvernement préconise de donner la priorité aux «activités essentielles auprès des publics fragiles et isolés». A l'ADMR, les activités «de confort» (ménage, petit bricolage ou repassage) ont ainsi été suspendues pour garantir le maintien de l'aide «vitale» (toilette, coucher, livraison de repas...). Mais pour les bénéficiaires, la visite de l'aide à domicile, même pour du ménage, constitue souvent une occasion rare, si ce n'est unique, de nouer un contact humain essentiel en cette période anxiogène de confinement. «Il y a la santé physique, certes, mais il ne faut pas négliger le psychique», alerte Pascal Champvert, qui craint que l'isolement n'entraîne «des dépressions, voire des tentatives de suicide», et appelle à une assistance psychologique pour les seniors isolés.

«Le coronavirus est un révélateur de la manière intolérable dont la France s'occupe de ses aînés», s'insurge-t-il. Désormais, les professionnels de l'aide à domicile bataillent pour que leurs troupes fassent bel et bien partie des «publics prioritaires» qui devraient prochainement bénéficier de tests à grande échelle. Et commencent aussi à penser à l'après, quand la loi grand âge, promise par Emmanuel Macron depuis 2018 et sans cesse repoussée, verra enfin le jour. L'occasion, espèrent-ils, d'enfin revaloriser leurs métiers.

VIRGINIE BALLET



Sophie de Saint-Andrieu doit s'occuper de la toilette, des repas et des courses de Mme J., mais fait souvent plus.



Pauline, éducatrice pour enfants à l'hôpital de Lens et supportrice du club.



Jeudi à l'hôpital de Lens. Un camion apporte les produits récupérés par les supporters du club



Jeremy, ultra du RC Lens, participe aux collectes de nourriture pour l'hôpital.

Au RC Lens, les ultras mobilisés

Par
SHEERAZAD CHEKAIK-CHAILA
Envoyée spéciale à Lens
Photos
STÉPHANE DUBROMEL. HANS LUCAS

Hostiles à une reprise trop précoce ou à huis clos du championnat, les fans du club de foot nordiste multiplient les actions pour aider les hôpitaux de la ville et de la région.

«**N**e plus aller à Bollaert du tout, ça fait un vide... Un petit choc même. Mais bon, c'est mieux pour le bien de tout le monde, je pense!» Trente-trois ans que Fred, un peintre en bâtiment de 41 ans, se rend à tous les matchs du RC Lens joués dans son mythique stade à l'anglaise. Depuis quelques semaines, l'enceinte demeure silencieuse, privée des chants et de la ferveur de ses 25 000 spectateurs habituels.



de foot.

des ramasseurs de balle... Et si tu ne peux pas être à moins d'un ou deux mètres, comment tu fais pour être au marquage de quelqu'un qui est peut-être malade ?»

Alors que des dirigeants de club se querellent dans la presse, 46 sections d'ultras s'opposent, dans une tribune collective, à une reprise trop précoce. «Il est urgent d'attendre, écrivent ces groupes, parfois rivaux dans les gradins mais solidaires dans la crise. Il n'est pas envisageable que le football reprenne prématurément. Il n'est pas envisageable qu'il reprenne à huis clos. Il reprendra en temps voulu, quand les conditions sanitaires et sociales seront réunies.»

Pierre Révillon, l'un des responsables des Red Tigers et président de l'Association nationale des supporters (ANS), n'envisage pas non plus «une reprise de championnat sans supporters» : «C'est comme si on faisait jouer une pièce de théâtre sans spectateurs. C'est complètement débile. Nous sommes des acteurs du football au même titre que les joueurs et les dirigeants. Cela va à l'encontre de notre mentalité et de notre vision du football.»

Les tribunes sont vides mais des supporters restent actifs partout en France. A Lens, les Red Tigers ont lancé, dès le début du confinement, un appel aux dons pour équiper une microcrèche montée en urgence par les soignants lennois pour faire garder leurs enfants, privés d'école et de nounous, dans l'enceinte de l'hôpital. En quelques jours, les ultras collectent tables à l'anglaise, lits parapluies, ou parcs à barreaux. «Des chaises hautes et des chauffebiberons neufs sont même arrivés dans des services où on en manquait déjà avant la crise du Covid», remercie Pauline, 31 ans, éducatrice de jeunes enfants à l'hôpital. Elle désigne Jérémy, membre comme elle des Tigers, venu sonder les besoins des soignants. Depuis dix-sept ans, il coordonne le Noël des enfants, une opération de distribution de jouets pour les jeunes patients hospitalisés.

«Ultras mobilisés pour le personnel hospitalier, vous êtes notre fierté», lit-on sur une banderole accrochée devant l'entrée principale. On devine le sourire de Jérémy, sous son masque chirurgical : «Dès la première semaine, le gars qui s'occupe des messages chez nous a dit qu'il allait faire quelque chose. Vu tout le scotch qu'il a mis, je peux te dire qu'elle va rester un moment celle-là !» Un mois déjà que la déclaration accueille les soignants.

«Les Tigers ont été parmi les premiers à mettre en place une collecte pour l'hôpital», note Norman Noisette, 42 ans, président de la Fédération Lens United. Le réseau rassemble une trentaine d'associations de supporters lennois et 3000 adhérents à travers la France. «On s'est tout de suite greffé à leur initiative en ouvrant une cagnotte en ligne» pour accompagner l'élan de solidarité. Plus de 8000 euros ont déjà été récoltés. L'argent a servi pour offrir des tablettes à des patients et des résidents d'Ehpad, isolés de leurs proches. En parallèle, Lens United a participé au lancement d'un atelier de confection de surblouses pour les hôpitaux de Lens, Béthune et Hénin-Beaumont. «On prévoit d'en livrer 18000 chaque semaine», espère Norman Noisette. Ces associations de fans, très ancrées localement, mobilisent au-delà de leurs membres. C'est le cas pour la vente aux enchères solidaires de maillots organisée par Lens United et le club au profit des hôpitaux et de l'Institut Pasteur pour financer la recherche contre le Covid : «Nous avons reçu plusieurs appels de gens qui voulaient nous donner des maillots de joueurs récupérés pendant un match.»

Sur son site, l'ANS recense au moins une quarantaine d'actions de solidarité similaires en

cours, dont l'impressionnante cagnotte des Socios toile club bastiais. Les Corses ont collecté 63253 euros pour aider trois hôpitaux de l'île à financer notamment des lits de réanimation et des respirateurs. «Ce ne sont pas les groupes qui se servent de la crise sanitaire pour se rendre visibles. C'est plutôt la crise qui rend visible les actions, analyse Matthieu. Il y a un tel manque de matériel que, grâce à ces groupes-là, le quotidien devient moins dur pour les patients et le personnel.»

FOOTBALL POPULAIRE

Ce qui manque le plus à l'enseignant, ce ne sont pas tellement les rencontres, mais plutôt «l'avant-match, les camarades, boire une pinte, discuter, l'après-match, escorter la bâche...» Aller au stade est un moment de fête. «Ça permet de sortir du quotidien», glisse Hans Decroos, supporter du Racing depuis vingt-deux ans. Ce jeudi, il livre la collecte alimentaire hebdomadaire lancée par les Tigers dans son supermarché. «On a des clients qui font un petit chariot, se privent et donnent quand même un paquet de gâteaux, observe ce fidèle de Bollaert. Pour la crèche, certains clients auraient pu vendre leur matériel sur Internet mais ils ont préféré le donner.» Un soutien à l'image du football populaire que revendiquent beaucoup de supporters lennois, dans un bassin économique fragile. «Ici, certaines personnes se sacrifient pour aller au stade, poursuit Hans. A Lens, on n'aime pas trop le foot business.» On lui préfère le foot solidaire, nourri par l'espoir de retrouver l'élite devant un stade en fête, cinq ans après la relégation en L2. «S'il n'y a pas de montée, il n'y a pas de montée... souffle Matthieu. On ira la chercher sur le terrain comme chaque année, avec du sang, de la sueur et des larmes.»

L'IMPROBABLE REPRISE

Etablir un calendrier de reprise pour un football professionnel (L1 et L2) en sommeil depuis mi-mars se révèle une entreprise dérisoire et vaine. Ce qui n'empêche pas la Ligue de foot professionnel (LFP) de s'y employer en étudiant «les scénarios de reprise». Dans le Figaro, le président du Montpellier Hérault, Laurent Nicollin, a à peu près expliqué que ça revenait à peigner la girafe. L'Union européenne de foot (UEFA), qui tenait jeudi son comité exécutif par visioconférence, en a pris acte : alors qu'elle s'appretait à imposer une date limite de fin aux championnats nationaux début août, histoire de se dégager quelques dates avant septembre pour terminer sa Ligue des champions stoppée au stade des huitièmes de finale, elle a décidé de surseoir jusqu'au prochain «comex», le 27 mai. En Allemagne, en Angleterre ou en France, une reprise assortie d'un huis clos généralisée, qui sauverait une partie des droits télé, est la piste privilégiée. Illusoire en pratique : sauf à caser complètement les joueurs et les staffs, il faudrait tester l'ensemble du personnel tous les matins à leur arrivée à l'entraînement...

G. S.

La pandémie a dépeuplé les stades comme elle a vidé les rues.

«Ça reste accessoire, considère Matthieu, 40 ans. Le football, c'est une passion mais ça reste un loisir. Actuellement, il n'est pas nécessaire à la vie de tous les jours.» Membre des Red Tigers, le plus important groupe ultra de supporters lennois, l'enseignant se dit bien plus préoccupé par la reprise très prochaine de l'école que par celle des championnats professionnels souhaitée par les instances dirigeantes (lire ci-contre).

Comment terminer la saison brutalement arrêtée par la crise sanitaire ?

Comment préparer la suivante ?

Le spectacle doit-il continuer coûte que coûte, avec ou sans public ? Le 9 mars, les Sang et Or disputaient face à Orléans le premier match professionnel à huis clos imposé par la pandémie en France. Même un lundi soir, même en Ligue 2, au moins 20 000 spectateurs étaient attendus à Bollaert. Si la célébration ardente du but de la victoire nordiste par le speaker Cyril Jamet a fait le tour des émissions de télévision, sa voix a surtout résonné dans un triste silence.

«PLANS SUR LA COMÈTE»

«Dans un monde idéal, j'aimerais que la saison se termine avec 30 000 personnes au stade mais ce n'est dans les mains de personne», soupire Matthieu. La Ligue de football professionnel imagine plusieurs hypothèses, dont celle d'une reprise des championnats le 17 juin et le début de la saison suivante fin août. «Ils tirent des plans sur la comète mais personne ne sait», s'agace Arthur, 38 ans, des Red Tigers. Pour Matthieu, il ne faut pas nier «les droits des salariés des clubs, des arbitres, des joueurs,



LE PETIT LIBÉ

JE T'EXPLIQUE TOUT !

EN ACCÈS LIBRE !

CORONAVIRUS : LE RENDEZ-VOUS QUOTIDIEN

A DÉCOUVRIR SUR LEPTITLIBE.FR.

LE SITE D'INFO DES 8-13 ANS

CheckNews.fr

Libération met à disposition de ses lecteurs un site, **CheckNews**, où les internautes sont invités à poser leurs questions à une équipe de journalistes. Notre promesse : «Vous demandez, nous vérifions.» A ce jour, notre équipe a déjà répondu à plus de 4 800 questions.

Les visières en plastique constituent-elles une protection efficace ?

Habituellement utilisés sur les chantiers, les masques à visière en plastique sont parfois considérés par la population comme une alternative aux masques plus classiques, alors que les protections grand public tardent à être généralisées. Pour l'INRS, organisme dédié à la santé et la sécurité au travail, ces

masques ne font pas office d'une protection respiratoire. Il s'agit «d'équipements de protection des yeux et du visage. [...] S'ils peuvent protéger les porteurs des grosses gouttelettes émises immédiatement après une toux par une personne à proximité et face à l'écran, ils ne permettent pas de protéger

des particules restant en suspension». Hors de question, donc, d'utiliser ces masques en milieu hospitalier sans les associer à une protection respiratoire. En revanche, leur visière permet de les ajuster sans toucher son visage. Ce qui n'est pas le cas avec les masques en tissu.

Partout ailleurs, ces «écrans faciaux ne peuvent être utilisés qu'en complément des mesures collectives, organisationnelles et d'hygiène». Comprendre : ces outils ne doivent surtout pas conduire à s'affranchir des gestes barrières et de la distanciation sociale.

ANAÏS CONDOMINES



Des visières

à la pollution,

vos questions

nos réponses



Quelle est la mortalité des malades du Covid-19 en réanimation ?

Le 17 avril, le directeur de la santé, Jérôme Salomon, a donné des premiers éléments sur le destin des malades atteints de Covid-19 entrant en réanimation. «Le taux de mortalité n'est pas de 50%, comme je l'ai lu dans certains documents, mais plutôt de 10%.» Ce chiffre représente en réalité un taux très provisoire, loin d'illustrer la situation, à terme, des patients placés en «réa». Le direc-

teur de la santé tire ainsi cette statistique du point épidémiologique de Santé publique France du 16 avril, dont un tableau relate sur un peu moins d'un mois (du 16 mars au 12 avril) la situation des Covid+ au sein de ces services. Sur 2 806 patients présents en réanimation sur cette période (dans 144 services), 291 sont décédés. Soit, effectivement 10,37%, le chiffre que retient le directeur général de la santé. Mais on apprend également que 735 personnes en sont sorties et, surtout, qu'il en reste 1 780, qui y sont entrées à des dates différentes au cours de ce mois, et dont le statut final n'est pas encore connu. Dans la mesure où certaines vont guérir et d'autres décéder, il est impossible d'affirmer que le taux de mortalité en réanimation est de 10%.

Un document interne de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP) du 7 avril re-

latif au Covid, que **CheckNews** a pu consulter, s'intéresse, lui, à un groupe de personnes placées en même temps en réanimation. Il en ressort, au 7 avril, que sur 1 589 y étant entrées le 28 mars en Ile-de-France, 252, soit 15,9%, étaient décédées après dix jours. Sur un groupe plus petit (on est alors au début de l'épidémie) placé en réanimation à l'AP-HP le 18 mars, la mortalité atteint, au 7 avril, soit vingt jours plus tard, 27,4%. On peut donc déduire de ce document que le taux de mortalité en réanimation s'élève,

pour ces groupes, à près de 16% après dix jours et à plus de 27% après vingt jours. Contacté, l'AP-HP indique que la cohorte du 18 mars, qui en est désormais à J+34, a même atteint un taux de mortalité de 31%. Mais là encore, il ne s'agit pas du taux définitif, puisque 18% des patients de ce groupe sont toujours en réa. «Au global, on devrait être, au niveau national et en moyenne, et à l'issue de la crise, à un taux compris entre 30% et 40% de mortalité en réanimation», estime l'AP-HP.

LUC PEILLON



Quelles sont les régions dans lesquelles le taux de contamination est le plus important ?

Au 11 mai, date prévue du déconfinement, 5,7% des Français auront été en contact avec le coronavirus. C'est-à-dire qu'ils seront contaminés ou l'auront été. C'est le résultat d'une étude de l'Institut Pasteur publiée mardi. A partir des données disponibles, et au moyen d'une modélisation mathématique, les chercheurs arrivent à ce résultat qui demeure très éloigné du

taux de 70% à partir duquel on atteindrait l'immunité collective. Et les auteurs de déduire qu'une levée du confinement sans garde-fou aurait comme conséquence de relancer l'épidémie.

Autre enseignement de la publication : le taux de contamination varie fortement selon les régions. En Ile-de-France, 12,3% des habitants auront été en contact avec le virus le 11 mai, contre seuls 1,4% des habitants de la Nouvelle-Aquitaine. Voici, du plus faible taux d'infection au plus fort, les projections pour chaque région : 1,4% en Nouvelle-Aquitaine ; 1,8% en Bretagne ; 1,9% en Pays-de-la-Loire ; 2,6% en Normandie ; 3,1% en Centre-Val-de-Loire ; 3,1% en Occitanie ; 3,4% en Provence-Alpes-Côte-d'Azur ; 4,4% en Auvergne-Rhône-Alpes ; 5,4% en Corse ; 5,7% en Bourgogne-Franche-Comté ; 6,1% dans les Hauts-de-France ; 11,8% dans le Grand-Est ; 12,3% en Ile-de-France.

CÉDRIC MATHIOT

Est-il vrai que la pollution à Paris n'a pas diminué pendant le confinement ?

«Logiquement, avec [...] l'arrêt d'une bonne partie de l'activité économique et la baisse spectaculaire de la circulation automobile [...], la qualité de l'air aurait dû considérablement s'améliorer (en région parisienne). Il n'en est rien...» affirme un article publié par la revue *Transitions & Energies*, repris par *Causeur* (avec qui elle partage son directeur de publication, Gil Mihaely). Le journaliste s'appuie sur l'indice Citeair mis en ligne par Airparif, qui surveille la qualité de l'air en Ile-de-France. En mars et depuis début avril, la région a connu plusieurs épisodes de pollution, dont un pic le 28 mars. Est-ce à dire que la qualité

de l'air ne s'est «pas vraiment» améliorée depuis le 17 mars ? Pierre Pernot, d'Airparif, explique : «C'est le polluant qui a l'indice le plus fort qui va donner l'indice final. Ainsi, si les effets du confinement sont sur un autre polluant, cela ne va pas se voir. Quand on regarde l'impact d'un événement, il faut le faire polluant par polluant.» Par ailleurs, «il faut comparer avec les mêmes conditions météo, les mêmes activités, la même chimie dans l'atmosphère, et la même pollution qui provient d'ailleurs». Bref, les comparaisons doivent s'effectuer non pas entre deux périodes mais sur une même période en établissant un scénario sans et un avec l'événement dont l'impact est étudié

(ici, le confinement).

Dans son bilan du 17 mars au 6 avril, Airparif effectue des comparaisons entre «une situation normale et les trois premières semaines d'application du confinement, avec des conditions météo comparables».

Et observe bien des effets positifs : «Une amélioration conséquente de la qualité de l'air pour le dioxyde d'azote (polluant local principalement émis par le trafic) de -20% à -35% selon les semaines», et «une diminution des rejets dans l'atmosphère de dioxyde de carbone (CO₂), estimée à près de 30%».

En revanche, l'impact est «moindre pour les particules (PM10 et PM2,5), dont les sources sont à la fois plus nombreuses et pas seulement locales». C'est ce qui est visible avec l'indice Citeair. La baisse du trafic n'a pas compensé les émissions liées au chauffage résidentiel et aux activités agricoles, ni l'impact de la météo printanière.

EMMA DONADA



■ Livraison de produits frais à Paris, le 20 mars.

PHOTO ALBERT FACELLY

■ Dans le centre de Saint-Denis, le 2 avril. PHOTO

STÉPHANE LAGOUTTE. MYOP

■ Des soignantes au chevet d'un patient intubé au Centre cardiologique du Nord de Saint-Denis, le 7 avril. PHOTO CHA GONZALEZ

■ Rue de Rivoli, à Paris, le 20 mars. PHOTO CYRIL

ZANNETTACCI. VU

■ A l'arrivée du porte-avions *Charles-de-Gaulle* à Toulon, le 12 avril. PHOTO CHRISTOPHE

SIMON. AFP

Où sont passés les 1 081 marins contaminés du «Charles-de-Gaulle» ?

L'annonce a été faite le 17 avril : 1 081 marins du porte-avions ont été contrôlés positifs au Covid-19. Cette épidémie a contraint le vaisseau amiral de la marine nationale française à rentrer plus tôt que prévu à Toulon, sa base. Qu'est-il advenu de ces marins ? Sur son site, le ministère des Armées affirme que «tous les marins sont actuellement pris en charge et confinés au sein d'emprises militaires et font également l'objet d'un suivi médical quotidien par le Service de santé des armées». Deux d'entre eux sont en réanimation

à l'heure où nous écrivons ces lignes. Une enquête de *Mediapart* suggère toutefois que les marins, à terre, ont pu continuer à se contaminer entre eux. Le site fait en effet état d'un marin ayant développé plusieurs symptômes compatibles avec le Covid-19, et qui avait, après son arrivée à Toulon, été placé en quatorzaine «avec des gens qui n'ont pas de symptômes, donc potentiellement non contaminés».

Contactée par *Libé*, Justine Brabant, auteure de l'enquête de *Mediapart*, assure être tou-

jours en contact avec une dizaine de marins actuellement confinés. «Plusieurs d'entre eux m'ont assuré qu'ils avaient continué, en attendant le résultat de leurs tests, à être mélangés entre malades et non-malades.» De son côté, le ministère des Armées assure : «Dès le départ et le temps que tous les marins puissent être testés, ceux présentant des symptômes compatibles avec le Covid-19 ont été séparés des marins ne présentant aucun symptôme, dans des lieux de confinement distincts.» **ROBIN ANDRACA**



Les sales boulots trop propres aux femmes

La crise sanitaire a mis sous les projecteurs infirmières, aides-soignantes, caissières... autant de métiers mal payés et peu considérés, souligne Pauline Seiller, maîtresse de conférences à l'université de Caen-Carrev, qui a coordonné le dossier du dernier numéro de la revue *Travail, genre et sociétés*, titré «Sales boulots». Retrouvez notre article issu de L, la newsletter féminisme et sexualités de Libé.

PHOTO CYRIL ZANNETTACCI VU

Schiappa: «Un plan d'urgence pour les jeunes LGBT vivant un enfer»

Face à l'inquiétude des associations, la secrétaire d'Etat à l'Egalité présente à «Libération» ses mesures pour protéger les victimes de violences homophobes dans leur foyer en temps de confinement.

Recueilli par **VIRGINIE BALLET**
Photo **MARIE ROUGE**

Son histoire a choqué et ému. Début avril était relayé sur Twitter le cri de détresse d'un Lyonnais de 21 ans victime de l'homophobie de son père, avec qui il est confiné, et qui le «menace de mort et l'oblige à se masturber devant du porno hétéro». Son désarroi a mis en lumière les violences dont sont victimes nombre de jeunes lesbiennes,

L'HISTOIRE DU JOUR

gays, bi ou trans. Face à l'inquiétude des associations, la secrétaire d'Etat Marlène Schiappa, en charge de l'Egalité entre les femmes et les hommes et de la Lutte contre les discriminations, dévoile à Libé son plan d'urgence.

La haine anti-LGBT a-t-elle explosé depuis le confinement ?

Il est difficile d'avoir une prévalence exacte, parce que ces faits sont souvent cachés. Mais on sait par les associations et les services sociaux que beaucoup de jeunes vivent actuellement un enfer, soit parce qu'ils sont confinés avec des parents homophobes qui ne savent pas que leur enfant est gay, bi ou lesbienne, soit parce qu'ils ont déjà fait leur coming out et vivent alors parfois de véritables persécutions au sein de leur foyer.

Plusieurs militants réclament que ces jeunes puissent bénéficier des dispositifs déployés pour les femmes victimes de violences. Est-ce une bonne solution ?

Les associations ont raison d'alerter. Elles sont dans leur rôle, et je les écoute. Nous allons répondre favorablement à leur demande et lancer un plan d'urgence spécifique pour soutenir les personnes LGBT+. Différentes mesures sont prévues: d'abord en matière de prévention et d'aide à ces jeunes en détresse. La permanence téléphonique de SOS Homophobie (1) était suspendue en raison de difficultés techniques. Nous sommes intervenus auprès de l'opérateur pour accélérer sa réouverture, qui devrait avoir lieu dès ce week-end. On soutient également l'association

Contact (2), qui propose une ligne d'écoute à destination de l'entourage et des familles, pour favoriser un dialogue positif et bienveillant.

Est-ce qu'un jeune en difficulté pourra désormais donner l'alerte en pharmacie, ou envoyer un SMS au 114, comme les victimes de violences conjugales ?

Absolument. Là-dessus, je voudrais être très claire: quand on parle de mesures pour lutter contre les violences intrafamiliales, il va de soi qu'elles englobent toutes les formes de ces violences. Avec le ministre de l'Intérieur, nous mobilisons ces différents dispositifs (services de l'Etat, partenaires, ordre des pharmaciens, numéros d'urgence) pour qu'ils portent explicitement une attention particulière aux publics LGBT+. Aucun jeune ne doit rester sans solution.

Nous ouvrons aussi la plateforme Arrêtonslesviolences.gouv.fr aux jeunes LGBT. **La question de l'hébergement d'urgence est cruciale. Allez-vous débloquer des fonds ?**

Avec Olivier Dussopt, secrétaire d'Etat auprès du ministre de l'Action et des Comptes publics, nous avons débloqué 300 000 euros afin de financer 6000 nuitées d'hôtel pendant le confinement, mises en œuvre dès lundi, et directement prises en charge par l'Etat pour permettre aux jeunes confrontés à de la violence homophobe d'être protégés.

Il s'agit de nuitées supplémentaires aux 20 000 déjà prévues pour les femmes victimes de violences ou les auteurs à éloigner du domicile ?

Absolument. Il s'agit de publics fragiles, certes, mais ce ne sont pas les mêmes, pas le même accompagnement. Il n'était pas question de déshabiller Paul pour habiller Jacques. Nous allons aussi proposer aux associations qui le souhaitent de signer une convention-cadre de partenariat. Beaucoup d'acteurs de terrain, partout en France, y compris dans des petites villes, soutiennent des jeunes en urgence et financent directement des nuits d'hôtel sans passer par les dispositifs de l'Etat. Avec cette convention, l'Etat leur remboursera les frais avancés pour mettre ces jeunes à l'abri.

Face à ces situations alarmantes, deux amendements (LREM et socialiste) ont été présentés la semaine dernière dans le cadre du projet de loi de finances rectificative pour renforcer la prise en charge de ces jeunes. Ils ont fait l'objet d'un avis



Marlène Schiappa, jeudi à Paris.

défavorable du gouvernement. Pourquoi ?

Je pense qu'il faut être assez précis dans la lecture de l'amendement. En l'occurrence, ces textes, de l'avis du rapporteur et du gouvernement, qui était représenté au banc, n'étaient pas assez concrets ni suffisamment bien ficelés. Par ailleurs, ils proposaient de réallouer la somme de 120 000 euros. Nous avons retenu une évaluation plus large. Au moment du rejet de ces amendements, ce qui a pu être perçu, c'est le refus d'une action en faveur des LGBT, mais c'est un raccourci trompeur: au contraire, nous étions en train d'élaborer ce plan que je

vous présente aujourd'hui et qui méritait plusieurs jours de travail avec les acteurs de terrain et en interministériel. **Que sait-on des violences conjugales au sein des couples LGBT ?**

J'ai demandé à Elisabeth Moiron-Braud, secrétaire générale de la Miprof [la mission interministérielle pour la protection des femmes contre les violences et la lutte contre la traite des êtres humains, ndlr], d'ajouter à la mission que je lui ai confiée sur la prévalence des violences conjugales en temps de confinement un volet sur les couples LGBT+, pour mettre au jour et quantifier ces faits en lien avec l'association Flag! [association

LGBT+ des agents des ministères de l'Intérieur et de la Justice, pompiers, policiers municipaux et des alliés] et le centre LGBT Orléans, avec qui nous avons déjà travaillé sur ce sujet lors du Grenelle [des violences conjugales]. Par ailleurs, l'Etat finance à hauteur de 50 000 euros une application créée par l'association Flag!. Cette application, qui est disponible gratuitement dès maintenant, permet de signaler les violences LGBTphobes, mais aussi les violences conjugales au sein des couples LGBT directement aux forces de l'ordre. Ce tabou doit être levé. ◆

(1) Tél.: 01 48 06 42 41.
(2) Tél.: 0805 69 64 64.



LIBÉ.FR

Rouler la nuit sans but et sans reproche

Pendant cinq jours, la chronique «Extra-muros» raconte la nuit en période de confinement.

Jusqu'à alors, pour ses sorties, Pierre s'arrangeait avec le temps et les distances autorisés. Puis un jour, il a pris sa voiture pour esquiver la décompression par l'écran - jeux, séries, films. L'aller : une vadrouille sur l'autoroute et le périph. Le retour : une escale imprévue dans son territoire agité d'origine, à l'ouest des Yvelines. «Par curiosité bizarre, juste pour voir si ça respectait le confinement.» PHOTO GETTY IMAGES. PHOTOALTO

Face au virus, la vengeance masquée

Le journaliste et écrivain Jean-Paul Mari suit au jour le jour le combat d'une équipe médicale dans un hôpital d'Ile-de-France.

Frousse noire et masques blancs. A l'approche du déconfinement, la France est saisie par l'irrationnel. Deux parents sur trois refusent de renvoyer leurs enfants à l'école, les enseignants crient à l'abattoir, les conducteurs de métro, les fonctionnaires, les ouvriers, tous exigent d'abord une assurance vie : «Des masques !» Et pas seulement en tissu, voire des masques chirurgicaux, mais des FFP2, «en bec de canard», le totem anti-Covid. Au Samu, Antoine (1), le logisticien qui manipule des tonnes de matériel médical, lève un œil amusé. Lui n'a jamais porté qu'un simple masque chirurgical, quand il en avait. Et à la maison, il se contente de passer régulièrement sa protection en tissu à la «cuisson vapeur» à plus de 60°C : «Utiliser un chirurgical, ce serait gaspiller.» Chaque jour, à l'heure de la désinfection des ambulances

gavés de coronavirus, l'équipe se contente de masques de travail en papier. L'émotion publique ne surprend pas Antoine, lui qui voit, à l'heure des courses, les amis de son village natal de l'Oise reculer, effrayés par l'hospitalier qu'il est. Dangereux ? «Sur

VU DE L'HÔPITAL

trois mois, 5% de la population a été infectée, donc 95% ne l'est pas, rappelle le professeur Claude (1). Et 12% dans l'Ile-de-France et le Grand-Est, mais si peu dans l'Ouest. Le risque de croiser dans la rue une personne contagieuse est pratiquement nul.» Et les enfants, ces écoliers qui vont infester la France ? Une étude montre que la très grande majorité des contaminations (82%) se fait dans l'autre sens, des adultes... vers les enfants. Le vrai danger, dans une foule confinée ou la famille, est d'avoir des contacts répétés, prolongés, avec une personne infectée. En réanimation ou aux urgences, en zone «sale», les médecins ne quittent pas leurs précieux FFP2. Et un cadre de l'hôpital, à qui sa pharmacie refuse un masque chi-

rurgical, écarquille les yeux en découvrant qu'on peut en acheter sur Amazon.

«Le port généralisé d'un masque reste une bonne chose», dit le professeur Michel (1). A condition de ne pas le tripoter et d'arriver à respirer à travers un FFP2 qui étouffe et irrite le visage. Un écran en plastique et surtout une distance d'1,50 mètre suffisent à protéger la caissière ou le conducteur de bus. D'ailleurs, le professeur n'est pas inquiet. Plus il observe, plus il pense que le virus «va disparaître tout seul. Et réapparaîtra dans un an, ou deux. Ou pas du tout». Le Sras, en 2003, s'est volatilisé. Le H1N1, en 2009, disparu. Le Mers-Cov, en 2012, subsiste au Moyen-Orient, «parce qu'il a trouvé un réservoir chez le chameau». En clair, un endroit où se nicher. Oui, mais la peste, professeur, les chats, et les rats ! La peste ! 50 millions de morts, des foyers toujours actifs en Asie et en Afrique ! Le professeur toise l'écolier : «La peste est due à une bactérie, pas un virus.» Ah... on respire.

JEAN-PAUL MARI

(1) Les noms ont été modifiés.

«Dans une Catalogne indépendante, il n'y aurait pas eu autant de morts.»

MERITXELL BUDÓ
porte-parole de l'exécutif régional



Même au temps du Covid, les théories du complot ont le vent en poupe entre les indépendantistes catalans et le pouvoir central à Madrid. Faut-il s'en étonner ? Depuis le référendum d'autodétermination interdit d'octobre 2017 et l'incarcération de plusieurs dirigeants sécessionnistes pour «sédition», les deux camps se regardent en chiens de faïence, séparés par un épais brouillard de méfiance. Du côté des séparatistes, surtout, qui gouvernent en Catalogne. Ils n'ap-

précient guère le décret-loi du 14 mars instaurant l'état d'urgence, qui permet au gouvernement central d'être à la tête d'un commandement unifié, aussi bien en termes sanitaires que sécuritaires. Alors que son autonomie donne à la Catalogne d'amples prérogatives, en un tour de main, le chef du gouvernement socialiste, Pedro Sánchez, a repris le contrôle de la situation. Comme les seize autres régions espagnoles, la fière et rebelle Catalogne doit courber l'échine

et exécuter les ordres d'une capitale accusée par les séparatistes de profiter de la pandémie pour procéder en sous-main à une «recentralisation déguisée», comme le dénonce Quim Torra, le président catalan. Insupportable mainmise pour les souverainistes, persuadés que si l'indépendance était une réalité, la situation serait bien meilleure chez eux. A l'image de la porte-parole de l'exécutif régional, Meritxell Budó, ou d'Oriol Junqueras, un des principaux dirigeants séparatistes, depuis sa prison où il purge une peine de treize ans : «L'Etat espagnol est long à la détente, centraliste, nationaliste, militariste, oligopolistique et désespérément inefficace.» Sánchez, dépendant du soutien séparatiste pour son fragile équilibre parlementaire, calme le jeu. Mais entre Madrid et la Catalogne, les points de friction à propos des décisions centralisées se multiplient : les indépendantistes souhaitent confiner la région du reste du pays, refusent les dates annoncées pour le déconfinement des enfants ou de se plier au rythme de la reprise de l'économie, veulent établir une «sorte de passeport catalan d'immunité»...

FRANÇOIS MUSSEAU
(à Madrid)

Lire l'intégralité sur Libération.fr.

+ 56%

C'est le taux d'augmentation des cambriolages dans les «établissements commerciaux et sociétés» à Paris au premier trimestre 2020 (par rapport à 2019), qui inclut les deux premières semaines de confinement : 1114 ont été commis. «Les pharmacies ont beaucoup été cambriolées, détaillé à l'AFP un représentant de la mairie. Pour voler les masques ou certains médicaments, mais aussi parce que c'étaient les rares commerces ouverts, et donc à avoir du cash.» Les cambriolages de résidences principales ont en revanche baissé : 3160, contre 3224 l'an dernier. Mais ce chiffre est sans doute sous-estimé, des habitants ayant quitté Paris n'ayant peut-être pas constaté l'effraction de leur logement.

Amazon condamné en appel à restreindre ses activités en France

La décision du tribunal de Nanterre a été confirmée vendredi en appel. Amazon devra bien se limiter aux produits essentiels (d'animalement, «santé et soins du corps», «homme», «nutrition», «parapharmacie», épicerie, boissons et entretien) et «high-tech», en attendant qu'une évaluation des risques soit mise en place dans chaque dépôt, en concertation avec les représentants du personnel. «Fait nouveau, le CSE central et les CSE des six établissements seront aussi consultés et associés», précise M^e Judith Krivine, avocate du syndicat Solidaires. En cas de non-respect

sous quarante-huit heures, la société s'expose à une astreinte de 100 000 euros pour chaque réception, préparation ou expédition de produits non autorisés. Fin mars, la fédération SUD commerce de l'union syndicale Solidaires avait porté plainte pour «mise en danger de la vie d'autrui», pointant du doigt le peu de protection dont disposaient les employés dans les entrepôts d'Amazon. Partout dans les dépôts, les salariés ont regretté depuis le début du confinement que les mesures aient tardé. Le tribunal avait donc rendu une décision inédite début avril, car

elle avait poussé la multinationale à suspendre temporairement ses activités en France, le temps que l'appel soit rendu. «Ce que paie Amazon, c'est son positionnement depuis le début de cette affaire, ils sont passés outre les alertes de son personnel, des représentants. Ils n'ont fait qu'assurer que tout était fait, mais l'arrêt met en lumière le fait que ce n'était qu'une posture», a estimé Laurent Degousés, codélégué de SUD commerces. Du côté d'Amazon, on commente seulement : «Nous avons pris connaissance de l'issue de notre appel, et nous allons évaluer dans les

meilleurs délais les conséquences de cette décision pour notre activité ainsi que pour nos collaborateurs, pour les clients en France ainsi que pour les nombreuses PME et PME françaises qui comptent sur Amazon pour développer leur activité.» Laurent Degousés : «On s'est lancés dans un pari un peu fou face à Amazon. Mais on voit aujourd'hui que ce n'était pas une vue de l'esprit. Ce n'est pas parce qu'on est un géant américain qu'on ne doit pas faire des efforts dans la période, personne n'est au-dessus des lois.»

GURVAN KRISTANADJAJA

IDÉES/

Recueilli par
LAURE ANDRILLON
Correspondante à San Francisco
Dessin
FANNY MICHAELIS

Il y a deux ans, Steven Taylor a remarqué que les virologues étaient de plus en plus nombreux à nous avertir qu'une pandémie surviendrait probablement dans les années à venir. En tant que psychologue spécialiste des troubles de l'anxiété liée à la santé, il s'est tout naturellement renseigné sur la façon dont le monde se préparait pour faire face au choc émotionnel qu'un tel événement engendrerait. Comment éviter l'effet de panique ? Comment reconnaître notre peur tout en l'encadrant afin qu'elle devienne un barrage plutôt qu'un vecteur pour le virus ? Comment s'assurer que dans le monde entier, on accepterait de s'isoler, de se faire vacciner ?

Ne trouvant aucun livre de psychologie sur la question, alors que sa bibliothèque, emplie d'ouvrages d'épidémiologie, de politique publique, de sociologie et d'histoire de la médecine, semblait pleine d'enseignements, ce professeur qui enseigne au département de psychiatrie de l'université de Colombie-Britannique à Vancouver (Canada) a décidé d'écrire son propre manuel. Steven Taylor a publié *The Psychology of Pandemics* (Cambridge Scholars Publishing, non traduit) le 12 octobre 2019, quelques mois seulement avant que la pandémie redoutée ne survienne. Dans cet ouvrage, il affirme que l'expertise psychologique doit être utilisée comme un levier de santé publique avant et pendant l'épidémie plutôt que d'être mobilisée après coup, comme un simple baume à appliquer sur nos blessures individuelles.

Que peut nous apprendre la psychologie sur la crise pandémique actuelle ?

La psychologie permet d'analyser les réactions émotionnelles liées à l'épidémie (comme la peur, l'anxiété, le désarroi) et de mieux comprendre certains problèmes comportementaux (le non-respect des règles, la stigmatisation de certains groupes, etc.). Mais dans la phase de préparation à la pandémie, c'est comme si la psychologie n'était pas invitée à la table, avec cette idée qu'elle aiderait plutôt à traiter les séquelles, par exemple chez ceux qui ont connu une longue phase d'isolement ou la perte d'un proche dans un contexte où les rites funéraires sont bouleversés. Or l'expertise psychologique a tout à fait sa place en amont de la pandémie et pendant la gestion de la crise. Il est crucial de comprendre pourquoi certaines personnes ont le réflexe de fuir, alors que d'autres sont dans le déni et refusent d'exécuter des gestes aussi simples que se laver les mains, tandis que d'autres encore se ruent chez le médecin sans motif

Steven Taylor

«Il est crucial de comprendre pourquoi certains ont le réflexe de fuir quand d'autres sont dans le déni»



Dans son livre publié quelques mois avant l'apparition du Covid-19, le professeur en psychiatrie avait déjà établi le scénario pandémique que nous vivons aujourd'hui. Il souligne l'importance cruciale de réintégrer la psychologie dans la gestion d'urgence de crise, car ce sont les émotions, les croyances et les attentes des populations qui feront qu'une épidémie sera contenue ou non.

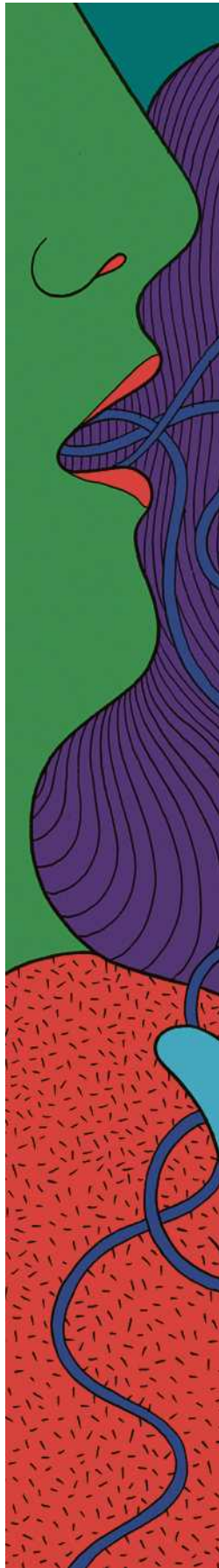
valable, au point de saturer les systèmes de santé. Ce sont les émotions, les croyances et les attentes de la population qui vont faire que l'épidémie est contenue ou non. Ce sont des éléments cruciaux pour le scénario, et non de simples éléments de décor.

Dans votre livre, vous dressez un «portrait de la prochaine épidémie». Vous prévenez qu'il y aura un élan de solidarité favorisé par les réseaux sociaux, mais aussi un regain de xénophobie. Vous décrivez les écoles et les lieux de culte fermés, les relations sociales réduites à des échanges sur Internet pendant que les personnes âgées, dans les maisons de retraite, restent isolées. Vous allez même jusqu'à prévoir la «ruée vers des masques de type N95» puis la vente au plus offrant...

Je me suis au moins trompé sur le type de virus ! Je pensais qu'il s'agirait probablement d'une grippe, et non d'un coronavirus. Mais l'histoire montre que les pandémies se suivent et se ressemblent en bien des points, même

quand il s'agit de maladies très différentes. De la peste bubonique au coronavirus en passant par Ebola, nos mécanismes de défense restent les mêmes. Il n'est pas surprenant qu'au début de l'épidémie, on ait vu, pays par pays, les populations se rendre au supermarché pour faire des achats dictés par la panique. Dans le désarroi, on veut avoir le sentiment d'agir et de protéger les siens en possédant certains objets : gants, masques, gel hydroalcoolique... L'exemple du papier toilette de 1918, on se promenait avec des sacs de coton qui contenaient du camphre autour du cou, on fabriquait des cataplasmes, on saupoudrait ses chaussures de soufre avant de sortir de la maison...

Une autre constante est le phénomène de stigmatisation qui survient en cas de pandémie. On devient infecté par interaction, le virus s'invite dans notre communauté via son intersection avec une autre. L'anxiété aidant, on en vient à éviter les groupes avec lesquels on ne s'identifie pas, voire à les stigmatiser. Si en plus le virus semble venir «de l'étranger», il est facile de blâmer les habitudes ou les coutumes «de l'autre». Pendant la peste bubonique à Milan, au XVI^e siècle, les autorités inspectaient les maisons des familles juives, qu'elles pensaient responsables de l'épidémie. Aujourd'hui, parce que le virus a été décrit par certains médias ou certains hommes politiques comme un «virus chinois», la xénophobie a été attisée d'emblée. Comme au moment de l'épidémie de Sras en 2002, on entend que les Chinois sont responsables parce qu'ils mangent telle viande ou parce qu'ils crachent par terre. Il est très important de nommer la pandémie par son nom scientifique, de manière neutre, et de ne pas succomber à la tentation d'un





surnom facile, comme on l'a fait pour la grippe porcine, la grippe aviaire, la grippe espagnole ou asiatique. Nommer une épidémie d'après un animal, une région géographique, une nationalité, a des implications psychologiques conséquentes. Par exemple, il est démontré que le public a tendance à baisser la garde si une épidémie prend le nom d'un animal.

Vos prédictions imaginent que le personnel médical sera stigmatisé en contexte de pandémie. Mais l'actualité semble aussi montrer le contraire: les soignants sont applaudis, voire salués en héros. C'est d'abord le fruit d'une stratégie de la part des acteurs de santé publique, et en particulier l'Organisation mondiale de la santé, qui ont encouragé ces pratiques pour épargner les soignants tout en donnant à la population le sentiment qu'elle pouvait agir dans l'unité. La psychologie a beaucoup à apporter à l'élaboration du discours officiel en temps de crise, d'autant plus que le Covid-19 est la première pandémie à survenir à l'ère des réseaux sociaux et des médias de masse, où l'information connaît une vitesse de propagation sans précédent.

Il est crucial que les institutions et les gouvernements annoncent la pandémie suffisamment tôt, de manière transparente, en veillant à éviter dissonances et contre-discours. Il faut s'en tenir strictement aux faits, ne pas abuser des métaphores, ne pas parler au conditionnel. Une confiance érodée amène le public à adopter des comportements perturbateurs qui faciliteront la propagation du virus.

Il faut aussi démentir les fausses nouvelles au plus tôt: l'expertise psychologique montre combien les théories du complot résistent à la contradiction une fois qu'elles ont atteint un certain niveau d'implantation, et combien elles peuvent créer un effet boule de neige. Il a par exemple été démontré que les gens qui croient que le virus Zika a été diffusé à dessein par Monsanto sont aussi enclins à penser que les attentats du 11 Septembre sont un complot, ou que la Nasa n'est jamais allée sur la Lune...

Comment délivrer un discours unique sur la pandémie, mais sans négliger les différences individuelles?

Doser l'anxiété est un grand défi car en temps de pandémie, le risque perçu d'infection est plus important que le risque objectif d'infection. Or les personnes qui ont une tendance persistante à expérimenter des émotions négatives vont réagir très différemment de celles qui ont ce qu'on appelle un «biais d'opti-

misme»: d'un côté du spectre, on aura ceux qui vont solliciter inutilement les soignants; de l'autre, on aura des gens qui refusent de s'isoler, de se vacciner, persuadés qu'ils ont moins de chances que les autres de contracter la maladie, et qui deviennent possiblement des «super-propagateurs». Il faut donc élaborer plus d'un discours, et faire en sorte que divers messages ciblent différents groupes de personnes.

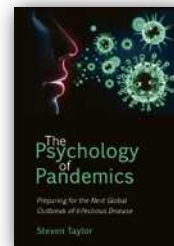
C'est aussi valable d'une culture à une autre. Prenez le cas des masques, une précaution plus difficilement adoptée dans le monde occidental. Dans certaines cultures, le masque est vu comme rassurant, alors que dans d'autres, il fait peur. Une même consigne entraîne ainsi deux dosages d'anxiété différents. Pendant l'épidémie de Sras, des tensions ont éclaté entre des étudiants de Hongkong et de Corée du Sud, car les premiers portaient plus le masque que les seconds. Pour les uns, c'était un geste de civisme, pour les autres, il attisait l'angoisse. En classe, on trouvait impoli de les porter... ou de s'en passer.

Vous affirmez que le bilan psychologique de la pandémie sera plus lourd encore que le bilan médical. Que voulez-vous dire?

Le nombre d'individus touchés par une pandémie est bien plus grand que le nombre de personnes qui succombent au virus ou en sont infectées. Il faut prendre en compte les effets collatéraux pendant l'épidémie et ceux sur le long terme. On parle beaucoup des effets du confinement sur le plan économique, mais beaucoup moins de ses conséquences psychologiques. Or il faut soigner les soignants, aider les aidants, prendre soin des personnes atteintes de troubles psychiques et accorder une attention accrue à certains groupes de la population. A Hongkong en 2002, il y a eu une augmentation du taux de suicides chez les personnes âgées de plus de 65 ans, que l'on a pu associer à l'isolement pendant l'épidémie et à leur inquiétude d'être des fardeaux pour leurs familles.

Chez les jeunes, si l'on peut trouver aujourd'hui rassurant que les réseaux sociaux allègent la solitude, il ne faut

pas oublier que ces outils sont à double tranchant et peuvent abîmer l'estime de soi, d'autant plus à un moment où l'école à distance présente déjà un défi. L'histoire démontre que nous avons souvent été myopes: une fois l'épidémie passée, la vie reprend et la pandémie suivante nous attaque par surprise. Mais nous pouvons utiliser cette empreinte psychologique collective afin de nous armer pour l'avenir, et mieux nous préparer à la prochaine catastrophe. ◀



THE PSYCHOLOGY OF PANDEMICS de STEVEN TAYLOR
Cambridge Scholar Publishing
(non traduit).

IDÉES!



ÉCRITURES

Par
SYLVAIN PRUDHOMME

Mister G s'en est allé

Gilbert Garcin est mort. C'était dans l'ordre des choses : un vieux monsieur, 90 ans. Et qui, après toute une existence d'entrepreneur en luminaires (déjà un programme en soi, si l'on y pense : éclairer, jouer des lumières et des ombres), vivait à La Ciotat une vieillesse peu commune : une deuxième vie soudain, de photographe, entamée à sa retraite, après un stage aux Rencontres d'Arles, et qui en deux décennies avait fait de lui presque une star, les amateurs de photographie du monde entier fascinés par ses photomontages minutieux, vertigineux de poésie et d'indifférence aux modes, à commencer par celle d'aller vite –

une photo par mois tout au plus, à peine 300 images en vingt ans, invariablement prises à la lumière des mêmes projecteurs, braqués sur les mêmes personnages de papier jamais plus hauts qu'une vingtaine de centimètres.

En apprenant qu'il était mort, j'ai souri que cela arrive maintenant, en pleine période de réclusion forcée pour 4 milliards d'hommes et de femmes sur la planète. Lui qui aura bâti son univers entre les murs d'un seul studio, un modeste cabanon, toujours le même. Lui dont tous les accessoires et les secrets tiennent dans une valisette qu'on le voit débâler dans un beau film réalisé par Rima Sam-

man, le *Cabanon de Mister G...* Lui qui, pour nous plonger dans des abîmes de questions sur la vie, n'aura eu besoin, comme Calder pour son cirque, de rien de plus que ses ciseaux, sa colle, ses bouts de ficelle, ses découpes de tirages argentiques, ses poignées de cailloux et de sable – cela et ces ressources dont toutes les crises économiques et tous les effondrements de cours du pétrole n'épuiseront jamais les stocks : la patience, le temps, les tâtonnements, la grâce. Lui qui d'un bout à l'autre n'aura photographié qu'un seul personnage, lui-même, le fameux Mister G, minuscule silhouette d'homme âgé au manteau soigneusement boutonné, accompagné de son épouse Monique jusqu'à la mort de celle-ci, puis seul, d'une solitude plus grande encore, la nuit autour de lui plus noire.

J'ai rouvert le livre de Gilbert Garcin *Faire de son mieux* (Filigranes, 2013). J'ai été à nouveau frappé par la force de ses images, leur pouvoir d'évocation, leur puissance de pensée. Images ouvertes. Vertigineusement signifiantes, d'une signification multiple, surchauffée comme une boule à facettes chaque fois par le titre. La vie (résumée), où l'on voit Mister G marcher en rond dans le sable en portant sa croix, jusqu'au jour où ne reste plus que la croix, plantée au milieu du sable. La rupture, où Mister G reprend le fil qui courait sous ses pieds jusqu'à Monique, le rompt et le ramène à lui, la laissant seule, comme sur une planche au-dessus du vide. Sauver la nature, où il bataille pour redresser un épi de seigle haut comme un arbre, au milieu d'une forêt d'autres couchés par le vent. Le moulin de l'oubli, où il tourne en rond dans le sable en poussant un rouleau

dans l'espoir d'effacer enfin ses traces de pas – qu'à chaque tour il recrée pourtant malgré lui, éternellement.

J'ai pensé que toutes ces images se fichaient bien du Covid-19. Qu'elles lui parlaient cent coudées au-dessus. Nous parlaient de toute éternité. Et puis j'ai pensé qu'en plus d'être universelles (et comme une preuve de plus qu'elles l'étaient, à l'inverse d'un art qui n'aurait été que de circonstance), c'étaient les images parfaites pour la période que nous vivons. *Faire de son mieux*, où on voit Mister G combattre de deux serpillières brandies à bout de bras la coulée de peinture noire sur le point de l'ensevelir. *Changer le monde*, où Mister G tente vaillamment de réordonner quelques lignes blanches dans l'infini embrouillami du monde. *L'interdiction*, où seul au milieu du désert il pourrait aller de tous côtés, mais marche vers la seule barrière à enjamber à la ronde. Jusqu'à cette image que je n'avais jamais bien regardée, *les Masques* : Mister G de dos, une collection de masques portée en baluchon, à bout de ficelles. Pas des masques à Covid : des doubles de son propre visage, nous regardant de toutes leurs paires d'yeux. Les masques que nous portons tous, et porterons toute notre vie. Mister G qui rit. Mister G qui pleure. Mister G qui gronde. Mister G qui déprime. Mister G qui dévisage. Mister G qui peut sommeiller paisiblement là où il est maintenant – son petit théâtre de silhouettes nous habite pour longtemps. ◀

Cette chronique est assurée en alternance par Jakuta Alikavazovic, Thomas Clerc, Tania de Montaigne et Sylvain Prudhomme.

DES CONFINÉ-E-S-LA

Par TERREUR GRAPHIQUE





INTERZONE

Par **PAUL B. PRECIADO**
Philosophe

Les mots que je ne peux pas vous dire

En cette période de confinement, au-delà du rendez-vous quotidien que le philosophe organise en visioconférence avec ses parents, il resterait à leur dédicacer un livre édulcoré de tout élément de langage des questions de genre et de sexualité. Un ouvrage forcément héroïque.

Durant le confinement, au temps du coronavirus, entre le désordre du temps et la réorganisation des tâches quotidiennes provoquée par l'arrêt général, j'ai pris une nouvelle habitude. Tous les jours à 20h30, après être sorti sur le balcon pour applaudir ou crier, je réponds à l'appel par vidéoconférence de mes parents. Ils sont dans une ville du nord de la Castille, et moi dans un quartier de Paris. Avant le coronavirus, nous nous parlions une fois tous les deux mois, à l'occasion d'événements importants, de fêtes, d'anniversaires. Mais désormais l'appel quotidien est devenu une bombe à oxygène. C'est ce que déclare ma mère, qui a toujours eu un talent pour le mélodrame, dès que l'écran s'ouvre : «*Te voir, c'est comme sortir et respirer.*»

Mon père a 90 ans, c'est un homme dynamique qui, avant l'enfermement, marchait 8 kilomètres par jour. C'est aussi un homme froid : un enfant abandonné par son propre père qui a grandi sans affection, convaincu que le travail était sa seule raison d'exister. Bien que les gens les plus âgés n'aient pas le droit de sortir, mon père descend tous les jours pour acheter une baguette à 200 mètres de la maison, en portant ses gants et son masque. «*Personne ne peut lui refuser cela*», dit ma mère. Et elle ajoute, lorsqu'il s'éloigne : «*Nous ne pourrions peut-être plus jamais nous promener ensemble dans les rues. C'est peut-*

être son dernier printemps. Il doit pouvoir sortir.»

Ma mère s'adresse à moi tantôt au masculin, tantôt au féminin, mais elle m'appelle toujours Paul. J'aime bien quand mon père demande «*Qui appelle ?*» et que ma mère répond «*C'est notre Pol.*» Elle l'imagine écrit comme ça. A chaque appel, mon père inspecte mon visage à l'écran comme pour examiner les changements produits par ma transition de genre. Mais aussi, comme s'il cherchait son visage dans le mien : «*Tu ressembles de plus en plus à ton père*», dit ma mère. La transition a souligné la similitude de nos traits, comme si elle faisait ressortir un phénotype que l'œstrogène avait poussé dans le royaume de l'invisible. Je ne le lui dis pas, mais cette nouvelle ressemblance est aussi troublante pour moi que pour lui.

L'autre jour, mon père m'a demandé : «*Pourquoi ne te laisses-tu pas pousser la barbe sur tout le visage ?*» «*Parce qu'elle ne pousse pas uniformément*, ai-je expliqué. *J'ai commencé à prendre de la testostérone à 38 ans et lorsque les pores de la peau sont fermés, les poils ne peuvent pas pousser.*» «*Tu parles d'une affaire ! La montagne accouche d'une souris*», a-t-il répondu. «*Laisse-le tranquille, ne touche pas à sa barbe. Il te parle de la tienne ?*» a rétorqué ma mère. Lorsque je lui explique que je corrige les épreuves d'un nouveau livre qui sort en juin, ma mère me demande, avec un intérêt qui révèle son désir, à qui je vais le dédier. «*A Judith Butler.*» «*Qui est cette dame ?*» Je lui explique que qu'iel (1) n'est pas une dame, qu'iel est une personne qui ne s'identifie ni comme homme ni comme femme, qu'iel vient d'avoir son certificat en tant que personne du genre non binaire en Californie. Et ça, c'est un événement, comme lorsque j'avais réussi à avoir mon changement de sexe légal en 2017. Je leur explique qu'iel est la/le philosophe grâce à qui j'ai su que même pour ceux d'entre nous qui étaient considérés comme déviants ou dégénérés, il était possible de faire de la philosophie. «*Mais si ce*

n'est ni un homme ni une femme, me demande mon père, *qu'est-ce que c'est ?* «*Iel est Libre*», lui dis-je. «*Tu parles d'une affaire ! La montagne accouche d'une souris*», répète-t-il. Nous rions tous les trois. Avant de raccrocher, mon père, qui ne m'a jamais dit qu'il m'aimait, s'approche très près de l'écran et m'envoie un baiser. Je ne sais comment réagir à son geste inattendu. «*Nous l'attendrons demain, dit ma mère, pour notre sortie de la journée ensemble.*» Après le dernier rendez-vous avec eux, entendant la demande sous-entendue de ma mère et les voyant si fragiles et soudainement si affectueux, je me suis dit que j'aimerais pouvoir leur dédier un livre, un jour. Et puis il me vient à l'esprit que pour qu'ils puissent profiter de cette dédicace sans être offensés par le contenu, il faudrait que je

L'appel quotidien est devenu une bombe à oxygène. C'est ce que déclare ma mère, qui a toujours eu un talent pour le mélodrame, dès que l'écran s'ouvre : «Te voir, c'est comme sortir et respirer.»

puisse écrire un livre dans lequel les mots homosexuel et homosexualité, les mots transsexuel, transgenre et transsexualité, ou le mot sexe, ne figureraient pas, ni sexualité, ni viol, ni travailleuse sexuelle, ni prostitution, ni avortement, ni pénétration, ni gode, ni anus, ni érection, ni pénis, ni bite, ni vagin, ni vulve, ni clitoris, ni nichons, ni tétons, ni baise, ni éjaculation, ni sida, ni orgasme, ni fellation, ni sodomie, ni masturbation, ni perversion, ni pédé, ni les-

bienn, ni lesbianisme, ni gouine, ni gay, ni garçon manqué, ni camionneuse, ni pute, ni mastectomie, ni phalloplastie, ni maladie mentale, ni dysphorie de genre, ni psychose, ni schizophrénie, ni dépression, ni pornographie, ni pharmacopornographique, ni merde, ni addiction, ni drogue, ni toxicomanie, ni alcoolisme, ni marijuana, ni héroïne, ni cocaïne, ni méthadone, ni morphine, ni crack, ni dealer, ni suicide, ni prison, ni criminel... Et je me dis que l'exercice d'écriture en lui-même serait héroïque. Le livre serait une longue périphrase barthésienne, mais aussi une bonne distraction en période de confinement. ◀

(1) Pronom non genré. Cette chronique paraît en alternance avec celle de Pierre Ducrozet, «Résidence sur la Terre».

Plongez dans bulb #2, la revue Idées de Libération

bulb

Du sexe au XXI^e siècle. par Judith Butler entretien exclusif

Etes-vous prêt pour la lutte des classes ?

Slow life : comment se reconnecter à soi ?

Voulez-vous vivre la seconde révolution quantique ?

Sortie lundi 27 avril 2020

BENJAMIN TEJERO

SAMEDI 25

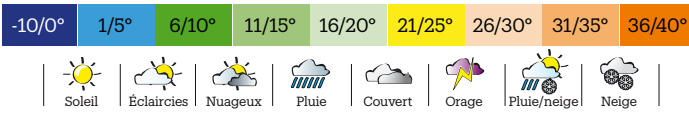
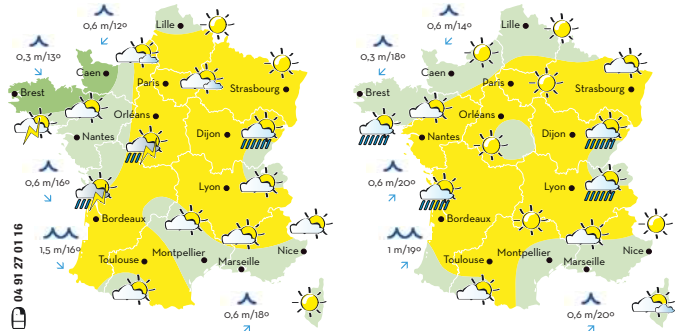
Le ciel est variable sur de nombreuses régions, d'aspect laiteux. Quelques ondées se produisent déjà sur les régions atlantiques.

L'APRÈS-MIDI Le risque d'averse se renforce de la Nouvelle Aquitaine aux frontières de l'Est avec quelques orages. Le soleil persiste au nord de la Seine.

DIMANCHE 26

Le temps change peu par rapport à la veille avec un temps sec et assez bien ensoleillé au Nord et plus menaçant avec des averses orageuses des Pyrénées aux frontières de l'Est l'après-midi.

EN SOIRÉE C'est un temps instable qui prédomine avec un petit risque d'averses sur les régions du Sud-Ouest aux frontières de l'Est, jusqu'en Roussillon.



Agitée	Peu agitée	Calmé	Fort	Modéré	Faible			
FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	6	18	Lyon	12	25	Alger	16	21
Caen	11	18	Bordeaux	15	22	Berlin	7	15
Brest	10	16	Toulouse	12	24	Bruxelles	7	18
Nantes	12	21	Montpellier	12	18	Jérusalem	14	17
Paris	13	21	Marseille	14	17	Londres	9	18
Strasbourg	11	22	Nice	13	17	Madrid	12	20
Dijon	14	22	Ajaccio	12	19	New York	6	14

92 HAUTS-DE-SEINE
INSERTIONS DIVERSES

Annances légales
 legales-libe@teamedia.fr
 01 87 39 84 00

Libération est officiellement habilité pour l'année 2020 pour la publication des annonces légales et judiciaires par arrêté de chaque préfet concerné dans les départements : 75 (6.50 €) - 92 (6.50 €) - 93 (6.50 €) tarifs HT à la ligne définis par l'arrêté du ministre de la Culture et la Communication de décembre 2019

MALARD ASSOCIES HAUTS DE SEINE, notaire à GARCHES (92380) - 14 Boulevard Raymond Poincaré
 Testament olographe
 Mademoiselle Monique ALEXANDRA BROUTIN, demeurant à GARCHES (92380), 3 place Saint-Louis, née à VALENCIENNES (59300), le 09 novembre 1925, décédée à GARCHES (92380), le 19 décembre 2019, a institué un légataire universel, par testament en date du 3 octobre 2012 déposé au rang des minutes de Me Charlotte PRIOLET-RIPOCHE, notaire à GARCHES (92380), 14 boulevard Raymond Poincaré, suivant procès-verbal en date du 10 avril 2020 duquel il résulte que le légataire remplit les conditions de la saisine. Opposition à l'exercice de ses droits pourra être formée par tout intéressé auprès du notaire chargé du règlement de la succession : Me Stéphane LAHITTE, notaire à LE BOULOU (66160), Autoport, dans le mois suivant la réception par le greffe du tribunal Judiciaire de NANTERRE de l'expédition du procès-verbal d'ouverture du testament et copie de ce testament. En cas d'opposition, le légataire sera soumis à la procédure d'envoi en possession. Pour avis, Me Charlotte PRIOLET-RIPOCHE

Libération
 est habilité pour toutes **VOS ANNONCES LÉGALES** sur les départements
75 92 93
 de 9h à 18h au 01 87 39 84 00 ou par mail legales-libe@teamedia.fr

Vous voulez passer une annonce dans

Libération

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne

http://petites-annonces.liberation.fr

Libération

CONFINÉ, RESTEZ INFORMÉ

Offre intégrale 28€ par mois⁽¹⁾

ABONNEZ-VOUS

Soit plus de **54% de réduction** par rapport au prix de vente en kiosque. Offre à durée libre sans engagement valable jusqu'au 15.05.2020.

AUTLIB20

MON ABONNEMENT INTÉGRAL COMPREND :

- Le Journal papier du lundi au vendredi et l'édition Week-end du samedi
- Tous les articles du site et de l'application en illimité
- Navigation sans publicité
- Accès dès 21h30 au journal du lendemain en version numérique
- Versión numérique téléchargeable dans les applications iOS et Android
- Les newsletters exclusives (Chez Pol, Tu m'ironnes...)
- Accès illimité à l'appil RaJeux
- Accès aux offres privilégiées du Club abonnés

SOUTENEZ LIBÉ. ABONNEZ-VOUS :

Rendez-vous à cette adresse depuis votre moteur de recherche : **http://bit.ly/libejournal**

Ou

Fashez ce QR, il vous conduira directement sur la page du site dédiée :

(1) Cette offre est valable jusqu'au 15/05/20 en France métropolitaine. La livraison est assurée par un porteur avant 8h dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Les informations requises sont nécessaires à Libération pour la mise en place et la gestion de l'abonnement. Elles pourront être cédées à des Partenaires commerciaux pour une finalité de prospection commerciale sauf si vous cochez la case dédiée lors de votre inscription. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, de limitation, d'opposition et de suppression des données que vous avez transmises en adressant un courrier à Libération - 4 rue de Mouchy - 60438 NOAILLES cedex. Pour en savoir plus sur les données personnelles, rendez-vous sur http://bit.ly/LibeCVG

Pages 26-27 : Plein cadre/ [Motifs émotifs](#)
Page 28 : Ciné/ [Tony Curtis, trouble eros](#)
Page 29 : Art/ [Le Met à l'échelle de Richter](#)

IMAGES/

A revoir, les amis





Le répondeur téléphonique joue un rôle constant d'intermédiaire et de tampon entre les personnages et leurs amours. PHOTOS WARNER BROS. COLL CHRISTOPHEL

«Friends», les copains d'alors

Le confinement se prêtant au binge-watching régressif, nous revoilà à suivre les aventures de Ross, Rachel et compagnie. Vingt-cinq ans après son apparition sur nos écrans, qu'est-ce qui nous lie encore à la sitcom, relique d'un monde prénumérique ?

Par
PATRICE BLOUIN

En cette période de confinement, la tentation est grande de trouver refuge dans le genre audiovisuel confiné par excellence : la sitcom. Et quoi de mieux, si l'on cède à cet appel, que le dernier chef-d'œuvre du style, *Friends*, accessible qui plus est sur Netflix ? Avant de se lancer dans la revoyure systématique, pourtant, un doute assaille le quadragénaire en confinement. Plus de vingt-cinq ans après le lancement de la fameuse série, qu'est-ce qui nous relie encore

à elle ? Et qu'est-ce qui nous en sépare ? Petit tableau récapitulatif de quelques points de division et de recouplement après six semaines de révisions.

Association de palier

Depuis l'invention du genre, toute grande sitcom est basée sur une réalité domestique qu'elle saisit, illustre et interroge à la fois. *I Love Lucy* est basé sur la conjugugalité patriarcale ; *Seinfeld*, sur le triomphe du célibat. *Friends*, pour sa part, se fonde sur le croisement de deux données sociologiques. Les héros sont d'abord des adulescents, de jeunes adultes qui refusent de gran-

dir trop vite et prolongent leur mode de vie adolescent. Et ce sont aussi des colocataires qui partagent un même espace de vie. Les *friends* sont des colocs qui n'arrêtent pas d'échanger leur chambre au sein des trois ou quatre appartements. Temps transitoire / lieu échangeable, c'est le format de la série. A Paris, ces amis se seraient peut-être nommés Clélia, Jean-Marc ou Olivier. A New York, ils s'appelleraient Ross et Monica, Joey et Chandler, Phoebe et Rachel. Ils sont déjà – ou essaient de devenir – paléontologue, cuisinière, acteur, statisticien, masseuse ou fashionista attirée. Et ce qui lance leur longue

association de palier est un double trouble dans le désir féminin. D'un côté, Ross découvre que sa femme est lesbienne. Et de l'autre, contre toute attente, Rachel s'enfuit du (supposé) mariage de ses rêves avec un riche orthodontiste. Cette double rupture du contrat hétérosexuel est ce qui ouvre véritablement le cercle amical. Mais c'est aussi, pendant dix ans, ce que la série va s'efforcer de réparer. Et de la façon la plus classique qui soit : en recasant Ross avec Rachel.

La famille des amis

Dans *Friends*, le déraillement fait partie du programme. On n'y dévie jamais de la vie prévue que pour mieux y retourner. Entre-temps, bien sûr, chacun aura eu son lot d'aventures professionnelles et sentimentales. Et toutes sortes de frontières seront (légèrement) transgressées : Ross sortira avec une Anglaise (Emily). Rachel aura une affaire avec un type un peu plus jeune qu'elle (Josh) et Monica avec un homme beaucoup plus vieux (Richard). Mais ni Josh, ni Richard

ni Emily ne pourront tenir longtemps face à la pression du groupe. Car cette vie amicale, si ouverte en apparence, est en réalité hantée par ce qu'elle est censée remplacer. Non seulement la famille reste son seul et unique horizon (simplement repoussé) mais c'est aussi son double permanent. Ainsi l'amitié est-elle, pour les protagonistes, à la fois comme une famille et ce qui va devenir littéralement une famille. Au milieu de la série, Monica épouse Chandler. A la fin, Ross convoie avec Rachel. Au dix-huitième épisode de la dixième saison, la série s'arrête pile avant de redevenir une sitcom familiale des années 80.

Au temps des imprimés

On peut comprendre que les *millennials* se retrouvent sans peine dans ce modèle. Après tout, le prix des loyers en métropole n'a pas exactement baissé – pas plus que la nécessité de multiplier pour un temps les petits boulots et les histoires de cœur. Il est évident cependant, et dès les premières images, que les modalités, du moins de la coloca-

tion, ont radicalement changé. Dans *Friends*, en effet, les amis se réunissent au café pour discuter juste entre eux et lire des magazines. La télévision est encore le centre incontesté, régulateur, de chacun de leurs salons. Ils se donnent des rendez-vous qu'ils ne peuvent pas modifier («Tu avais dit 17 heures! — Non j'avais dit 18 heures!»). Et leurs murs sont couverts d'affiches de cinéma.

Bref, ils habitent avant la révolution numérique. Dans un monde d'imprimés et de regroupements exclusifs. Autant dire, pour nous, du temps de Gutenberg. Et ils pourraient aussi bien circuler en calèche ou porter des corsets que l'écart avec eux ne serait pas moins grand. Evidemment, la situation évolue en cours de série. Mais ce n'est vraiment que dans les saisons 9 et 10 (les années 2002-2004) qu'apparaissent au quotidien les téléphones portables, éléments clés fondamentaux. Et ils sont précisément liés à l'éclatement du groupe. Dans une scène à double mobile, Chandler fait croire à Rachel et Phoebe (qui l'espionnent depuis le café) qu'il est encore au bureau alors qu'il part visiter son futur foyer en banlieue.

Rétro porn

Entre ce monde préhistorique (c'est-à-dire prénumérique) et nous, certaines constances surprennent cependant. Ainsi s'est-on tellement habitué à associer pornographie et Internet qu'on est étonné de l'omniprésence du X dans cet univers ancien plein de choses solides et respectables. On l'avait presque oublié, mais avant YouPorn, il y avait déjà des magazines érotiques et des chaînes spécialisées à la télé. Coup de chance: dans un épisode, Chandler et Joey arrivent à en choper un gratuitement!

Et ce n'est pas qu'une question de médias officiels. Les pratiques amateur sont elles aussi en plein boom. On fait des sex-tapes en couple, on s'émoustille en regardant du *girl-on-girl* pour la Saint-Valentin... voire on finit par intégrer la profession — du moins, pour la jumelle de Phoebe. Dans *Friends*, l'obscène est le revers (en permanence cité, en permanence caché) du sentimental. Il est vrai qu'au fil du temps, la cassette ou le magazine porno sont de plus en plus associés aux infâmes paquets de cigarettes. Monica sait bien que les uns et les autres sont encore planqués quelque part sous le canapé ou derrière les chiottes. Mais elle espère que ces mauvaises habitudes deviendront prochainement des choses du passé. Hélas, une des premières mentions d'Internet évoque justement le réseau en tant que nouvel eldorado sexuel. L'extinction des feux n'est pas pour demain.

Hippie ou «woke»

Indépendamment de ses héros principaux, une série doit aussi savoir quoi faire de ses personnages marginaux ou secondaires. Habituellement, plus une sitcom dure, plus elle recentre l'ensemble de son casting vers un moule commun. Ce dressage (plus ou moins) délicat affecte en priorité les personnalités les plus excentriques qui se soumet-



Phoebe, seul corps de gauche de la série ?



À la fin, on se marie entre amis.

tent peu à peu, et comme par magie, à la règle collective.

Dans le cas de *Friends*, l'évolution générale de la série du second au premier degré — des drôles de *friends* à la tendre *family* — affecte directement le caractère de l'un d'entre eux. En effet, le charme originel de Chandler repose essentiellement sur son mauvais esprit. Mais au fil des saisons, ses commentaires sarcastiques passent progressivement de mode. Ses blagues flopent de plus en plus. Elles sont de moins en moins appréciées par son entourage. A mesure que triomphe le ton sentimental, c'est tout son humour perso qui est requalifié comme un vilain défaut.

SÉRIE

Dans le cas de Phoebe, la tâche des scénaristes est plus rude encore. Elle apparaît, dans les premiers épisodes, comme la seule descendante de la révolution culturelle et de la contestation des années 70. Le seul corps de gauche de la série.

Par à-coups successifs et bons conseils des amis, ce totem hippie réussira pourtant à apprécier le goût de la norme jusqu'à faire, au sens le plus traditionnel du terme, «un beau mariage».

Ce que ni David Crane ni Marta Kauffman, les créateurs de la série, ne pouvaient cependant anticiper, c'est que cette héroïne délicieusement has been apparaîtrait, vingt-cinq ans plus tard, comme le seul

personnage vraiment contemporain de la série. Sorcière antispéciste et végétarienne, Phoebe est, pour le spectateur de 2020, la conscience *woke* du programme. A n'en pas douter, dans un *reboot* actualisé de *Friends*, c'est selon sa propre règle que se ferait la rééducation du groupe.

Message personnel

Indépendamment des éléments qui résistent au changement, ou de ceux que l'on relit rétroactivement sous un jour nouveau, il existe bien des parties de *Friends* qui brillent par leur pure bizarrerie obsolète. On avait oublié ainsi l'importance dans la série d'une modeste pièce d'équi-

pement, plus étrange aujourd'hui que l'éclairage au gaz: le répondeur téléphonique. Installé dans un coin neutre des appartements, l'appareil joue pourtant un rôle constant d'intermédiaire et de tampon entre les personnages. Et plus d'une fois, il vient perturber les relations entre Monica et Richard, entre Ross et Emily, entre Joey et le monde du travail. Il joue surtout un rôle crucial dans l'amour à retardement entre Ross et Rachel. Réceptacle de la première déclaration, il accueille aussi la toute dernière, quand Rachel avoue son affection (dans un message, depuis son mobile) alors qu'elle s'apprête à décoller pour Paris. La scène tant attendue des grandes retrouvailles est ainsi étrangement montée sur l'opposition des techniques anciennes et nouvelles. Dans une bataille entre la fixité (conjugale) du répondeur et la mobilité (maléfique) du cellulaire.

Dans *Friends*, la boîte vocale est vraiment la boîte dans la boîte: le cœur sonore du domestique. Au sein d'un art du présent, comme la sitcom, elle apporte un élément décisif de discontinuité temporelle. Elle empêche que les choses coïncident trop vite. Elle désynchronise — subtilement — les sentiments. Et c'est une des choses les plus étonnantes à découvrir a posteriori. On savait que l'art de la série consistait à repousser les échéances: à séparer en particulier les promesses d'amour de leur accomplissement. Et de manière manifeste, cette puissance de temporisation soutient toute l'architecture narrative des dix saisons. Mais on n'avait jamais saisi qu'elle s'était aussi glissée, plus discrètement, comme un génie au fond d'une lampe, dans un boîtier téléphonique. Vingt-cinq ans après, le message est enfin reçu. ◀



Surtout n'oublions pas que dans la saison 7, Ross a essayé de choper sa cousine germaine, Cassie.

IMAGES/

Au nombre pléthorique des films qui jalonnent la carrière de Tony Curtis (plus d'une centaine au compteur), *Opération Jupons* (1959) de Blake Edwards, ouvrant la soirée spéciale qu'Arte lui consacre lundi, est sûrement celui qui révèle le mieux ce qu'incarna le personnage de l'acteur au sein de la machine hollywoodienne: l'irruption d'un corps équivoque, viril par sa belle voix grave, ses airs de petite gouape roularde, mais d'une virilité raffinée voire précieuse, ne cessant jamais d'être puissamment désirable, troublant les femmes auxquelles il fait une cour assidue et les hommes qui ne peuvent s'empêcher de se retourner sur son passage. Sa présence, pure singularité qui ne s'inscrit dans aucun genre prédéfini, venant perturber et mettre à mal les codes masculins hétéronormés de l'époque.

Plus tôt dans l'année, il y avait eu *Certains l'aiment chaud* de Billy Wilder, considéré comme l'une des plus grandes comédies de tous les temps, où il campait, aux côtés de Jack Lemmon et Marilyn Monroe, un musicien en cavale contraint de se travestir en femme pour intégrer un girls band et échapper à la mafia. Nul doute que Blake Edwards composera avec l'empreinte que ce rôle marquant devait laisser sur la mémoire cinéphile pour enrichir celui qu'il réservait à son acteur fétiche dans *Opération Jupons*: le sémillant lieutenant Holden, dandy délicat, piètre navigateur mais débrouillard, affecté auprès du sage capitaine Sherman (Cary Grant) dans le sous-marin *Tigre des mers*, en pleine guerre du Pacifique.

«**Hétéro-folle**». Un univers hautement viril auquel le cinéaste s'amuse à infliger quelques accros. D'une part en le confrontant à l'arrivée intempestive d'une escouade de jeunes femmes, avec lesquelles l'équipage doit partager l'exiguïté du vaisseau, saigné de couloirs aussi étroits que leurs préjugés sexistes, donnant lieu à toutes sortes de frottements fripons et autres situations à forte connotation sexuelle. Et d'autre part par l'intrusion, en la personne de Curtis, d'une figure équivoque, qu'on appellera plus tard «métrosexuelle». Sans oublier l'espèce audace scénaristique qui conduit les matelots à repeindre le sous-marin en rose layette, couleur très gaie s'il en est.

Mais davantage que chez Wilder, et précisément parce que la féminité de Tony Curtis ne procède pas cette fois d'un travestissement mais semble émaner de sa personne même, et d'une réinvention du masculin



Tony Curtis en lieutenant Holden dans *Opération Jupons* (1959). PHOTO WDR. DEGETO



Avec Janet Leigh dans *Houdini le grand magicien* (1953). PHOTO FRENCH CONNECTION FILMS

Ciné/ Tony Curtis, masculin singulier

Avec la diffusion lundi soir d'«Opération Jupons» de Blake Edwards et d'un documentaire d'Ian Ayres, Arte rend hommage à l'acteur, célèbre travesti chez Billy Wilder, dont la virilité ambivalente troubla les canons hétéronormés de Hollywood.

aux contours moins figés, le film d'Edwards, succès phénoménal qui devança *La Mort aux trousses* de Hitchcock, sorti la même année, va ainsi contribuer à dessiner l'ambivalence érotique d'un acteur sublime, beauté slave, regard azur et boucles brunes domptées en Pompadour

(une coiffure qui inspirera toute une génération, d'Elvis à James Dean), pour en faire, à son corps défendant ou consentant, nul ne le sait, une icône crypto-gay ou, pour reprendre une expression du critique Gérard Lefort dans *Libé*, l'incarnation parfaite de «l'hétéro-folle».

Car hétéro il l'était, et même séducteur jusqu'à la moelle: «*La seule de mes partenaires féminines avec laquelle je n'ai pas couché, c'est Jack Lemmon*», confiait Tony Curtis, facétieux, dans le documentaire de Ian Ayres, réalisé peu après son décès il y a dix ans. Un hommage ému,

s'appuyant sur l'une des dernières interviews de l'acteur, des témoignages de proches (Harry Belafonte, Debbie Reynolds...) et l'incontournable entrelacs d'archives pour remonter aux sources d'une enfance douloureuse dont il semble ne s'être jamais remis.

Bad boy poupin. Né Bernard Schwartz en 1925 à New York, au sein d'une famille d'origine juive hongroise, c'est dans la pauvreté des faubourgs du Bronx qu'il grandit, auprès d'une mère schizophrène qui le bat et d'un petit frère, Julius, avec qui il arpente les rues de mille cascades pour imiter Errol Flynn. Jusqu'au jour où son cadet est écrasé par un camion, laissant une béance affective et un sentiment de culpabilité inextinguible. Engagé volontaire à 16 ans pour combattre le nazisme, il fait ses classes dans la Navy, comme son idole Cary Grant. Après la guerre, on lui octroie une bourse pour des cours d'art dramatique et, repéré par Universal, il s'envole pour Hollywood. Les débuts ne sont pas folichons, mais son ambition et sa beauté de bad boy poupin, à rebours des canons, lui ouvrent les portes et les bras de starlettes prometteuses, comme Marilyn Monroe, puis ceux de Janet Leigh, étoile montante de la MGM qu'il épouse en 1951.

A son contact, sa carrière fait un bond. On lui confie des rôles de premier plan sous la direction de Carol Reed, Douglas Sirk, Stanley Kubrick, Vincente Minnelli, Blake Edwards... En 1958, *la Chaîne* de Stanley Kramer, avec Sidney Poitier, film qui illustre son engagement contre la ségrégation raciale, lui vaut son unique nomination aux Oscars. Mais ses performances inoubliables (journaliste cynique dans *le Grand Chantage* d'Alexander Mackendrick, travesti dans *Certains l'aiment chaud*, tueur en série mutique dans *l'Etrangleur de Boston* de Richard Fleischer) peinent à compenser la flopée de panouilles qui ont plombé sa carrière. Carrière tout juste repêchée à l'orée des seventies par la série britannique *Amicalement vôtre*, devenue culte, mais qui n'empêchera pas sa triste descente aux enfers, échecs, divorces, drogues et traversée du désert, jusqu'à son ultime résurrection, peinture et retraite apaisée, auprès de sa sixième et dernière épouse.

NATHALIE DRAY

Soirée Tony Curtis, lundi sur Arte.
A 20h55: Opération Jupons de Blake Edwards (1h55).
A 22h55: Tony Curtis, le gamin du Bronx, documentaire d'Ian Ayres (55 mn).
En replay sur le site d'Arte jusqu'au 15 mai.



UNE «QUATRIÈME SALLE» POUR LA CINÉMATHÈQUE

Fermée depuis mi-mars, la Cinémathèque française y a trouvé l'occasion d'augmenter sa présence en ligne par une «quatrième salle» toute virtuelle, où se donne à voir chaque soir un nouveau film issu de ses collections. Outre les merveilles déjà venues enrichir sa programmation, on peut y voir pour huit jours encore *Carne* et *Seul contre tous* de Gaspar Noé, présentés en hommage à son comédien et ami Philippe Nahon (photo), emporté par le virus dimanche. PHOTO REZO FILMS

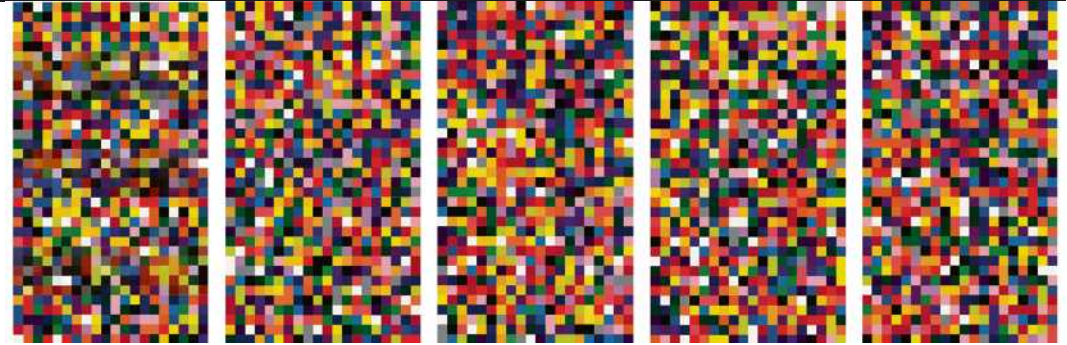
4900 colors,
2007. COLL PART
GERHARD RICHTER

Art/ Abstrait d'union

Le Met propose une visite en ligne de sa grande expo consacrée au versatile Gerhard Richter.

Çe devait être, de l'avis même du peintre de 88 ans, la dernière grande expo muséale tenue de son vivant. Quelques jours après avoir ouvert ses portes à New York, dans l'annexe Breuer du Metropolitan Museum, «Gerhard Richter, Painting after all» [*«peindre après tout»*, ndr] a fermé jusqu'à on ne sait quand. Mais on peut explorer sa version en ligne, très complète, dont la date de fermeture n'est pas encore annoncée. Tout y est, hormis peut-être le plan des salles – le déroulé thème par thème, salle par salle, les œuvres photographiées en gros plan et en contexte au milieu de leurs voisines, du matériel pédagogique dévoilant les différents états d'une toile...

Eventail. Si la taille des reproductions laisse hélas à désirer, tous les à-côtés sont passionnants, à commencer par les textes, où l'on no-



tera la lancinante répétition du mot «both», signifiant ici «en même temps», marquant l'indépassable ambiguïté qui habite la peinture du maître, emplie depuis toujours de doute et d'espoir vis-à-vis de son médium, et travaillée par des contrastes irrésolus, sentimentalisme/sarcasme, hommage/irrévérence, arbitraire/délibéré ou encore intention/destruction... Visiter l'expo dans l'ordre imaginé par le musée, pas vraiment chronologique, c'est aussi faire l'expérience de la dualité, puisque le parcours semble dédoublé: une fois un étage parcouru, on revient sur nos pas au suivant avec le retour des toiles grises des années 60, le retour des portraits, le retour des paysages ou des forêts, le retour des grandes abstractions raclées, tout l'éventail de ses expérimentations autour du canon pictural. Ce qui n'est pas à dire que le travail bégaie, ou s'est répété: une extraordinaire et atemporelle unité se fait au contraire jour, qui

embrasse toutes les dualités, et s'achève avec une série de quatre abstractions tirées de photos prises en 1944 par des Sonderkommandos à Birkenau, dont on pourrait sans doute avancer que l'ombre rétrospective plane sur toute la carrière de Richter.

Vibration. Le Met propose aussi de visionner, pendant la durée de l'expo, le très bon documentaire réalisé par Corinna Belz, *Gerhard Richter Painting*, sorti en 2012, qu'il est sans doute opportun de regarder avant de surfer sur le site du musée, avant tout car il redonne une existence plastique à un travail dont l'écran d'ordinateur aplatit forcément les surfaces. Il y a un plaisir infini à tirer des zooms sur les allées et venues du grand racloir avec lequel Richter étale méticuleusement les pigments de ses abstractions, leur donnant leur vibration caractéristique, une couche après l'autre, excavant un passé, celui de la toile,

comme il n'a eu cesse d'excaver celui de la peinture et de l'histoire, personnelle et collective, se dérobant alors même qu'il fait mine de se dévoiler – l'intention restant, comme le «fond» du tableau, toujours hors de portée. Embarqués dans un cataclysme global, contemplant ces œuvres depuis la solitude de nos foyers, c'est, vu le contexte, l'articulation simultanée de l'intime et du collectif, de tous les «en même temps» de ce travail, qui résonne le plus fortement, la manière dont l'artiste, via ses portraits de proches, ses variations sur les paysages allemands ou ses appréhensions floutées et distancées des tragédies du XX^e siècle, s'est hissé à hauteur d'universel, lui assurant désormais à lui aussi une place dans le canon.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

GERHARD RICHTER, PAINTING AFTER ALL
www.metmuseum.org

Docu/ Beastie bof

Le groupe à la carrière aussi bizarre que formidable méritait mieux que cette banale «Beastie Boys Story» de Spike Jonze.

Une histoire, pas un documentaire. Surtout pas un documentaire: on connaît trop la sale affaire, la petite musique d'interviews face caméra qui défilent et de photos noir et blanc chichement mises en mouvement, le contraire ou presque de la musique dont ils sont supposés retranscrire l'électricité. Pour éviter l'embaras du banal, Spike Jonze et les deux survivants des Beastie Boys (Michael Diamond et Adam Horovitz) ont donc imaginé ce dispositif à deux étages, un spectacle à capter pour faire le film, les deux rappers sur scène devant un public de fans au

Kings Theatre de Brooklyn (à quelques blocks d'oti grandit Adam Yauch, le grand absent, disparu en 2012) qui font défiler les anecdotes en plaisantant aimablement. Et puis, dans les coulisses, l'ami Jonze, clippeur et cinéaste qui devint notamment célèbre grâce au clip de *Sabotage* et qui a passé beaucoup de temps, ces dernières années, à réaliser des pubs Apple. Cette *Beastie Boys Story* est-elle pour autant une pub? Un peu, si on considère qu'Apple TV + a encore des preuves à faire, surtout chez les mélomanes connectés qui firent de l'iPod un objet si cool à l'orée des années 2000 et qui seraient tentés de lâcher leur abonnement Apple Music pour une autre plateforme plus hip et mieux garnie. C'est l'aspect désagréable de ce film dispo en avant-première sur la plateforme SVOD du géant à la pomme: on a l'impression de regarder une

Keynote qui se fantasmerait à la pointe du cool, animée par deux sinistres hommes d'affaires de la *net economy* en tenue *normcore*, dont la popularité serait seulement due à leur capital accumulé. OK, Mike D et Ad-Rock n'ont pas si mal vieilli. Mais ce groupe à la carrière si bizarre, et si formidable, méritait

mieux. Leur jeunesse hardcore méritait mieux. Leur adolescence cartoon, à se foutre de la gueule des *frat boys* reaganiens, méritait mieux. Leurs albums de dingue surtout, *Paul's Boutique* ou *Ill Communication*, méritaient mieux. Même à l'époque de leur label Grand Royal, épice de l'âge d'or

de l'indie rock blanc, les Beastie nous embarrassaient un peu avec leur coolitude et leur dignité. Petits cons indignes et géniaux, ils étaient devenus les meilleurs grands frères possible, au point qu'on se demandait comment ils pouvaient continuer à rapper. Devenus des quinquas peinards et endeuillés, on les trouve si banals, si inexplicablement sereins et si peu drôles qu'on se dit que d'autres auraient sans doute mieux fait l'affaire pour ra-

conter cette satanée histoire. Une histoire de rap blanc, de violence, d'inventions intenses et de ratés ahurissants, dont on finit par se demander de quelle manière elle a bien pu traumatiser à ce point Adam Horovitz et Mike Diamond pour qu'ils nous la content comme si elle était arrivée à d'autres qu'ils n'auraient jamais fréquentés.

OLIVIER LAMM

BEASTIE BOYS STORY
de SPIKE JONZE (Apple TV +)

Colloque – 5./6.11.2020
L'humain qui vient
Le Fresnoy – Studio national

Direction scientifique – Joseph Cohen
(School of Philosophy, University College Dublin),
Alain Fleischer (Le Fresnoy – Studio national),
Raphael Zagury-Orly (SciencesPo Paris
et Collège International de Philosophie)

Dans le cadre de l'exposition Fluidités: l'humain qui vient
fluidites.lefresnoy.net / colloque@lefresnoy.net

LEFRESNOY
STUDIO DES ARTS
NATIONAL CONTEMPORAINS

A LA TELE CE SAMEDI

TF1
21h05. The Voice. La plus belle voix. Divertissement. Présenté par Nikos Aliagas. 22h25. The Voice. La plus belle voix. Divertissement.
FRANCE 2
21h00. N'oubliez pas les paroles. Divertissement. Demi-finales et finale des Masters. Présenté par Nagui. 23h45. Elles s'aiment. Théâtre. Avec Muriel Robin, Michèle Laroque.
FRANCE 3
21h05. Mongeville. Téléfilm. Vénus maudite. Avec Francis Perrin, Gaëlle Bona. 22h35. Mongeville. Téléfilm. Les ombres d'un doute.
CANAL+
21h00. Les baronnes. Thriller. Avec Melissa McCarthy, Tiffany Haddish. 22h40. L'ombre d'Emily. Film.
ARTE
20h50. Nouvelle-Zélande - Embarquement pour un voyage inédit. Documentaire. 22h25. Darwin à la ville. Documentaire. L'évolution en milieu urbain.
MG
21h05. Dr Harrow. Série. Chute libre. Avec Remy Hil. 21h50. Rosewood. Série. Affaire personnelle. Au bal des masqués. Les lois de l'attraction. Cendrillon. Les liens du sang.

FRANCE 4
21h05. La grande récré des animaux. Documentaire. Une vie de chiot - Premiers pas. Apprendre en jouant. 22h30. La grande récré des animaux.
FRANCE 5
20h50. Échappées belles. Magazine. Cuba, un vent de liberté. 22h25. Body and Soul de Crystal Pite. Opéra.
PARIS PREMIERE
20h50. Tout ce que vous voulez. Théâtre. Avec Bérénice Béjo, Stéphane De Groot. 22h40. Anne Roumanoff à l'Olympia - Aimons-nous les uns les autres. et plus encore....
TMC
21h05. Colombo. Téléfilm. En grandes pompes. Avec Peter Falk. 22h50. Colombo. Téléfilm. Un seul suffira.
W9
21h05. Les Simpson. Dessin animé. Autonhomer. De Russie sans amour. Tous les huit ans. 22h20. Les Simpson.
NRJ12
21h05. Young Sheldon. Série. Mystique et mathématiques. Disputes et cachotteries. Phobie microbienne. 22h20. Young Sheldon. Série.
CB
21h15. Jérémy Ferrari : vend 2 pièces à Beyrouth. Spectacle. 23h30. Alban Ivanov : élément perturbateur.

TFX
21h05. Chroniques criminelles. Magazine. Affaire Angélique Chauviré : Elle a vécu l'enfer au paradis / Vengeance meutrière sur le campus. 22h55. Chroniques criminelles. Magazine.
CSTAR
21h00. Ghost adventures : rencontres paranormales. Série. Stanley Hôtel. Les sous-sols de Sacramento. 22h40. Ghost adventures : rencontres paranormales.
TF1 SÉRIES FILMS
21h00. Joséphine, ange gardien. Téléfilm. Suivez le guide. Avec Mimie Mathy, Martin Lamotte. 23h00. Joséphine, ange gardien.
6TER
21h05. Rénovation impossible. Documentaire. 2 épisodes. 22h40. Rénovation impossible. Documentaire. 4 épisodes.
CHÉRIE 25
21h05. The White Queen. Série. Poison et Malvoisie. Le roi est mort. 23h30. Médium. Série. 2 épisodes.
RMC STORY
21h05. Titans des mers. Documentaire. 2 épisodes. 22h55. Titans des mers. Documentaire. 2 épisodes.
LCP
21h00. Voyage en Barbarie. Documentaire. 22h00. Zone rouge. Documentaire.

A LA TELE DIMANCHE

TF1
21h05. Hôtel Transylvanie 2. Film d'animation. De Genny Tartakovsky. 22h30. 22 Jump Street. Comédie. Avec Channing Tatum, Jonah Hill.
FRANCE 2
21h00. La guerre des boutons. Comédie. Avec Éric Elmosnino, Mathilde Seigner. 22h50. À toute épreuve. Film.
FRANCE 3
21h05. Inspecteur Barnaby. Téléfilm. La malédiction de la neuvième. Avec Neil Dudgeon. 22h35. Inspecteur Barnaby. Téléfilm. Le dernier capitaine.
CANAL+
21h05. Best of Top 14. Sport. Le meilleur du sacre de Clermont en 2010. 22h45. Sport reporter. Documentaire. Basta !
ARTE
20h55. La fille de d'Artagnan. Aventures. Avec Sophie Marceau. 23h00. Farah Diba Pahlavi. Documentaire. La dernière impératrice.
MG
21h05. Zone interdite. Magazine. Vivre et travailler sur une île au soleil : des Français réalisent leur rêve ! (2/2). 23h00. Enquête exclusive. Magazine. Les Keys en Floride : l'archipel des fêtes sans limite.

FRANCE 4
21h05. Ben-Hur. Péplum. Avec Jack Huston, Morgan Freeman. 23h00. Cœur de dragon 3 : la malédiction du sorcier. Film.
FRANCE 5
20h45. Fanny. Théâtre. Avec Andrzej Sewreyn, Jean-baptiste Malarte. 23h40. Conjurer la peur. Documentaire.
PARIS PREMIERE
21h05. Les douze salopards. Film de guerre. Avec Lee Marvin, Ernest Borgnine. 23h25. Il était une fois dans l'Ouest. Film.
TMC
21h05. Cold Case : Affaires classées. Série. Dans la ligne de mire. Enquête hors cadre. 22h45. Cold Case : Affaires classées. Série. 2 épisodes.
W9
21h05. Scorpion. Série. Au nom du père. L'algorithme dans la peau. 22h40. Scorpion. Série. 3 épisodes.
NRJ12
21h05. Urgences. Magazine. Ces vies sont en danger. Présenté par Jean-Marc Morandini. 22h50. Urgences. Magazine.
CB
21h05. La cuisine au beurre. Comédie. Avec Fernandel, André Bourvil. 23h00. Le grand chef. Film.

TFX
21h05. Les 30 histoires. Divertissement. Incroyables. 23h20. Les 30 histoires. Divertissement. Exceptionnelles.
CSTAR
21h00. Chicago Fire. Série. Bain polaire. Avec Jesse Spencer, Taylor Kinney. 21h50. Chicago Fire. Série. Retour à la vie. Mise à feu par contact.
TF1 SÉRIES FILMS
21h00. Agatha Christie : Dix petits nègres. Série. Partie 1. Avec Maevie Dermody. 22h05. Agatha Christie : Dix petits nègres. Série. Partie 2.
6TER
21h05. Le Tour du monde en 80 Jours. Aventures. Avec Jackie Chan, Steve Coogan. 23h10. Kaamelott. Série.
CHÉRIE 25
21h05. Une femme d'honneur. Téléfilm. Perfidie Albion. Avec Corinne Touzet, Franck Capillery. 23h00. Crimes.
RMC STORY
21h05. Faites entrer l'accusé. Documentaire. Jean-Baptiste Hennequin, triple meurtre au grand hôtel. 22h25. Faites entrer l'accusé.
LCP
21h00. Rembob'ina. Magazine. Les dossiers de l'écran (1980) : le marketing politique. 23h00. Ces idées qui gouvernent le monde. Magazine.



www.libération.fr
2, rue du Général Alain de Boissieu, 75015 Paris
tél. : 01 87 25 95 00

Édité par la SARL Libération
SARL au capital de 15 560 250 €
2, rue du Général Alain de Boissieu CS 41717 75741 Paris Cedex 15
RCS Paris : 382.028.199

Principale actionnaire SFR Presse
Cogérants Laurent Joffrin, Clément Delpirou

Directeur de la publication et de la rédaction Laurent Joffrin
Directeur délégué de la rédaction Paul Quinio

Directeurs adjoints de la rédaction Stéphanie Aubert, Christophe Israël, Alexandra Schwartzbrod

Rédacteurs en chef Michel Becquembourg (édition), Christophe Boulard (technique), Sabrina Champenois (société), Guillaume Launay (web)

Directeur artistique Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef adjoints Jonathan Bouchet-Petersen (France), Lionel Charrier (photo), Cécile Daumas (idées), Vittorio De Filippis (monde), Gilles Diers (web), Fabrice Drouzy (spéciaux), Matthieu Ecoiffier (web), Christian Losson (enquêtes), Catherine Mallaval (société), Didier Péron (culture), Sibylle Vincendon (société)

ABONNEMENTS abonnements.libération.fr
sceaabo@libération.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ Altice Media Publicité - Libération
2, rue du Général Alain de Boissieu, 75015 Paris
tél. : 01 87 25 85 00

PETITES ANNONCES CARNET Team Media
10, bd de Grenelle CS 10817 75738 Paris Cedex 15
tél. : 01 87 39 84 00
hpiat@teamedia.fr

IMPRESSION Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), GILA (Nantes)

Imprimé en France Membre de OJD-Diffusion Contrôle. CPPAP : 1120 C 80064. ISSN 0335-1793. Origine du papier : France



Taux de fibres recyclées : 100 % Papier détenteur de l'Eco-label européen N° F17/01
Indicateur d'eutrophisation : PTot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.

Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prenom.nom@liberation.fr

CARNET D'ÉCHECS



Par PIERRE GRAVAGNA

Alireza Firouzja est-il le nouveau Bobby Fischer ? Né le 18 juin 2003 à Babol en Iran, il est devenu en 2019 vice-champion du monde en parties rapides, seulement devancé par Magnus Carlsen. Ce 15 avril, il a battu Carlsen en finale de la Banter Blitz Cup, sur le score de 8,5 à 7,5. Firouzja vit en France et joue avec le club de Chartres. Les mollachs iraniens ont en effet interdit de compétition les joueurs de l'équipe masculine des championnats du monde rapide et blitz car certains d'entre eux avaient joué contre un Israélien. Du coup, il participe maintenant aux compétitions sous la bannière de la Fide. Alireza est pourtant une star dans son pays. Il a remporté le championnat national à deux reprises, à... 11 et 12 ans ! En janvier, il était le plus jeune participant du tournoi de Wijk aan Zee devant Jeffery Xiong, 19 ans, qu'il a battu. Seul en tête à mi-parcours avec 5 sur 7, il finit mal le tournoi avec la moitié des points, à la 6-9e place ex aequo. Au 1er mars, il est 21e mondial et le premier junior avec un Elo de 2 728 points.



Légende du jour : Thorarinnsson/Gretsrasson 2019. Les Noirs jouent et gagnent. Solution de la semaine dernière : Tour prend cavalier et la finale est gagnante.

ON S'EN GRILLE UNE ?

Par GAËTAN GORON

9x9 grid with some cells shaded black for a crossword puzzle.

Grille n° 1505
HORIZONTELEMENT
I. Ce que l'on fait pour les soignants II. L'une des trois unités du théâtre classique que nous sommes contraints de respecter # Caractère de Vikings III. Comme Obélix, ne lui en déplaît # Otto Cinq a fait partie de ce mouvement IV. Comme Édipe V. De quoi enrichir quel'un de lent # GG, ces si belles initiales sont celles de son logo VI. Mettre les voiles # Hésitation ou ville près de Lille VII. Sera écrit VIII. Chef amérindien # A apparemment été bien représenté IX. Tour d'Italie # Probablement André ou Didier X. Le sud-ouest espagnol # Ce participe fait le bruit d'une lettre XI. Ce que l'on devrait faire pour les soignants

VERTICALEMENT
1. Les pâtes soufflées, c'est son truc 2. Pape bavard # Très haut de gamme 3. A la verticale oui, à l'horizontale non # Bien 4. Sa belle caisse fait un joli son # Le Dasein à la française 5. A peut-être des remords en changeant les équipements du bateau # Etant donné 6. Amateur de charognes # Journal local 7. A régler # Contrarie un Québécois 8. J'en suis un # Avant la conception 9. Un mois qu'il est à bloc, encore merci !
Solutions de la précédente HZ. I. PORTE-FILM. II. RUES. LIAI. III. ORGANEA. VG. IV. LR. SCAN. V. ÈBE. SHONA. VI. GAUME. VER. VII. ERRERAI. VIII. SB. GANDHI. IX. LOVA. EXOS. X. IÉRATIVE. XI. PARADOXES.
Vt. 1. PROTÈGE-SLIP. 2. OUR. BARBOTA. 3. RÉGLEUR. VER. 4. TSAR. MÉGARA. 5. SERA. AD. 6. FLASH. ANETO. 7. II. COVID XIX. 8. LAVANE. HOVE. 9. MIGNARDISES. g.goron@libe.fr

Page 34 : Cinq sur cinq / Sagas hip-hop
Page 35 : On y croit / Porridge Radio
Page 36 : Casque t'écoutes ? / Julie Delpy

MUSIQUE/

Dans Gaga: Five Foot Two» réalisé par Chris Moukarbe, la star a choisi de tout montrer, même des scènes peu flatteuses. PHOTO NETFLIX



Le filon du documentaire intime

Ma vie, mon film

Nouvel outil marketing des musiciens, le documentaire intimiste cartonne. Une manière de se rapprocher des fans en dévoilant les coulisses, avec le risque de tomber dans l'autopromo.



Tout est dans le titre. *Homecoming: A Film by Beyoncé*. PHOTO NETFLIX

Par
BRICE BOSSAVIE

«**P**endant deux ans, j'ai rempli des boîtes à chaussures de cassettes, de photos de soirées ratées, et j'ai mis ma vie en pause, pour vivre, et tenter de capturer la sienne.» Le 23 février, le jeune réalisateur français Tim Reinson sort son tout premier documentaire sur YouTube. Récemment diplômé d'une école de cinéma, son travail inaugural attire l'attention de centaines de milliers de personnes en seulement quelques heures. Il faut dire que le sujet de *Regarde-moi* est plutôt porteur : deux années dans la vie du rappeur et chanteur Lomepal, entre tournées, enregistrement, concerts à Bercy et fêtes à l'autre bout du monde entre potes, filmé par Reinson sur la route. Les chif-

fres parlent d'eux-mêmes : plus de 600 000 vues sur YouTube en un peu plus d'un mois. Depuis quelques années, le documentaire est devenu le nouvel outil marketing des musiciens pour installer une carrière. Rien que l'année dernière, une dizaine d'artistes français et étrangers sortaient un film sur Netflix ou au cinéma pour dévoiler les coulisses de leur quotidien. Une tendance que le public semble suivre, puisque parmi les dix documentaires les plus regardés sur Netflix en France l'année dernière, trois étaient consacrés à des artistes musicaux (Nekfeu, Beyoncé, Travis Scott). «Avec les réseaux sociaux, il est de plus en plus courant pour un artiste de faire appel à un photographe ou un vidéaste pour le suivre au quotidien afin d'avoir des images à diffuser, analyse Tim Reinson. C'est pour ça que j'ai été appelé par Lomepal. On a fini

par se dire qu'il fallait en faire un documentaire.» Pour le rappeur français, *Regarde-moi* a été l'occasion de tourner la page de ses deux premiers albums, et de faire plaisir à ses auditeurs. Tim Reinson résume : «L'intérêt du documentaire, c'est de faire un cadeau aux fans, en leur dévoilant un peu plus son univers. Et puis avec la télé-réalité dans les années 2000 et les réseaux sociaux durant la dernière décennie, les gens ont maintenant envie de voir des images inédites de la vie de quelqu'un d'exposé.»

«Renforcer le lien»

Au milieu des années 2010, Lady Gaga vit un creux dans sa carrière. Son dernier album *Artpop*, sorti en 2013, est un échec comparé à ses précédents succès, et la chanteuse américaine va alors se relancer de deux manières : en sortant un album intimiste, *Joanne* (2016), et

en l'accompagnant d'un documentaire sur Netflix. Pendant 1h 40, on y découvre une Lady Gaga authentique, bien plus vulnérable que lors de ses sorties publiques. «Pour le public, Lady Gaga avait un peu disparu et elle voulait montrer qu'elle était toujours là», commente Chris Moukarbel, réalisateur du documentaire *Gaga : Five Foot Two*. Sincère et (presque) sans artifice, le film remet Lady Gaga au centre des discussions... et l'aide à relancer sa carrière. «Elle m'a laissé accès à toute sa vie pendant une année. J'avais le droit de tout montrer. Pour beaucoup, elle était la chanteuse exubérante qui portait une robe en viande. Là, beaucoup de gens ont pu réaliser que c'était un personnage bien plus complexe, et ça a, je pense, aidé à changer son image.» Quelques mois plus tard, la chanteuse obtient le rôle-titre du film *A Star Is Born*, pour lequel elle sera récom-

pensée aux Grammy Awards et aux oscars.

En se dévoilant davantage, les artistes peuvent élargir leur public et décrocher de nouvelles opportunités. «Il y a une recrudescence des documentaires chez les artistes parce que c'est un très bon moyen de montrer de façon plus large leur univers, leur processus créatif, et donc de renforcer le lien avec ceux qui les écoutent entre deux albums», souligne Delphine Paul, directrice du département cinéma et télévision chez l'éditeur Sony ATV en France. Surtout, la démocratisation des plateformes de streaming vidéo comme Netflix ou Amazon Prime ces dernières années a accentué cet effet. Ces derniers mois, Netflix créait ainsi l'événement aux Etats-Unis en sortant des documentaires sur Beyoncé, Travis Scott ou Taylor Swift, tandis qu'en France, *les Etoiles vagabondes* du rappeur Nekfeu



Les Etoiles vagabondes, de Nekfeu et Syrine Boulanouar, gros succès en France. NETFLIX



Look Mum I Can Fly, sur le rappeur américain Travis Scott. NETFLIX



était le troisième documentaire le plus visionné sur sa plateforme en 2019. Une tendance qui ne se dément pas : le géant américain prépare un documentaire sur la vie du rappeur Gims tandis qu'Apple vient de déboursier plus de 25 millions de dollars pour raconter la vie de la chanteuse Billie Eilish. Un chiffre fou et pourtant logique tant ce genre d'artiste touche des millions de personnes... qui pourraient devenir de potentiels clients pour les plateformes.

«Le piège du film de fan»

Pour les maisons de disques, le documentaire représente une autre opportunité. «On le voit à la sortie de chaque film ou docu à succès : les écoutes et les demandes d'utilisation de nos musiques montent énormément», explique Delphine Paul, de Sony ATV. Ce fut notamment le cas lors de la sortie d'*Amy*, documen-

taire osarisé sur la vie de la chanteuse anglaise disparue Amy Winehouse en 2015 : +163% de ventes d'albums cette année-là. En sortant son documentaire *Miss Americana* sur Netflix en février, Taylor Swift a, elle, remplacé la plupart de ses anciens albums dans les charts américains, tandis que Nekfeu a vu une hausse de 27% des ventes de son dernier album, *les Etoiles vagabondes*, au moment de la mise en ligne du documentaire homonyme sur Netflix. Cet effet positif, l'industrie musicale l'a bien compris. Et elle s'organise en conséquence : ces dernières années, la plupart des majors ont ainsi ouvert des branches dédiées aux documentaires et films, comme Universal Music en 2017 avec la société Polygram Entertainment ou Warner et Sony ATV, qui ont toutes les deux ouvert des services cinéma et télévision la même année au sein de leurs structures.

Une proximité entre artistes, maisons de disques et boîtes de production qui pose évidemment la question du regard que portent ces documentaires sur leur sujet. Quand il sort *Look Mum I Can Fly* à l'été 2019, le rappeur américain Travis Scott livre un film à sa gloire. Avec *les Etoiles vagabondes*, Nekfeu s'attribue le rôle de coréalisateur du film et donne un portrait forcément biaisé de lui-même. *Regarde-moi* a été produit par l'artiste lui-même. «*Lomepal n'était pas très à l'aise au début d'être dans cette position de producteur de son propre documentaire. Ça pouvait faire prétentieux*, raconte Tim Reinson. *Pendant tout le tournage, on a ainsi fait attention à ne pas tomber dans le piège du film de fan.*» Le temps de quelques scènes, on entrevoit ainsi un Lomepal borné dans son travail, renfermé et désagréable avec son entourage, fatigué par les centaines de dates de concerts à travers la France. «*On a essayé de le montrer comme il est vraiment, avec ses défauts sur certaines séquences. C'était important de mettre aussi des choses un peu critiques.*»

Avec Lady Gaga, Chris Moukarbel a, lui, eu droit à un privilège assez rare sur ce genre de projets : avant sa diffusion au grand public, la chanteuse new-yorkaise n'a pas souhaité regarder le film pour en préserver son authenticité. «*La règle standard, c'est plutôt d'avoir beaucoup de contrôle de la part de l'artiste et du label sur le contenu du film, ce qui personnellement m'intéresse moins. Quand je commence à sentir le bullshit, je m'ennuie vite et je me demande quel est l'intérêt*, explique Chris Moukarbel. *Lady Gaga a compris que si elle se lançait dans un documentaire, il ne fallait pas qu'on perde notre temps à faire une publicité d'une heure et demie. Je voulais créer de l'empathie mais il fallait que ça soit réel : il y a des scènes dans le film qui ne sont pas flatteuses, qui ne la montrent pas au top, et c'est ce qui à l'arrivée la rend humaine. Mais je sais que ça ne fonctionne généralement pas comme ça.*» Souvent encadrés, les documentaires tendent à devenir des outils promotionnels, dans lequel l'artiste garde le contrôle sur son image. Pour la polir, combler ses fans... et vendre plus de disques. ◆

LA RÉÉDITION

Pole lunaire



POLE 1, 2 et 3 (Mute/Pias)

Sorti dans la foulée du *Consumed* de Plastikman, du premier Gas et des meilleures productions minimalistes du label Chain Reaction, le brelan d'albums, sobrement titrés 1, 2 et 3, de l'Allemand Stefan Betke alias Pole est l'autre grand tube de la vague de techno abyssale qui déferla sur la fin des années 90.

Aujourd'hui réédité en un coffret vinyles (de couleurs) ou CD d'une sobre élégance, la trilogie prend sa source dans l'utilisation d'un filtre défectueux provoquant des craquements qui vont devenir la marque de fabrique de Pole. Les trois disques forment un océan de crépitements feutrés et de mélodies avortées dans lequel il faut savoir accepter de s'abandonner. Un paysage lunaire dont l'austérité laisse lentement la place à une sorte de reggae-dub microscopique et envoûtant. Évidemment, ce bruit qui rampe s'apprécie mieux au casque ou comme bande-son d'une séance de relaxation. Une musique de confinement ?

ALEXIS BERNIER

LA DÉCOUVERTE



ALEXANDRE EHRSAM

Maalers L'anti-macho

Certaines crises de la quarantaine ont du bon. Celle de Maalers lui aura permis de trouver une issue de secours. Avant de prendre enfin la parole, Alexandre Ehrsam – son nom au civil – est longtemps resté calfeutré entre ses quatre murs pour s'imprégner de sons et accumuler les idées. Une fois débarrassé de la pression parentale lui enjoignant de passer l'école du barreau, digérées les désillusions au sein de son groupe de shoegaze et supporté un bref séjour en HP, ce Parisien en exil montpelliérain s'est faufilé avec une langueur nonchalante dans le labyrinthe des dandys inclassables. *Super Lâche*, concluant premier essai en cinq titres, se goûte comme une appétissante dragée au poivre. C'est

à la fois un disque antimachiste, avenant, insolite et mordant. Ces chansons-là feignent la naïveté pour mieux révéler leur profondeur inconfortable. Elles narrent l'obligation de virilité des vestiaires de sport, les codes de la beaufitude, le refus des convenances patriarcales. S'inspirent de scènes de film. Et se parent de punchlines aussi imprévisibles que *jubilatoires* («*Quand tu parlais de ton ex/T'as dit/Qu'elle ressemblait à Christine Bravo/En moins jolie*»). Le tout emballé dans une electro à la rêverie métronomique. Décontraction et flair en milieu (x) hostile(s) : *Super Lâche* est l'épanchement malin d'une âme sensible.

PATRICE DEMAILLY

SUPER LÂCHE (Boomerang/Pias)



Regarde-moi, documentaire de Tim Reinson sur Lomepal GRAND MUSIC MANAGEMENT ET PINEALE

MUSIQUE/



LOUISE VERNEUIL

Blue Sunday

New Order avait ses lundis bleus, cette jeune Parisienne d'origine corse cultive les dimanches bluesy. Mi-français, mi-anglais, son chant illumine une folk-pop très élégante, relativement proche de Cat Power. Prometteur et hors mode.

NIKITCH & KUNA MAZE

Hey, This Must Be Deep

Le premier producteur est français, le second belge. Dans un clin d'œil à Gil Scott-Heron (le titre), ils décollent pour la planète «nu groove» sur laquelle jazz, funk et house festoient dans une chaleureuse sarabande. Voyage, voyage. On en a bien besoin.

CINQ SUR CINQ

Rappeurs en série

Le hip-hop ne truste pas seulement le streaming audio.

Le phénomène est mondial. Le raz-de-marée hip-hop de cette dernière décennie ne se mesure pas qu'en nombre de streams, les séries tentent logiquement de smurfer, euh de surfer, sur la vague rap. Avec plus ou moins de bonheur.

1 «The Get Down» Netflix - 2016-2017

Avant qu'elle ne soit détrônée par *The Crown* (logique non?), c'était la série la plus chère jamais réalisée par Netflix avec un coût de plus de 7 millions de dollars par épisode. Ça se voyait heureusement à l'écran avec une reproduction hallucinante du New York des années 70 et plus particulièrement du Bronx, où se déroule en grande partie la série. Là où tout a commencé pour le hip-hop avec les DJ pionniers Grandmaster Flash et Kool Herc, d'ailleurs des personnages de *The Get Down*. Mais la série s'attelle surtout à raconter les tribulations de cinq amis fous du rap en pleine explosion. L'histoire d'amour entre Zeke, un de ces héros, et Mylene, jeune chanteuse disco en devenir, dresse un parallèle pertinent entre la montée en puissance de ces deux styles musicaux cousins. Pourtant *The Get Down*, elle, ne montera pas en puissance. Elle s'arrête au bout de deux courtes saisons. *Really down*.

2 «Atlanta» FX - depuis 2016

La mégapole de Géorgie est l'autre capitale du rap aux Etats-Unis avec les Migos ou Future. C'est le berceau du style «trap» qui irrigue la majeure partie du son hip-hop de ces dernières années et que l'on peut décrire comme puissant, lourd et ténébreux. Adjectifs qui collent bien avec cette série jouée et même produite par un autre enfant du pays, le rapper Danny Glover alias Childish Gambino. Il convient aussi d'ajouter qu'un certain onirisme se détache de cette sombre histoire familiale. Glover n'incarne

pourtant pas un rappeur, mais un wannabee manager qui tente de prendre en main la carrière ascendante de son cousin dans le hip-hop. Il faut dépasser le rythme assez lent et la narration brumeuse des premiers épisodes pour découvrir un univers très réaliste que *Libération* avait décrit comme un mélange de *The Wire*, *Twin Peaks* et *Louie*.

3 «Empire» Fox - depuis 2015

Très populaire aux Etats-Unis, cette série en forme de saga familiale met en scène Lucious Lyon, une star fictive du hip-hop au sein du label justement nommé Empire, mais victime de la maladie de Charcot, ses trois fils censés assurer sa succession, ainsi que son ex-femme. Sa fan numéro 1 n'est

rien de moins que Michelle Obama. L'illustration d'un énorme succès, puisque la série est regardée aux Etats-Unis par plus d'un tiers des Afro-Américains. Qualifié par son créateur Daniels Lee comme le «*Game of Thrones du hip-hop*», ce quasi-soap opéra se rapproche davantage de *Dallas* pour ses imbroglis familiaux et son côté bling-bling. La preuve



avec son casting de *guest stars* cinq étoiles. Si Mariah Carey, un moment annoncée à déclarer forfait, on a quand même aperçu au générique Snoop Dogg, Mary J. Blige, Macy Gray, Naomi Campbell et même... Courtney Love. Quel univers impitoyable.

4 «Validé» Canal + - 2020

C'est la petite française de la liste, et pas forcément la moins réussie. Porté par Franck Gastambide, ex-dresseur de pitbulls devenu une des figures du cinéma français des années 10, aussi bien comme acteur que réalisateur, *Validé* raconte l'ascension fulgurante mais contrariée d'un attachant jeune rappeur et ex-dealer baptisé Apash. L'occasion de dévoiler les dessous pas toujours glorieux du *rap game* à la française : rivalités sordides entre artistes, cynisme des maisons de disques, obsession du fric, jalousie de quartiers, coup bas généralisés... Il suffit d'avoir traîné un peu dans l'industrie de la musique pour savoir que tout est vrai, même si l'effet d'accumulation accentue le malaise. Une des forces de ces dix épisodes aux moult caméos (Lacrim, Kool Shen...) est d'avoir réussi à rendre tous les personnages attachants, même les plus inquiétants, et de jeter un regard d'une grande tendresse sur cet univers que Gastambide connaît manifestement très bien. Vivement la saison 2.

5 «Dave» FX - 2020

La vie et l'œuvre d'un jeune rappeur blanc, juif, névrosé et plutôt quelconque, mais convaincu d'être le meilleur rappeur du monde. Dave se met néanmoins en tête de graver les échelons du rap pour devenir une star... Le pitch tient sur un Post-it, mais dans un format court qui n'est pas sans rappeler *Curb Your Enthusiasm* (en plus cru) ou *Louie*, cette série semi-autobiographique équilibre avec justesse moment loufoques et authenticité, notamment dans sa description sans fard du milieu du hip-hop, ses fulgurances comme ses pratiques les moins glorieuses. Produite par Kevin Hart, l'un des plus grands comiques américains, imaginée et jouée par le comédien Dave Burd alias Lil Dicky («petite bite»), auteur dans la vraie vie de trois albums autoproduits de rap comique, Dave est à ranger sur la même étagère que les aventures d'Ali G, le soleil de Californie en plus.

ALEXIS BARTIER

ALEX IZENBERG**Disraeli Woman**

Peu productif mais attachant songwriter pop californien à la dégaine de nonouner nonchalant, Alex Izenberg pourrait sortir d'un film de Wes Anderson. Il revient quatre ans après son dernier disque avec cette jolie chanson aux accents vintage.

MULLALLY**Vibe**

De temps en temps, il n'y a pas de honte à s'offrir une petite douceur sucrée. Comme ce titre de pop-soul euphorique, accrocheur, mais pas (trop) racoleur. On tape du pied, on peut dodeliner de la tête, voire esquisser un pas de danse. 3'10" de bonheur simple.

AGORIA**All Over You (Oxia Remix)
feat. Sacha Rudy**

Une histoire d'amitié entre deux pionniers de la techno à la française. Le Grenoblois s'empare d'un titre pop de la B.O. de Lucky pour l'amener vers des rivages à la fois contemplatifs et puissants. A écouter au lever du soleil.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur Libération.fr en partenariat avec Tsugi radio

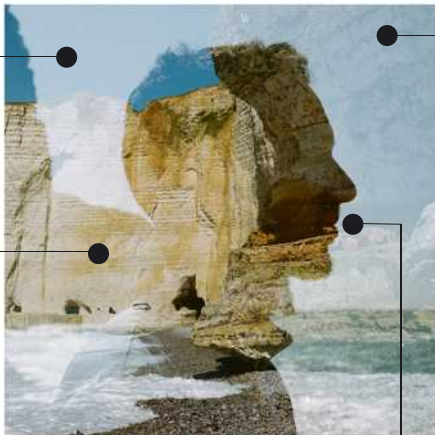
LA POCLETTE**Les Gordon: «Je voulais prendre de la hauteur»**

L'électronique baladeuse de Marc Mifune alias Les Gordon aime s'épanouir dans les grands espaces. Son deuxième album, le très mélodique «*Altura*», s'écoute comme une invitation au voyage. On décolle dès la pochette dont il raconte la genèse.

L'idée «Quand je compose, j'ai toujours l'ambition de faire voyager mon public. Cette fois-ci, j'avais aussi envie de prendre de la hauteur, de m'élever. C'est assez métaphorique puisque c'est mon second album, et je voulais vraiment hausser mon niveau par rapport au premier. J'habite en Bretagne et j'ai un rapport fort avec la mer. Comme je pensais m'occuper tout seul de l'*art-work* au départ, j'avais envie de shooter sur la côte près de chez moi.»

Le photographe «Au fil de mes recherches, j'ai découvert sur Instagram le photographe Nicolas Blandin. J'ai adoré son travail sur les paysages, alors que je suis plus intéressé par le photoreportage à la Henri Cartier-Bresson ou William Eggleston, mais je trouvais que ma musique avait beaucoup de résonances dans les clichés de Nicolas. Je lui ai donc proposé de shooter la pochette. Au cours de nos échanges, nous nous sommes rendu compte que nous avions un peu les mêmes goûts musicaux et la même vision de l'art en général.»

La technique «C'est une photo en double exposition. Nicolas a eu cette idée. Au départ, il a juste voulu tester. Il me photographiait de profil et après il shootait la falaise ce qui provoquait cette double exposition. Il a travaillé en argentique avec deux vieux boîtiers Mamiya qu'il tenait absolument à utiliser. Il n'y a quasiment pas de retouches, il a juste dynamisé un peu les couleurs.»



LES GORDON
Altura
(Arista/Sony Music)

Les falaises «Je me suis souvenu des magnifiques falaises d'Étretat dont la hauteur correspondait tout à fait au concept d'*Altura* et je lui ai proposé de prendre les photos là-bas. Nicolas s'est déplacé spécialement d'Anecy. On a shooté pendant deux jours. On a eu de la chance car il faisait très beau, mais la température était basse, ce qui donne cette couleur un peu jaune et une ambiance douce.»

Le profil «Je n'ai pas envie d'être au centre de l'attention. On me voit juste en silhouette, c'est cool. Ce procédé de double exposition résume parfaitement l'album. On remarque surtout le paysage, c'est ce qui est le plus important, que cela fasse voyager les gens. J'aurais également trouvé très bien s'il n'y avait eu que les falaises sur la pochette. Mais je me suis dit : c'est mon deuxième album, c'est bien d'apparaître d'une manière ou d'une autre !»

Recueilli par **PATRICE BARDOT**

ON Y CROIT

EL-HARDWICK

Les mantras hantés de Porridge Radio

Le deuxième album sec et abrasif de ce groupe de Brighton confirme la bonne santé du rock anglais.

Le 27 mars étaient vantés dans ces colonnes les mérites du premier album des Londoniens de Sorry,

porté par la jeune Asha Lorenz, lointaine cousine de la PJ Harvey des débuts. L'actualité nous offre un autre excellent album de rock féminin anglais, sur lequel plane également l'ombre de la chanteuse de Dry. Les quatre Porridge Radio viennent, eux, de Brighton et en sont à leur deuxième album, dans un style voisin mais plus sec et abrasif que Sorry.

Dès l'ouverture en fanfare *Born Confused*, Dana Margolin répète plusieurs fois «*I'm bored to death, let's argue*» («*Je m'ennuie à mourir, engueulons-nous*»), comme si elle avait senti les désagréments du confinement. Puis sa chanson se termine par ces mots en boucle «*Thank you for leaving me, thank you for making me happy*» («*Merci de m'avoir quittée, merci de m'avoir rendue*

heureuse»), tel le monologue intérieur d'une femme indépendante et fière, exactement comme PJ Harvey hurlant à son amant «*tu me laisses sèche*» dans son deuxième album.

Ce procédé de paroles redoublées comme un mantra revient souvent au long d'un album sur lequel les guitares se font toujours plus viscérales et hantées, même quand un petit clavier sorti des années 80 vient glisser ses nappes fantomatiques, comme dans *Give Take*. Parfois, au détour d'une intro cinglante comme celle de *Lilac*, un des titres épiques de l'album, c'est l'ombre du Nick Cave le plus sauvage qui plane avant qu'un violon veltien et une batterie obsédante ne viennent joliment complexifier l'affaire. Mais l'album offre aussi quelques titres plus caressants comme le mélancolique *Pop Song* ou l'entêtant *Circling*.

Etrangement, le disque se clôt sur *Homecoming Song*, dont les synthétiseurs vintage évoquent une version malade de *In The Air Tonight* de Phil Collins sans pour autant réussir à nous dégouter d'un des albums les plus excitants du moment. Qui a dit que le rock anglais était mort ?

ALEXIS BERNIER



PORRIDGE RADIO
Every Bad
(Secretly Canadian)

Vous aimerez aussi**THE RAINCOATS****The Raincoats (1979)**

Un classique post-punk britannique au féminin, dissonant et abrasif comme des comptines désaccordées. Toujours aussi fort quarante ans après.

PJ HARVEY Dry (1992)

Coup d'essai, coup de maître et coup tout court (ou plutôt gifle) ressenti en écoutant l'album inaugural de PJ Harvey, manifeste d'une des plus grandes voix des années 90.

U.S. GIRLS Half Free (2015)

Une Américaine vivant au Canada dont les disques affranchis ressemblent à un gigantesque carambolage de la pop américaine, des Ronettes à Britney Spears en passant par Joan Jett.



CASQUE T'ÉCOUTES ?

Julie Delpy

actrice et réalisatrice

«La musique, je l'écoute en détail»

Actrice française non conformiste, elle a tourné avec les plus grands : Jean-Luc Godard, Leos Carax, Bertrand Tavernier, Jim Jarmusch, Krzysztof Kieslowski, Richard Linklater ou encore Todd Solondz. Julie Delpy peut aussi se targuer d'avoir réussi son passage derrière la caméra avec des films inspirés comme *la Comtesse* et *Two Days in Paris*. Mais elle possède une autre facette moins connue, celle de chanteuse délicate avec un beau disque de pop folk mélancolique sorti en 2003. De quoi laisser présumer des goûts musicaux subtils.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescente avec votre propre argent ?

Je crois que c'était un album de Tom Waits.

Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?

Vinyle !

Où préférez-vous écouter de la musique ?

Chez moi ou en voiture.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ?

Jamais car quand j'écoute de la musique, je l'écoute en détail. Quand j'écris, j'entends les voix des acteurs alors la musique par-dessus, c'est difficile. Et puis, la musique est comme un langage, alors j'entends chaque note, chaque instrument...

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

Le fameux slow de Scorpions dont j'ai oublié le nom [*Still Loving You, ndr*]. C'était à chier d'aimer il y a quelque temps mais maintenant je crois que tout est revenu à la mode. Mon fils adore tout ce qui est années 80 et début années 90.

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?

Je ne déteste rien, mais beaucoup d'artistes au top me laissent froide.

Le disque qu'il vous faudra pour survivre sur une île déserte ?

Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band des Beatles.

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Celle de *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* justement [réalisée par l'artiste Peter Blake, elle représente plus de 60 personnes célèbres autour du groupe dont Marilyn Monroe, James Joyce ou encore Gandhi].

Savez-vous ce que c'est que le drone metal ?

C'est très barré. J'ai vécu pendant sept ans à côté de la bassiste américaine Sean Yseult : un autre genre de metal [Elle a joué dans les groupes *White Zombie* et *The Cramps*].

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

J'adorais les live mais maintenant j'ai des acouphènes infernaux.

Votre plus beau souvenir de concert ?

Prince, un mini-concert pour amis où je m'étais incrustée, Bowie aussi en mini-concert, Iggy Pop, Nick Cave, PJ Harvey, Elliott Smith et, bien sûr, Nina Simone au Wiltern Theater de Los Angeles. Et aussi Léo Ferré, il y a bien longtemps. Par contre, je suis pas une fan de foule, alors j'évite quand tout le monde est debout et se met à sauter.

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon soundsystem ou n'allez-vous jamais en club ?

Ben, j'ai plus l'âge ma bonne dame ! Je fume pas, je bois pas, je me drogue pas. Avant j'adorais sortir, surtout pour danser. Pour la drague, pas du tout.

Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée ?

Vertigo d'Hitchcock, *West Side Story* de Jerome Robbins et Robert Wise et *Hair* de Milos Forman.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Mon mari m'a fait découvrir *Enigma* (*Give a Bit of Mmh to Me*) d'Amanda Lear...

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Help ! des Beatles [l'interview a été réalisée en plein confinement].

La chanson qui vous fait toujours pleurer ?

Let the Sunshine In de Galt MacDermot sur la B.O. de *Hair* et aussi

Wild Is The Wind par Nina Simone. **Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?**

Les Beatles.

Recueilli par
VIOLAINE SCHÜTZ

SES MORCEAUX FÉTICHES

THE BEATLES *Julia* (1968)

LOU REED *Perfect Day* (1972)

LEONARD COHEN

Hallelujah (1984)

JEFF BUCKLEY *Hallelujah* (1994)

LE SONORAMA

De
JULIETTE BENSIMON-MARCHINA

Chaque semaine, la dessinatrice réinterprète l'une de ses chansons cultes.

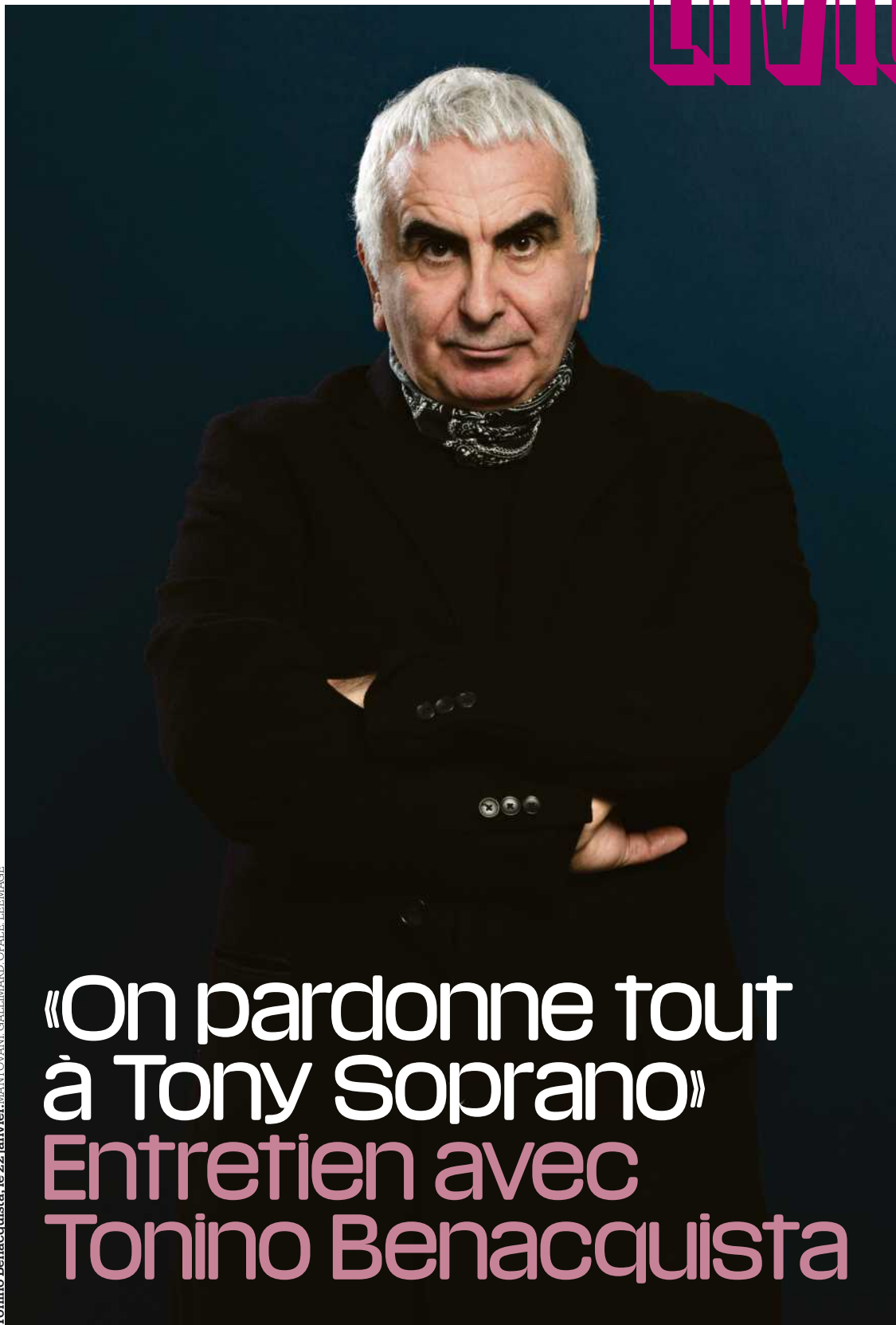


Page 40 : Shumona Sinha / «Arc en ciel» russe

Page 41 : Drago Jancar / Buvons et bubons

Page 44 : Shelby Foote / «Comment ça s'écrit»

LIVRES



Tonino Benacquista, le 22 janvier. MANTOVANI, GALLIMARD, OPALE, L'HERMAGE

«On pardonne tout à Tony Soprano» Entretien avec Tonino Benacquista

Recueilli par
**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**

Il a troqué le petit carnet noir qui ne quittait jamais sa poche pour le dictaphone de son smartphone qu'il lui arrive de dégainer en pleine rue pour noter une idée, vite avant qu'elle ne s'échappe. Pour le reste, Tonino Benacquista est resté le même, sauvage, taiseux, bosseur, confiné avant l'heure. Il vit à Paris mais, pour lui, le lieu importe peu du moment qu'il peut écrire et visionner des séries télé. Publié juste avant la fermeture des librairies, son dernier roman, *Toutes les histoires d'amour ont été racontées*, sauf une, entremêle ses deux pas - Suite page 38

Entretien avec Tonino Benacquista



Tony Soprano, dans la série du même nom, en pleine crise de panique. «On l'aime comme le parrain qu'on aurait aimé avoir», dit Tonino Benacquista. PHOTO PROD DB, HBO, DR

Suite de la page 37 sions puisqu'il nous entraîne sur la piste d'un homme qui a choisi de fuir le réel pour passer de l'autre côté du miroir, dans le monde des séries télé. «Je vous quitte pour un monde meilleur», tel est le message laissé par Léo à ses parents et amis avant de disparaître. A l'heure où la réalité de la pandémie peut donner envie de s'échapper dans des mondes parallèles, où la fiction n'a jamais semblé aussi salvatrice, seul antidote à l'anxiété générée par un avenir imprévisible, Benacquista fait presque figure de précurseur. Comme il l'avait été il y a vingt-trois ans en publiant *Saga*, un de ses plus grands succès, qui racontait les aventures d'une équipe de scénaristes de séries télé et surtout l'addiction télévisuelle, bien avant la vogue des séries. «La littérature est un luxe, la fiction une nécessité», écrivait-il en citant l'écrivain anglais G.K. Chesterton en exergue de *Saga*. Après toutes ces années, il le pense

plus que jamais. Nous l'avons joint par Skype dans son appartement parisien où il reste scrupuleusement confiné, refusant de laisser un photographe l'approcher. Voilà sans doute qui aurait risqué de projeter trop de réel dans la bulle d'irréalité du moment.

C'est drôle de lire votre livre pendant la crise actuelle car ce que tente le héros c'est bien une sorte de confinement, non ?

Confinement n'est pas le mot qui me vient à l'esprit, je dirais plutôt qu'il tente une sorte d'ermitage, une traversée en solitaire. Le personnage de Léo est en rupture avec la vie réelle, il a été victime d'un accident, il cherche un sens à ce qui lui est arrivé mais ne le trouve nulle part. C'est un individu lambda dépassé par son époque, celle de la connexion permanente et de la réactivité immédiate, des réseaux sociaux ou de l'info en continu, avec sa flopée d'experts dont la plupart se contredisent. Le tout crée une ca-

chophonie du sens, et au final, la parole se démonétise. Alors Léo s'enferme chez lui pour chercher ses réponses de l'autre côté du miroir. Il se laisse entièrement absorber dans un univers de fiction. En l'occurrence celui des séries télé. Quand on est confronté à un événement dans une fiction, on ne passe plus par l'intellect mais par l'émotion, et cette émotion-là ne peut pas nous mentir. C'est celle-là que Léo recherche. Hors du brouhaha, il est enfin à l'écoute de lui-même et de ses désirs profonds.

Pourquoi la série télé et pas le roman ?

Avec l'écrit, y compris le roman, nos mécanismes de défense sont toujours en veille. Le travail d'identification, d'immersion dans la fiction, se fait plus facilement par l'image, l'expérience sensorielle. Il aurait été impossible à Léo de passer aussi rapidement d'un univers à un autre hors de sa salle de projection. Et trouver autant de situations à

l'écran qui font écho à ses propres préoccupations.

Comment est venue l'idée de ce roman ?

Il y a vingt ans, j'ai écrit *Saga*, qui est l'histoire d'une série, d'une fiction vue par ceux qui la fabriquent. C'était avant Internet. Ce livre devait être dans l'air du temps car on m'en parle encore aujourd'hui. Depuis, il y a eu ce déferlement de séries, et je me suis interrogé sur la fiction du point de vue de ceux qui la consomment plutôt que de ceux qui la créent. Ce roman n'est pas la suite de *Saga* mais plutôt son symétrique.

Qu'est-ce qui vous intéresse dans le rapport spectateur-série ?

Il se passe quantité de choses dans le cortex d'un individu qui voit défiler une histoire sous ses yeux. Léo, mon personnage, est perpétuellement dans son monologue intérieur. Il ne cherche pas à vivre d'autres vies par procuration. Tout à l'inverse, il s'est lancé dans une in-

vestigation intime. Il y mêle ses souvenirs, son vécu, tout un travail onirique que j'ai essayé de décrire. Pour moi la fiction est un besoin vital. Outre son rôle cathartique, elle nous exalte et nous réconcilie.

Vous vous êtes projeté plutôt dans Léo ou dans le narrateur ?

Je suis sans doute Léo dans son besoin de s'enthousiasmer face à des situations extravagantes et inédites. Je suis aussi le narrateur, qui est un peu nous tous : que se passe-t-il dans nos propres vies quand un proche a décidé de disparaître, de se passer de nous ? Et parmi tous les personnages des séries, on trouve Harold, un écrivain misanthrope et acariâtre qui m'est cher... C'est le mister Hyde en moi !

A quoi tient selon vous le succès des séries ?

Avant tout, je crois qu'il y a notre rapport à la durée. Dans un monde en hâte de réponses immédiates, l'idée de s'installer dans un récit sans en voir l'issue est attirante. On

TONINO BENACQUISTA
TOUTES LES HISTOIRES
D'AMOUR ONT ÉTÉ
RACONTÉES, SAUF UNE
Gallimard, 214 pp., 19 €
(ebook: 13,99 €).



se découvre un besoin d'être synchrone avec un personnage de fiction, on évolue avec lui, il nous accompagne comme nous l'accompagnons. Le cinéma, pour résumer grossièrement, c'est deux heures et trois actes, que le spectateur anticipe souvent. Dans la série, c'est plus complexe. Si par exemple on avait traité le personnage de Tony Soprano dans un long-métrage, cela aurait donné un mafieux qui se découvre des états d'âme, et qui s'en défait, ou non, à la fin. Sur 8 saisons de 15 épisodes chacune, on est allés au tréfonds de sa psyché, on oublie qu'il est un mafieux, on lui pardonne tout, et on l'aime comme le parrain qu'on aurait aimé avoir... Par ailleurs, il y a dans les séries contemporaines une liberté de ton impensable il y a trente ans. *Six Feet Under*, en 2005, marque selon moi un tournant. Chaque épisode commence par une mort, banale ou inconcevable, émouvante ou ironique, on assiste à la façon dont une entreprise des pompes funèbres accompagne une famille en deuil. Dix ans plus tôt, cette série-là était inenvisageable, et pourtant elle est devenue un classique. *Black Mirror* nous parle de notre futur immédiat, notre rapport aux écrans, à la vie virtuelle, et de façon bien plus subtile, plus crue, plus crédible que les 100 essais qui sortent par an sur la question. Récemment j'ai eu un coup de cœur pour une série danoise, *Au nom du père*. Un pasteur a des doutes sur sa foi. Ce serait les *Communians* de Bergman traité aujourd'hui. On ne peut plus dire que c'est un produit gentiment récréatif... Je viens de découvrir *Godless*, un véritable western féministe. Du cinéma comme le cinéma ne nous en propose plus.

N'y a-t-il pas un risque que les séries, par leur côté addictif, tuent le roman ?

Non, le roman c'est de l'intériorité pure. On est à la fois le metteur en scène, le directeur de casting, le décorateur et le monteur. Et ça, c'est irremplaçable...

Dans votre roman, on adore ce personnage de Richard/Rich, milliardaire le jour, SDF la nuit, au pied de son propre building...

Voilà un pur personnage de fiction, impensable dans la vie réelle, et pourtant il essaie de répondre à la question: le monde est-il condamné à se partager entre ultra-privilégiés et exclus? Lui-même veut en faire l'expérience dans sa chair. Apporter une réponse ferme à cette question est illusoire, aussi bien dans l'analyse intellectuelle que dans la fiction. Mais à force de voir Rich vivre sa dualité, dans le monde d'en haut comme dans le monde d'en bas, on finit, nous lecteurs-spectateurs, par

se forger notre propre conviction. **Et Harold, l'écrivain, il représente quoi ?**

Je dirais «le monde d'avant». Et il préfère que ce monde-là disparaisse avec lui. Il écrit des romans crépusculaires et apocalyptiques, qui tous aboutissent à la fin de la civilisation. Jusqu'à ce que son ex-compagne le somme d'écrire une histoire d'amour, pour le guérir de son amertume. Cette histoire-là (qui donne son titre au roman) sera racontée à la toute fin.

Vous avez toujours un petit carnet sur vous pour noter vos idées ?

J'ai eu un carnet pendant vingt ans pour noter tout ce qui me passait par l'esprit, je laissais reposer pendant six mois, deux ans, pour au final n'en garder que très peu. Pour moi, une bonne partie du travail préparatoire à un roman consiste à faire le tour de toutes les raisons à ne pas l'écrire... Mais si l'idée de départ a résisté au temps, je m'y mets.

Ce roman-là a été long à écrire ?
Trois ans. J'avais beaucoup de matière, d'épisodes. Il a fallu faire des choix. J'en ai gardé seulement un tiers. Il fallait accorder sa juste place à chaque situation, chaque série. L'inflation de péripéties n'est pas le but recherché, elle lasse vite le lecteur si l'on ne veille pas à son bon équilibre.

Entre les longs-métrages, les romans, les BD, que préférez-vous comme mode d'écriture ?

Il y a une permissivité dans le roman qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Dans celui-ci, je me suis fait plaisir! J'ai traité des situations impossibles à proposer à une chaîne de télé ou à des produc-

teurs... Il y a par exemple une série sur un groupe d'alcooliques qui s'interrogent sur leur addiction. Mais à chaque fois que l'un d'eux raconte ce qui lui est arrivé la veille en état d'ébriété, ça n'encourage pas les autres à arrêter de boire... Il y a celui qui devient lucide quand il a bu, celui qui défie toutes les lois de la médecine, celle qui a le vin heureux mais qui le vit très mal, celle qui est de retour dans le réel dès le premier verre, etc. A travers leur ivresse, eux aussi sont à la recherche d'une fiction, la leur. L'idée n'était pas de traiter l'alcoolisme dur mais de l'anxiolytique universel, le petit verre du soir, le besoin de reculer sur soi-même que nous éprouvons tous. Cette série – à consommer avec modération! – n'a aucune chance d'exister, sinon dans un roman. C'est cette liberté-là que je ne peux pas trouver au cinéma ou dans une vraie série. Cela a été une grande joie de collaborer avec des metteurs en scène, mais je n'ai plus le temps ni le courage de convaincre que c'est cette histoire-là qu'il faudrait filmer, alors je la garde pour moi.

Comment savez-vous que vous tenez un début de quelque chose ?

L'idée détermine tout et décide de la forme. Quand je pense avoir une situation inédite, je me demande comment la raconter. Parfois je peux avoir besoin d'une image. Quand j'ai l'idée d'un flic obèse qui doit suivre un régime parce que sa survie en dépend, impossible de ne pas voir le personnage, son volume dans l'espace. Je fais donc appel à un dessinateur (Jacques Ferrandez) et ça donne une BD, *l'Outremanneur*, qui a été adaptée au cinéma.

Si j'ai deux personnages qui s'affrontent en huis clos, je vais me diriger vers le théâtre. Et quand j'ai envie de mettre en forme un matériau que je trimballe depuis trente ou quarante pages, je vais vers le roman.

Vous vous définissez d'abord comme un écrivain ?

Le terme d'écrivain ou de scénariste n'est pas le premier qui me vient à l'esprit, je me définis d'abord comme un conteur. Un raconteur d'histoires, un «storyteller», on dirait en anglais. Plus jeune, l'important pour moi était de fabriquer de la fiction, pas forcément d'entrer en littérature.

C'est pour ça que vous avez commencé par le roman noir ?

Je suis d'abord allé vers le noir car c'est un roman d'urgence, qui parle d'ici et maintenant. A l'époque, je disais: «*Il n'y a pas d'angoisse de la page noire.*» Je le pense encore aujourd'hui. Je n'ai pas grandi dans les livres, mes parents parlaient un français très approximatif. S'inscrire dans un genre, c'était prendre le récit à bras-le-corps, débarrassé d'atermoiements d'ordre littéraire. Et je crois être resté le même: je suis toujours un artisan de la fiction. C'est comme si tous les jours commençaient pour moi par «Il était une fois».

Cela ne vous manque pas, le noir ?

Il y a un mois de cela, j'ai entendu un fait divers et soudain j'ai «vu» le polar se dérouler sous mes yeux! Si je devais me lancer dans une histoire aussi extravagante, tout le travail consisterait à ce qu'on y croit, à l'«alchimiser» pour la rendre vraisemblable aux yeux du lecteur. Je

crains que quelqu'un s'en empare avant moi! Dans trois ans, si personne n'en a rien fait, je m'en saisi-rais peut-être.

Vous avez d'autres projets ?

J'ai un recueil de nouvelles en cours. Et un récit que j'ai commencé à écrire dès la fin de mon dernier roman. Je prépare aussi le troisième tome d'une BD, *Dieu n'a pas réponse à tout*, avec Nicolas Barral. Dépassé, Dieu essaie d'aider les humains en leur envoyant des personnages historiques: Freud, Mozart, Agatha Christie... Un super casting de célébrités venant démêler nos problèmes terrestres. Je l'ai pensé comme un hommage au génie humain.

Vous qui êtes scénariste, auriez-vous pu imaginer le scénario que nous sommes en train de vivre avec le coronavirus ?

Nous vivons tous cette crise de façon à la fois intime et collective. Je ne vois pas ce que la fiction apporterait de plus à notre réflexion et notre ressenti individuels. Je travaille chez moi depuis trente ans, je suis très sédentaire, je suis de fait moins pénalisé que beaucoup par ce confinement, même s'il reste anxiogène pour nous tous. J'ai affiché sur la porte de ma chambre une citation de Théodore Roosevelt: «*Il n'y a rien à craindre sinon la crainte elle-même.*» J'aime que ce soit ma première pensée du jour. Comme le ferait Léo dans mon roman, je ne me laisse pas envahir par une information en boucle, souvent contradictoire. J'écoute plutôt ma voisine d'en face, mezzo-soprano, qui parfois enchante la rue de ses lieder.

Il y a quelques années, vous disiez vouloir quitter Paris, finalement vous y êtes toujours...

A 20 ans, j'avais besoin de Paris. Le polar, c'était l'urbanité et les drames, grands et petits, qu'elle nous réserve. Mais toute l'énergie que Paris m'a donnée à cette époque-là, il me la reprend aujourd'hui. Je sais qu'un lieu m'attend quelque part, mais je ne sais pas encore où.

Vous avez une discipline d'écriture ?

En période de roman, je m'y mets à 7 heures du matin jusque vers 12-13 heures, ce sont les meilleures heures, il y a encore quelque chose de paisible dans la ville. Et l'après-midi, je tourne autour d'une idée pour un récit à venir, et je prends des notes. Plus je travaille et plus j'aime ça. A 20 ans, j'étais désespéré quand je tombais sur une difficulté. Aujourd'hui, je sais que le travail peut la résoudre, et ça, c'est précieux. Le reste n'est qu'une question de temps et de transpiration. Comme la mémoire, l'imagination est un muscle. Plus vous lui en demandez, plus il vous en donne. ◀



Pour Benacquista, *Black Mirror* «nous parle de notre futur immédiat de façon bien plus crédible que les 100 essais qui sortent par an sur la question». PHOTO PROD DB. CHANNEL 4-ZEPPTOTRON. DR

POCHES

PAULINE DALABROY-ALLARD
ÇA RACONTE SARAH
 Minuit «double», 192 pp.,
 7,80 € (ebook : 7,49 €).



«C'est un printemps comme un autre, un printemps à rendre mélancolique n'importe qui. Il y a des magnolias en fleurs dans les squares parisiens, et j'ai dans l'idée que ça écorche le cœur de ceux qui les remarquent.»

LIVRES

«Papa» d'Outaouais

Autofiction de Marie-Eve Lacasse, exilée du Canada et convertie à la virilité

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Autobiographie de l'étranger? Et pourquoi pas «de l'étrangère»? Parce qu'il est question, dans cette autofiction dont l'auteure est née en 1982 au Canada, de l'écart entre son pays natal et la France, son pays d'adoption. Mais il existe peut-être une autre raison de ne pas céder à la féminisation du mot: le plaisir que prend l'écrivaine à se conduire comme un homme avec les femmes, préférant coucher avec elles plutôt qu'avec eux: «*Être un homme est une équation improbable. Je suis une femme mais mon désir est celui d'un homme; je ne désire pas un rapport homosexuel mais bien hétérosexuel dans lequel je me positionnerais en homme.*» Sans jargon, sans théoriser ni transformer ses émotions en vérité générale, Marie-Eve Lacasse affirme que féminité et virilité peuvent s'allier, et que le désir a parfois à voir avec la domination, sans pour autant que l'on soit monstrueux politiquement, économiquement et moralement: «*Mes fantasmes ne sont pas féministes, mon désir sexuel n'est pas féministe. Il est dominateur, scopique et pénétrant.*» Autobiographie de l'étranger ne se réduit pas au journal d'une vie sexuelle, mais quand Marie-Eve Lacasse aborde les choses sérieuses, elle précise ses goûts. La domination est le moteur de son plaisir: «*Voir deux femmes faire l'amour ne m'a jamais excité, mais les rapports de domination, oui; une femme cherchant à se soumettre à une autre m'intéressera plutôt.*» Ce qui ne signifie pas qu'avec ses amies, l'auteure se montre hautaine, au contraire. Avec Olivia, la femme qui partage sa vie, elle élève sa fille le plus sereinement possible. Il lui arrive d'échouer: «*Je suis cet homme bourru qu'on appelle papa. Papa qui est dans son bureau et qu'il ne faut pas déranger. Celui pour qui le travail est la vertu cardinale. Quand elle me parle, je retire une à une mes boules Quiès en disant "Quoi"?» avant de les enfoncer sitôt la question répondue.*» Dans le même ordre d'idées, Marie-Eve Lacasse, qui sait ce qu'autodérision veut dire, mentionne la citation de Faulkner placée en ouverture de *Femmes*, de Sollers: «*Né mâle et célibataire dès son plus jeune âge... Possède sa propre machine à écrire et sait s'en servir.*» Et vive le phallus.

Autobiographie de l'étranger dresse un portrait du Canada de nature à décourager ceux qui rêvent de ses grands espaces. Là-bas, «entre deux villes, il n'y a pas d'architecture. Il n'y a pas de beauté comme on l'entend en Europe». Elle a grandi dans la banlieue d'Ottawa «à la frontière entre le Canada anglophone et le Québec francophone, dans une région qui s'appelle l'Outaouais». La tendresse ne déborde pas non plus quand elle évoque le Québec, province dont l'accent amuse les Français «au point où le plus dramatique des films de Xavier Dolan peut faire pouffer une salle entière». Les mots passionnent Marie-Eve Lacasse et en écrivaine, elle joue avec eux. Elle cite Lacan disant «là où ça souffre, ça parle», et cherchant à comprendre ce qui clochait dans son enfance, elle constate qu'elle s'appelle «Lacasse». ▶

MARIE-EVE LACASSE
 AUTOBIOGRAPHIE DE L'ÉTRANGER Flammarion,
 184 pp., 19 € (ebook : 12,99 €).

«La Bengalie» de la Neva

Une échappée russe par Shumona Sinha

Par CLAIRE DEVARRIEUX

Les auteurs qui ont publié un livre cette année pendant la première quinzaine de mars ne sont pas près d'oublier leur infortune. Les essayistes, ceux qui ont mené des enquêtes, signé des documents, resteront présents dans les médias, de loin en loin, au titre de spécialistes de tel ou tel sujet. Tous les romanciers n'auront pas cette chance. Ils vont bénéficier de la réouverture des librairies lorsqu'elles vont tenter de combler le gouffre des neuf semaines écoulées: leurs ouvrages sont imprimés, ils sont déjà sur les tables, les piles sont prêtes. A moins qu'un unique exemplaire attende sur les rayonnages d'être bientôt retourné à l'éditeur, comme c'est le lot pour l'essentiel de la littérature française, virus ou pas. Seules les têtes d'affiche seront en mesure de résister aux nouveautés, lorsque celles-ci vont affluer à la fin du mois de mai avec pour mission de renflouer les caisses. La double peine est tombée sur les écrivains dont le sort était associé au Salon du livre parisien. Livre Paris devait s'ouvrir le 20 mars. Pays invité: l'Inde. A force de ne pas la traduire beaucoup, ce n'est pas une littérature très connue. Pour l'occasion, nombre de romans indiens sont sortis, dont les auteurs étaient attendus. Ils ne sont pas venus, les livres sont restés dans les limbes. On peut les acquérir, bien sûr, comme les autres, en version numérique, et via le réseau des librairies indépendantes (ce n'est pas dans les hypermarchés ni dans les maisons de la presse qu'on les trouve). Ils peuvent continuer d'exister au moins dans les pages littéraires des journaux, puisqu'ils n'ont pas cessé d'être d'actualité.

«**Bonsaï**». Le nouveau roman de Shumona Sinha, *le Testament russe*, est indien et français. L'auteure est née en 1973 à Calcutta, comme Tania, son héroïne. Comme elle, elle a quitté son pays en 2001 avec une bourse. Shumona Sinha est devenue en quatre livres (dont *Assommons les pauvres!* et *Apatride* à L'Olivier), et maintenant cinq, une romancière française. Tania va prendre la route de Moscou après que son amant, un diplomate russe, lui a conseillé de

quitter son foyer, où son père et sa mère viennent de la rouer de coups: de par sa vie à leurs yeux dissolue, elle est devenue «*un ennemi face à leur dignité*». Ce n'est pas la première fois que Tania, personnage emblématique de la manière dont on traite le genre féminin en Inde, est battue chez elle. Ses parents, sa mère surtout, ne la comprennent pas: «*Dans leurs modestes aspirations, ils voulaient tailler leur fille comme un bonsaï.*» Son histoire est une longue lutte pour l'indépendance. Elle se libère par et pour les livres, attirée surtout par le monde de Gorki et de Tchekhov. Après une enfance passée entre les fictions soviétiques (un homme misérable et seul, accompagné de son chien, mange du pain noir et va de douleur en catastrophe) et les rêveries de l'ancien temps (de belles aristocrates en robe blanche devisent au bord d'un lac avec des expressions en français dans le texte), elle trouve un jour une clé d'accès à la vie qu'elle désire. Cette clé a un nom: Lev Moisevitich Kliatchko. Il était un journaliste fameux qui faillit dépasser dès 1920, et, sauvé par Maxime Gorki, fut terrassé par la censure et enfin par la tuberculose en 1933. «*Il se faisait arrêter sans cesse par la Tcheka à cause de ses articles où il relatait les expulsions en masse des juifs d'Ukraine qui, déjà privés du droit de cité, étaient victimes de rafles, d'arrestations et d'exactions au quotidien.*» Puis, sans rien connaître à l'édition, Kliatchko se lie avec Korneï Tchoukovski, et fonde, en 1920 à Saint-Petersbourg, les éditions Raduga («arc-en-ciel»), où le meilleur de la littérature enfantine s'exprime pendant neuf ans, jusqu'à ce que la veuve de Lénine décide qu'il s'agit de livres petits-bourgeois, parfaitement malsains et peu appropriés à l'éducation des petits citoyens. Dans *le Testament russe*, Korneï Tchoukovski, adepte du *nonsense* et légendaire créateur de *l'Enorme Cafard*, se brouille avec Kliatchko. Dans son *Journal* (paru aux éditions Fayard en 1998), il célèbre en tout cas l'extrême bonté de son éditeur. Par la suite, les éditions Raduga renaîtront, mais sans lien avec leur fondateur. Kliatchko, dans l'esprit de Tania, est indissociable du non moins réel Nani



Shumona Sinha, à Toulouse, lors de la

Bhowmik, un homme à qui elle est redevable puisqu'il a traduit tous les classiques russes en bengali. Une longue traque dans les archives va la mener, espère-t-elle, à l'un comme à l'autre. «*En attendant, la langue étrangère lui devient un moyen d'escapade, une évasion, une chute libre dans le vide. D'abord refuser le lait de sa mère, puis sa langue.*» Les recherches de Tania sont celles de Shumona Sinha, qui non seulement a reconstitué la vie du pauvre Kliatchko, mais a retrouvé la trace de sa fille Adel, morte chez sa petite-fille, à Boston, à l'âge de 94 ans. Dans le roman, Adel est dans une maison de retraite et se souvient de son enfance, de l'appartement communautaire, de la faillite paternelle et du siège de Leningrad. Sa voix alterne avec celle de Tania, celle-ci s'étant décidée à lui écrire une longue lettre. La vieille dame est tourmentée par «*la Bengalie*» qui soulève les pierres tombales, mais elle se laisse émouvoir: «*Si éloigné de ma Neva son Gange, pourtant si semblables*

L.P. HARLEY
LA CREVETTE
ET L'ANÉMONE
(EUSTACHE ET HILDA 1)
Traduit de l'anglais par
Corinne Derblum.
Petit Quai Voltaire,
336 pp., 14 € (pas d'ebook)



«L'anémone était plus belle que la crevette, plus intéressante et plus rare. C'était une anémone "plumeuse" ; il avait l'image dans son livre d'histoire naturelle, et l'épithète duvetueux effleurait son esprit comme une caresse. S'il prenait la crevette, l'anémone n'en attraperait peut-être jamais d'autre et mourrait de faim.»

JANICE PARIAT
VARIATIONS
D'UN CŒUR
Traduit de l'anglais
(Inde) par Sylvie
Schneider.
Laffont «Pavillons
poche», 213 pp., 8 €
(ebook : 7,99 €).



«J'aimerais sortir un mot d'esprit, quelque chose d'intelligent, une citation, n'importe quoi en guise d'amorce d'un futur échange, qu'il soit pérenne ou fugace. Sauf que je m'entends dire au moment où tu me rends le joint : — C'est de la bonne, non ? En l'espace d'un instant, tout devient trivial.»



treizième édition du Marathon des mots, en juin 2017. PHOTO REMY GABALDA. AFP

La peste et le diable aux trousses

Le Slovène Drago Jancar conte les tribulations d'un homme en fuite dans un ténébreux empire germanique

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Johannes Ott a une descente extraordinaire. Ivre plus souvent qu'à son tour, il navigue à vue dans une Europe centrale en proie à la peste et à l'obscurantisme. On le rencontre dans une chapelle lugubre, où un saint Sébastien embroché fait froid dans le dos, on le retrouvera, après plus de 300 pages dans les mêmes parages, toujours pris d'alcool. Accompagné de fumées de genièvre, il s'en sert alors pour repousser l'épidémie à bubons. Est-il vraiment malade quand les docteurs à bec de la peste viennent tirer son corps avachi avec un crochet ou simplement ivre mort et déterminé à s'en sortir ? La fin reste ouverte. Entretemps, le gaillard Ott aura effectué un immense périple dans l'empire germanique. On est au XVI^e ou au XVII^e siècle, la période est floue, mais les campagnes semblent immobilisées dans un éternel Moyen Âge. Pour Johannes Ott, mû par un incessant besoin de fuir, les périls sont immenses. Il est l'étranger, celui qui reste éveillé la nuit, le bouc émissaire tout désigné, quand la peur de la peste ravive la chasse aux sorcières et aux hérétiques. Le héros de Drago Jancar aura aussi parcouru les mers, pour son malheur. Arrêté dans une ville désertée, qui semble être Venise, accusé de tort d'être un empoisonneur, il est envoyé aux galères. Là, attaché par des chaînes à son banc de condamné, son cerveau laboure les mêmes questions sans réponse d'un monde fou de confusion et de ténèbres.

«Allégorie». Plusieurs livres de Drago Jancar, né en 1948, ont déjà été publiés en France, mais la *Fuite extraordinaire de Johannes Ott*, que Jancar considère comme son premier roman, n'avait pas encore été traduit en français. Le titre d'origine en slovène, *Galjot*, signifie «galérien». Un écho vraisemblable à la condition de l'écrivain lorsqu'il a commencé de l'écrire en 1975, trois ans avant sa parution. Drago Jancar est alors dans les prisons du régime communiste yougoslave. Il a fait paraître, dans une revue, un article qui a déplié. Dans *Galjot*, l'arbitraire du pouvoir est omni-

Ott est l'étranger, celui qui reste éveillé la nuit, le bouc émissaire tout désigné, quand la peur de la peste ravive la chasse aux sorcières et aux hérétiques.

présent, celui de l'empereur, celui des institutions judiciaires, celui de l'Inquisition, celui des polices chargées d'endiguer la peste. S'ajoute le gréganisme de la foule, toujours prête à lyncher les «hérétiques» quand les institutions ne condamnent pas assez vite. Le livre de Drago Jancar ne peut cependant pas être rangé dans la catégorie des romans historiques, il est clairement une réponse au régime du maréchal Tito. Dans le dossier que le mensuel *le Matricule des anges* lui a consacré en novembre 2011, Jancar «le Mitteleuropéen» déclarait : «C'est une allégorie sur la volonté de chacun de pouvoir aller au-delà de l'horrible inquisition ou de tout pouvoir. Même si on trouve que tout est absurde autour de soi, il faut aller de l'avant.»

Gueule de loup. Qu'à fui à l'origine Johannes Ott ? On comprend qu'il a eu une famille, une maison entourée d'animaux bétants, connu la chaleur d'un âtre rougeoyant repoussant la nuit au dehors. Après avoir été soumis à la torture, ses pouces écrasés dans une ingénieuse machine, il a «avoué» à la question «pourquoi avoir quitté son foyer» : «J'ai quitté ma maison parce que ma femme continuait de manger beaucoup de viande et que les germes du mauvais œil dévoraient cette viande dans son intestin.» Mais la cause du départ n'a plus vraiment d'importance, Ott devient le principe de la fuite même, incarnée par un corps vigoureux qui se débat dans le noir, rampe, se fauille. L'instinct qui le pousse à décamper est plus fort que tout, il se jette dans la gueule du loup, croit dépasser plusieurs fois : «Quand la mort est proche, elle flaire tout le monde avec la même application.» Au fil des pages, Johannes Ott nous devient plus familier. La nuit, l'obscurantisme, les souffrances resserrent le huis clos. Son âme tourmentée a-t-elle été approchée par le Diable en personne ?

Dans ces noires tribulations, il y a néanmoins au cœur du récit un moment de burlesque baroque. Ott vit chez un riche marchand rencontré sur les routes, dont l'épouse a des cuisses blanches entre lesquelles il oublie tout. L'empereur en personne, «le cul poudré», comme l'appelle un ami de Johannes Ott, s'entiche de Doroteja. Celle-ci ne consentira à grimper dans la couche impériale que si on retire du lit le gnome empaillé, qui sert de doudou à Léopoldus Austriae Dux Burgundiae. Le bras de fer dure cinq jours. Une forme de victoire sur le pouvoir absolu. ♦

DRAGO JANCAR LA FUITE EXTRAORDINAIRE DE JOHANNES OTT Traduit du slovène par Andrée Lück-Gaye. Phébus, 340 pp., 22 € (ebook : 14,99 €).

ces brouillards qui enveloppent nos cœurs, les cajolent et les bercent jusqu'à ce qu'ils tombent dans un sommeil profond. Et elle continue de marcher, la somnambule bengalie. Peut-être que des centaines de somnambules sont en train d'errer à cet instant précis, s'équilibrant sur la toile virtuelle suspendue au-dessus des villes indiennes, à la recherche des livres russes, à la recherche des gens qui ont existé à une autre époque, longtemps avant que tout ne s'écroule.»

Internationale. Le parallèle est adacieu, entre la jeune fille de Calcutta, dont les parents brûlent le journal intime, et les écrivains russes persécutés, mais Shumona Sinha fait bien sentir la solidarité qui se noue entre le personnage de Tania et le monde des éditions Raduga, via les ouvrages vendus par son bouquiniste de père, pour commencer. La passion des textes ne finit-elle pas toujours par aboutir à une sorte d'intimité avec leurs auteurs ? Un des sujets du *Testament*

russe est la manière dont se perpétue l'internationale des lecteurs.

Ce qui est très beau, c'est la mélancolie avec laquelle la romancière (elle est aussi poète) évoque le riz au lait d'un anniversaire, le parfum du frangipannier en fleur, «les effluves mêlés de boue et d'épices», les couleurs des ruelles et des avenues, les «larges bandes caillouteuses en guise de trottoir». Il pleut souvent, des averses phénoménales : les pousse-pousse sont d'excellents abris pour les amoureux. Mais Tania pense au communisme avant de s'intéresser à l'amour. Les années 80 la voient fréquenter les militants sectaires, hostiles à la perestroïka. Trop indépendante, elle sera mise en quarantaine par ses jeunes chefs, qui l'accusent de déviationnisme «avant de la lâcher dans le vent comme un cerf-volant déchiré». ♦

SHUMONA SINHA
LE TESTAMENT RUSSE
Gallimard, 196 pp., 18 € (ebook : 12,99 €).

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lisez un peu de poésie le lundi, pour quoi pas Rouge pute de Perrine Le Querrec (éditions de la Contre-Allée); vivez science-fiction le mardi avec Anthologie des dystopies de Jean-Pierre Andreuon (éditions Vendémiaire); feuillotez «les Pages jeunes» le mercredi: la Disparition de Sam d'Edward van de Vendel, illustré par Philip Hopman (traduit du néerlandais par Maurice Lomré, l'Ecole des loisirs); Jeudi, c'est polar: L'homme qui dépeuplait les collines d'Alain Lallemand (Lattès); vendredi, choix du service Livres et coups de cœur des libraires sur le site Onlalu.

NOUVELLES

JENNIFER EGAN
VILLE ÉMERAUDE ET
AUTRES NOUVELLES
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Aline Weill.
Laffont «Pavillons»,
246 pp., 20 € (ebook :
13,99 €).



Un trader de San Francisco, parti en Chine avec femme et enfants, reconnaît dans la rue un type qui l'a escroqué naguère. Il lui colle aux basques afin de le confondre, mais ce faisant, risque de se montrer lui-même sous un jour fâcheux. Les personnages de ces nouvelles ont la réussite en ligne de mire. Ils savent naturellement que ce sont les sentiments qu'ils comptent, et la fierté d'être soi, plutôt que l'argent. Encore que, pour acquiescer et entretenir la liberté, celui-ci aide. Des enfants dans l'incertitude, des jeunes qui croient à l'avenir, des femmes mères et leurs amies (ou ce qu'il en reste): le premier livre, paru en 1993, de l'auteur de *Qu'avons-nous fait de nos rêves?*, née en 1962. **C.I.D.**

MARIE SIZUN
NE QUITTEZ PAS!
Arléa, 235 pp., 20 €
(pas d'ebook).



Une brassée d'histoires courtes qui prennent un relief particulier en ces temps de téléphonie frénétique. «Qui est à l'appareil?» Et si c'était une «voix connue, un temps aimée?» «Ne quittez pas, on vous parle!» Et si c'était une infirmière annonçant la mort

de votre mère? Les conversations captées par tout le monde dans les transports en commun ou chez le coiffeur, les messageries sans message, les endroits où il n'y pas de réseau, le souvenir des cabines téléphoniques: apparitions et disparitions de la voix. «Cette voix du téléphone, cette voix lointaine, porteuse du mystère des êtres.» **C.I.D.**

ROMANS

CLAUDINE DESMARTEAU
COMME DES FRÈRES
L'Iconoclaste, 260 pp.,
18 € (pas d'ebook).



Il s'est passé une catastrophe, de celles dont on ne se remet pas. Mais on n'en connaît l'étendue qu'à la toute fin du livre. Raphaël, le narrateur, se souvient de la classe de quatrième. C'est l'année où a débarqué Quentin, dit «Queue de rat», et sa jumelle, Iris. Avant cela, ils étaient entre eux: «La bande. La petite meute». Elèves moyens ou nuls, fomenteurs de blagues plus ou moins atroces, assorties de grands «ahahahahah» qui ponctuent le livre comme un leitmotiv grinçant: «La grâce de l'enfance nous avait quittés. Moches et cons, on était.» Ils sont sept. Raphaël est sauvé de la neurasthénie par son prof de guitare, Saïd est le plus marrant, Kevin a priori la brute la plus prévisible. Le premier roman pour adultes de Claudine Desmarteau ressemble à ses romans pour ados: elle les comprend mieux que quiconque. **C.I.D.**

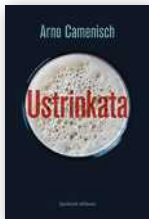
PAULINE KLEIN
LA FIGURANTE
Flammarion, 198 pp., 18 €
(ebook : 12,99 €).

«J'aurais voulu que quelque chose me permette de lutter pour la survie de l'insou-



ciance.» En attendant, la narratrice fait de la figuration dans sa propre existence, elle joue le rôle que la société demande, se montre avisée dans les entretiens d'embauche, sabote en douce le travail pour lequel elle est mal payée, dans une galerie parisienne, après avoir fréquenté le milieu de l'art new-yorkais. La solitude de sa mère n'est pas à imiter, mais c'est de sa mère qu'elle tient la plupart de ses préceptes. A l'approche de son mariage, elle prend une décision radicale. Regard acerbe, sens de la cocasserie et des rapports de force, Pauline Klein est l'auteur de trois romans publiés chez Allia, dont les *Souhaits ridicules*. **C.I.D.**

ARNO CAMENISCH
USTRINKATA
Traduit de l'allemand
par Camille Luscher.
Quidam, 106 pp., 13 €
(ebook : 8,99 €).
Paraît en même
temps *Derrière la gare*
(100 pp. 12 €, ebook : 7,99 €).



Entrez dans l'Helvezia, le café du village, avant sa fermeture définitive, après cent ans sans discontinuer, à part quand la Tante a volé vers les Canaries pour quinze jours. Nous sommes en janvier et «il pleut encore, dit l'Otto, un temps de truite, même pas de la neige que c'est.» Ça fume et ça picole dur ce soir, et à l'œil. Dès qu'un verre à les pieds au sec, la Tante remet ça: Silvia et son café-goutte avec une

tombée de schnaps, l'Otto et sa bière, Luis et son picolo... On comprend mieux le titre de ce roman romanche, situé dans les Grisons, *Ustrinkata* vient d'*austrinken*, boire cul sec. Régulièrement, un autre «client» passe le seuil pour venir boire son coup, comme les vivants et les morts défilent eux aussi dans la conversation, rythmée par les navettes de chopos. Les anecdotes fusent: le fossoyeur bourré retrouvé allongé dans le trou à l'arrivée du cortège, la belle Maria qui veut se faire la malle à Madrid. Les anecdotes vont et viennent, et l'on voit presque les trognes, la chaleur de l'alcool qui monte et les histoires qui réchauffent les cœurs. On refait son monde en attendant la fin, peut-être climatiquement renversante. «Le Luis apparaît sur le pas de la porte de l'Helvezia, bouah, qu'est-ce que j'ai lâché comme eaux, et le ciel alors, on va bien se marrer si ça continue comme ça, on va pouvoir entonner la prière du grand final.» Une langue irrésistible, un bijou de réalisme. **F.R.I.**

RÉCIT

CLÉMENTINE MÉLOIS
DEHORS, LA TEMPÊTE
Grasset, 192 pp., 17 €
(ebook : 11,99 €).



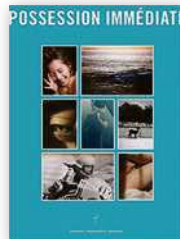
Plasticienne formée aux Beaux-Arts, écrivaine héritière de l'Oulipo, lectrice et admiratrice de Perec, Clémentine Mélois va à sauts et à gambades dans *Dehors, la tempête* comme dans ses livres précédents. Elle se souvient – de son enfance, de son père qui «ne sait pas nager car en Bretagne on n'apprenait pas pour, dit-on, couler plus vite en cas de naufrage», elle sait que les marins «se faisaient percer une oreille au passage de

LIVRES

l'Equateur et tatouer un Christ dans le dos dans l'espoir d'atténuer la violence des coups de fouet.» Elle assemble des incipit de romans; à nous de les identifier. Elle cite *Moby Dick*, son livre préféré, et l'épigraphie de *La Vie mode d'emploi* extrait de Michel Strogoff: «Regarde de tous tes yeux, regarde.» De regardait Strogoff, d'ailleurs? Elle constate que «les histoires d'honneur à préserver sont particulièrement étrangères à nos pré-occupations actuelles», et puis elle interroge Siri: «Dis Siri, qu'est-ce qui nous émerveille encore? Je ne trouve rien pour Et merveille encore.» **V.B.-L.**

REVUE

POSSESSION IMMÉDIATE
SEULE LA JOIE RETOURNE
possession-immédiate.com,
avril 2020, 100 pp., 15 €.



C'est une phrase presque programmatique: «Seule la joie retourne». Et c'est le thème du dixième numéro de *Possession immédiate*, exigeante et persévérante revue de littérature, philosophie et esthétique. «Cette phrase renverse avec éclat l'automatisme de nos rythmes. Elle est l'approche de la joie», écrit dans l'édito son rédacteur en chef, John Jefferson Selve. On peut y lire une flopée de textes «joyeux» (Georgina Tacou, Gaëlle Obiégly, Clarisse Gorokhoff, Yannick Haenel, Mathilde Girard, Mehdi Belhaj Kacem, Alban Lefranc, Emma Becker, etc.) tout en feuilletant du regard des portfolios intimes, libres et extravertis (Gérard Berréby, Pierre de Vallombreuse, Anton Bialas/Kamilya Kuspanova Bialas). Elle tombe bien. **F.R.I.**

PHILOSOPHIE

EMMANUEL ALLOA
PARTAGES DE LA
PERSPECTIVE
Fayard, 288 pp., 25 €
(ebook : 16,99 €).



Lorsqu'on demande à quelqu'un son «point de vue», on attend un avis, une opinion, un jugement, une perspective qui «ne tient qu'à lui», qui lui est propre, qui est pur de toute trace d'imitation, de répétition, de contamination avec les avis des autres. La «question du point de vue», autrement dit, est celle qui sied le mieux à l'individualisme. Si chacun était indéfectiblement rivé à son point de vue, nulle communauté ne serait possible, aucun universel: ne régnerait que le relativisme. Mais n'est-ce pas un... point de vue sur le point de vue plutôt discutable? Emmanuel Alloa, professeur d'esthétique et de philosophie de l'art à l'université de Fribourg, le pense, qui, exhumant une «généalogie délaissée», montre dans *Partages de la perspective*, que le point de vue est vecteur de rassemblement et joue dans la constitution des espaces inter-subjectifs et des «signifiants communs» auxquels se référer. «Par la façon dont nous rangeons les choses dans l'espace, par chaque ligne que l'on trace et par la manière de disposer une forme sur un plan, insensiblement, ce sont aussi les partages de l'espace commun que l'on (re) dessine.» Cet éloge de la perspective comme «partage du sensible», selon l'expression de Jacques Rancière, conduit Alloa, muni des outils de la phénoménologie et de l'anthropologie sociale, à un long voyage à travers l'histoire de la pensée, de l'architecture, de la peinture et de tous les arts visuels — où l'on croise Platon et Panofsky, Nietzsche et Casirer, Leibniz, Robert Smithson, Hubert Danish, Leon Battista Alberti... **R.M.**

ELISABETH DE GRAMONT
LA TREIZIÈME HEURE
(MÉMOIRES, 4)
Grasset «Les cahiers rouges», 336 pp., 11,90 € (ebook : 8,49 €).



«Nous sommes devenus urbains, les Romains l'étaient également. A la possession féodale et individuelle va succéder le grand frisson grégaire. Et le cri de la sirène matinale qui rassemble les ouvriers sur les berges de Javel, les bruits de cuisine du peuple des étages bas attablés autour des verres de vin rouge coupent les méditations sur la mort.»

HENRI LECLERC
LA PAROLE ET L'ACTION
Pluriel, 652 pp., 12 € (pas d'ebook).



«Ces hommes, qui parfois me paraissent âgés, retirent toujours leur casquette en s'adressant à lui. Il les tutoyait et eux le vouvoaient. Un jour que je me promenais avec lui, nous sommes passés devant le monument aux morts, où s'alignaient les noms de ceux tombés lors de la guerre précédente. Tous avaient été ses élèves.»

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Couleur Blanc classé

Par ANNICK LEMPÉRIÈRE Historienne

«**L**a race est une idée, non un fait», Nell Painter ne perd pas une occasion de le rappeler. De manière très savante – elle est diplômée de Harvard et ancien professeur de l'Université de Princeton – elle met en évidence les sinistres élocubrations qui, sous couvert de science et de mesure des crânes, ont à partir du XVIII^e siècle affirmé la supériorité des «Blancs», inventé des soi-disant «races blanches», les Caucasiens, les Saxons... Cela revenait à «interpréter toutes les différences humaines en termes raciaux» et, aux Etats-Unis, à opposer radicalement Blancs et Noirs, libres et esclaves.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Painter a opté pour la très longue durée, son livre s'ouvre sur la Grèce ancienne. La notion de race n'existait pas, et les Scythes étaient simplement des guerriers et des sauvages : selon Hippocrate, c'est l'environnement qui détermine les caractéristiques corporelles. Pendant tout le Moyen Âge, un intense trafic de Celtes, de Gaulois, de Germains en direction de l'Italie et de la péninsule ibérique, est géré par Venise et Gênes, capitales des marchands d'esclaves. La traite des Blancs et plus encore des Blancs à destination de l'Empire ottoman ne va cesser qu'à la fin du XIX^e siècle. Les odalisques des harems turcs font fantasmer les Européens, inspirant autant Ingres et sa *Grande*

Odalisque que le *Marché d'esclaves* de Gérôme. Aux Etats-Unis aussi, celle des Blancs est une sombre histoire. Au XIX^e siècle les «Américains» ne peuvent être que des «Anglo-Saxons». Les immigrants irlandais, considérés comme «une race à part – les Celtes», d'autant plus mal vus qu'ils sont catholiques, sont longtemps classés à peine au-dessus des Noirs. Ils montent en grade avec l'arrivée massive de migrants de toute l'Europe. C'est la période du racisme, du «fétichisme craniométrique» et d'un eugénisme revendiqué, contre les «*foutus Italiens à moitié nègres*» (sic), les Slaves de l'Empire austro-hongrois, les juifs de Russie et de Pologne. Il faut attendre l'après-Second Guerre mondiale pour voir un véritable élargissement des Américains blancs, le remplacement de la race par l'ethnie, Philip Roth faisant de l'histoire des juifs «une histoire américaine à part entière», jusqu'à ce que Barack et Michelle Obama incarnent sans conteste beauté et intelligence à l'échelle planétaire. Pour autant, selon Painter, la «tyrannie de la race» n'a pas disparu, «tant s'en faut. Le modèle binaire fondamental Noir/Blanc perdure...» Ce n'est pas Trump qui dira le contraire. ♦

NELL IRVIN PAINTER
HISTOIRE DES BLANCS
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Georges Barrère et Thierry Gillyboeuf
Max Milo Editions, 429 pp., 29,90 €.



Piscine au harem, de Jean-Léon Gérôme vers 1876. DOMAINE PUBLIC

LIBRAIRIE CONFINÉE

Olivier Renault: «Sur le balcon, je lis Claude Simon, une lecture en plein soleil»

Recueilli par CLAIRE DEVARRIEUX

«**J**e suis toujours dans plusieurs livres en même temps, j'adore ça, selon la lumière du jour. Je n'ai relu que *les Rêveries du promeneur solitaire* – je m'étais dit que ce serait bien de relire Proust, mais non. J'ai terminé le roman de Joseph Incardona (*Finitude*), un au-

teur que je n'avais jamais lu : la *Sous-traction des possibles* est magnifique. Ce monde du fric en Suisse est a priori à l'opposé de ce que je suis, en fait il s'agit d'un livre de moraliste, tous ces gens obsédés par l'argent sont répugnants mais on s'attache, les parvenus, les profiteurs et ceux qui veulent y parvenir, les rebondissements

qui pourraient l'apparenter au thriller, mais il y a plusieurs niveaux, c'est bourré de réflexions, et de citations. «La nuit est pour les classiques, je lis *Monsieur Nicolas* dans la Pléiade Restif de la Bretonne. Il y a des pages sur la liberté d'un enfant dans la nature qui me rappellent mes souvenirs du Canada.

«Sur le balcon, je lis *Histoire* de Claude Simon, une lecture en plein soleil. Le Faulkner français, irrésistible. Le livre qui s'éprouve, on s'y perd avec volupté, on s'immerge. C'était le bon moment. Et puis *Désir*, Sollers toujours (Gallimard). Claro, *la Maison indigène* (Actes Sud), une grande réussite. Claro, le traducteur, l'écrivain, on le connaît, mais ce livre-là est plus intime, il part d'une contrainte provoquée par Arno Bertina, une maison construite à Alger par l'architecte Claro, c'était son grand-père. Malgré

lui il mène l'enquête, il trouve mille choses sur ce copain du Corbu, découvre que son père était un ami de Jean Sénac, toute la famille est d'Algérie. Il raconte avec retenue, d'une manière digne et juste. Il parle de la mort de son père avec une grande finesse. J'avais mis de côté *Dark Was the Night* de Grégoire Hervier (Au Diable Vauvert), sur Robert Johnson. Je lis beaucoup sur le blues. Hervier avait publié *Vintage*, l'histoire d'une guitare élaborée par Gibson, jamais sortie mais il y en aurait un seul exemplaire, il enquête, on se prend au jeu. On rattrape des lectures : *Juke, 110 portraits de bluesmen* de Christian Casani (le Mot et le Reste), plein de vies défilent, c'est prodigieux.» ♦

Olivier Renault est le fondateur et patron de la librairie la Petite Lumière : 14, rue Bouldard 75014.

Mort d'Hélène Châtelain

Cinéaste, auteure, traductrice, metteuse en scène, comédienne, Hélène Châtelain est morte le 11 avril à 84 ans. Mortier rôle dans *la Jetée* de Chris Marker, elle rencontre le dramaturge et poète Armand Gatti au début des années 60 pour ne plus cesser de l'accompagner, en particulier avec ses documentaires. D'origine russo-ukrainienne, elle a fondé la collection de littérature russe «Slov» chez Verdier, où elle publiera Chalamov et Golovanov.

...et de Rubem Fonseca

Le romancier et scénariste brésilien Rubem Fonseca est mort le 15 avril à 94 ans à Rio de Janeiro. Ancien fonctionnaire de police, Rubem Fonseca s'est inspiré de son expérience dans ses fictions, avec des narrateurs inspecteurs de police, avocats criminalistes ou détectives privés, dans des textes au style cru et érotique. Son premier roman, *le Cas Morel*, a été traduit en France en 1979 (Flammarion) et *Agost*, considéré comme son meilleur, en 1993 (Grasset).

Prix de saison

L'écrivain algérien Abdelouhab Aïssaoui a reçu le prix international du Roman arabe 2020 pour *The Spartan Court* (Dar Mim, 2018), qui suit le parcours de trois Algériens et deux Français, pendant la campagne de colonisation française de 1815 à 1833. Le Booker Prize, qui devait être annoncé le 19 mai, a été reporté à l'été pour que «les lecteurs puissent se procurer les six titres livres de la sélection finale».

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

L'homme aux cinq litres de sperme de Shelby Foote



Par MATHIEU LINDON

September September (anciennement *September en noir et blanc*) est un roman doublement noir qui raconte l'histoire de deux couples qui sont des trios. Il se déroule en septembre 1957 (et est paru en septembre 1977, d'où le titre qui est le titre original), pendant les émeutes de Little Rock, quand un gouverneur du Sud interdit à des étudiants noirs d'intégrer une université et que le président Eisenhower doit faire intervenir l'armée.

Le premier trio est blanc : un homme d'expérience sorti du pénitencier et le couple d'origine constitué d'un jeune homme et sa copine reliés par une sexualité d'enfer qu'exprime chacun des personnages. «*Sauf à Paris, je suis sûr qu'on trouve*

*nulle part quel-
qu'un qui vous lèche le cul comme elle.*» «*Avec elle, c'est comme si... comme si un vol de caillottes fusait de ton entreceuisse.*» «*Puis les deux voix s'unirent, plus insistantes, plus pressantes, gagnèrent en intensité et dans un crescendo attei-*

gnèrent la limite du supportable. Elles se turent enfin, sur un double rôle qui fut suivi non d'applaudissements, comme l'aurait mérité une telle performance, mais d'un total et profond silence.» «*Mais il ne me laissa même pas le temps d'enlever mon slip. Il m'attira à lui et me le retira comme on dépeute un lapin.*» «*Je ne suis pas prête. Ce sera meilleur si tu attends. — Je suis prêt pour deux.*» «*J'avais joué en elle pour le moins cinq cents fois, de quoi remplir de mon sperme un pichet de cinq litres.*» «*L'homme le plus âgé dort sur le canapé et s'était réveillé avec un torticolis qui lui donnait l'air d'un condamné à la pendaison qu'on aurait décroché à temps.*». La fille ambitieuse de surgir nue d'un gâteau géant. Le garçon si sexué et abruti voudrait un «*syndicat*» pour les criminels : «*Oui, le revenu est minime si on pense au temps qu'il faut pour préparer un coup, sans parler de celui qu'on passe en prison, le plus pénible de tous.*» Un rapt relie le trio. Ils vont enlever un enfant, noir pour terroriser la riche famille, puis que la police ou le FBI «*se soucient comme d'une guigne de ce qui peut arriver à un petit négro et ils seront prêts à le sacrifier si ça les aide à nous mettre la main dessus, ce qui sera bon pour leur avancement.*».

Le deuxième couple est noir et leur sexualité n'est pas entièrement celle que le mari aimerait. Il a épousé une héritière et son mariage l'a rendu «*gendre*». «*Daddy*» est celui dont l'ad-

jonction forme le trio, n'en déplaie même à sa fille. «*C'était lui qui avait choisi mes maris, y compris celui que je n'avais pas épousé, tout comme autrefois il choisissait mes vêtements et avait choisi l'institution où il m'avait envoyé. [...]* La verge appartenait bien à Eben, mais c'était Daddy qui l'actionnait.» Le petit garçon du couple a été enlevé à la sortie de l'école, devant sa sœur qui n'a pas tout compris : «*Elle ignorait à peu près tout des Blancs, sauf qu'on les rencontrait dans la rue.*» L'enfant, pour un des ravisseurs, ressemblait «*à un Pygmée pris en otage par une tribu de guerriers géants et redoutables et qui se demande s'ils vont le nourrir ou le dévorer.*» Il faut s'en occuper, même si on le gave de somnifères. L'homme aux cinq litres de

sperme se conduit comme le gamin qu'il est aussi. «*Rufus réagissait à la présence de Teddy dans la maison comme un jeune époux à l'arrivée d'un premier enfant. Il était jaloux, agacé de se voir négligé [...]*» Le dernier chapitre s'intitule «*Qui perd gagne.*» Le trio noir ne retirera-t-il pas de l'affaire plus de bénéfices que le blanc ? Shelby Foote, né en 1916 dans le Mississippi et mort en 2005, bénéficia d'un regain d'intérêt dans l'édition française (il fut traduit dans les années 1970). *Shiloh* est paru l'an dernier chez Rivages ainsi qu'une nouvelle édition de *l'Amour en saison sèche* aux éditions Rue d'Ulm, et une nouvelle édition de *Tourbillon* devrait paraître cet automne. Il a écrit une histoire de la guerre de Sécession (*The Civil War: A Narrative, 1858-1874*) familière à tout lycéen américain. Il fut un voisin admiratif de William Faulkner qui surgit dans *September September* quand un journal local annonce ses 60 ans et que la ravisseuse évoque *Sanctuaire* qu'elle avait «*trouvés pas si cochon que ça, mais plutôt dans le genre incompréhensible.*» L'ironie de Shelby Foote tout au long du texte a aussi à voir avec l'intrigue même du roman de Faulkner, rien ne servant d'échapper au châtimement qu'on mérite si c'est pour en recevoir un qu'on ne mérite pas. «*La société*» contre laquelle finit par s'élever le père soumis du kidnappé n'en a pas toujours que contre les Noirs. ◀

SHELBY FOOTE SEPTEMBER
SEPTEMBER Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jane Fillion, traduction révisée par Marie-Caroline Aubert. Gallimard, «*la Noire*», 432 pp., 21 € (ebook : 14,99 €)

Camus, en 1945, dans son bureau du journal *Combat*. RENÉ SAINT-PAUL. BRIDGEMAN IMAGES

POURQUOI ÇA MARCHÉ

Lire sur ses deux oreilles
Classiques, «*feel good*»... les ouvrages audio en vogue

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Lisez-vous audio ? Avec le confinement, la difficulté à accéder à du papier, les réserves de temps inattendues, le nombre de livres audio vendus connaît un bond, même si la tendance était plutôt ascendante depuis quatre ans. Certes, c'est une autre façon d'accéder au texte : vous ne lisez pas, vous écoutez quelqu'un d'autre (parfois un comédien de renom type Denis Podalydès, Charles Berling ou même l'auteur lui-même comme Pierre Lemaître) vous faire la lecture. Et pas besoin de grand-chose, si ce n'est du canif universel, le smartphone. «*Nos ventes de livres audio ont augmenté de 40% par rapport aux quinze premiers jours de mars*, indique Valérie Lévy-Soussan, directrice générale d'Audiolib. Chez Gallimard, «*nous avons constaté une multiplication par trois des volumes vendus*», précise Eric Marbeau, responsable du secteur numérique et partenariats du groupe Madrigall. Les choix d'écoute sont multiples.

1 Pourquoi (re) lire un classique ?

C'est l'effet virus : *la Peste* d'Albert Camus a connu un regain avec 4000 ventes en mars. Un beau pic pour des livres audio qui atteignent rarement 10000 exemplaires à l'année. On pourrait citer aussi, avec l'effet prescription scolaire, *1984* de George Orwell, *la Promesse de l'aube* de Romain Gary, *le Petit Prince* de Saint-Exupéry... Côté jeunesse justement, les volumes ont été multipliés par six. «*L'engagement pour l'audio s'explique aussi parce qu'il est une alternative aux écrans. Il permet de fermer les yeux et d'entendre un texte magnifique lu par une voix magnifique*», dit Laure Saget, directrice du développement du livre audio chez Gallimard.

2 Pourquoi se recentrer sur soi ?

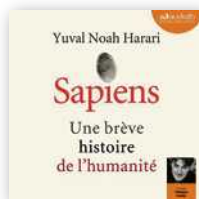
Les *feel good* ont aussi le vent en poupe. Ainsi des titres comme *Votre temps est infini* de Fabien Olicard, *les Quatre Accords toltèques* de Don Miguel Ruiz, *la Clef de votre énergie* de Natacha Ca-

lestrémé, etc. caracolent. Audible, à la fois éditeur et diffuseur, a constaté de nouvelles façons d'intégrer l'audio. Pensez-vous qu'il agrémente surtout les transports ou le jogging, en restriction actuelle ? «*Au lieu d'écouter pendant leurs déplacements le matin et le soir, beaucoup semblent utiliser Audible pour enrichir leurs activités quotidiennes comme la cuisine, l'exercice ou les tâches ménagères*, dit Constanze Stypula, directrice d'Audible France. *Et pour se détendre avant de se coucher.*»

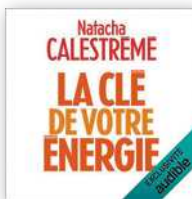
3 N'est-il pas temps d'apprendre ?

Le best-seller de chez Audiolib, c'est *Sapiens* de Yuval Noah Harari, depuis trois ans. Il pourrait atteindre les 100000 exemplaires vendus fin 2020 si ça continue, selon Valérie Lévy-Soussan. «*Les gens profitent de leur temps additionnel pour se tourner vers du savoir et ont également besoin de se projeter.*» ◀

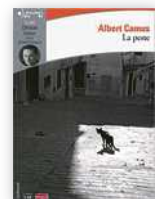
Des chapitres de livres audio sont à écouter gratuitement sur Libe.fr



YUVAL NOAH HARARI
SAPIENS. UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'HUMANITÉ
Lu par Philippe Sollier, Audiolib, près de seize heures, 23,30 €.



NATACHA CALESTRÉMÉ
LA CLÉ DE VOTRE ÉNERGIE
Lu par Flor Lurienne, Audible, six heures et cinq minutes, 14,95 €.



ALBERT CAMUS
LA PESTE
Lu par Christian Gonon, Gallimard «*Écoutez Lire*», neuf heures trente, 18,99 €.

URGENCE

VENEZ EN AIDE AUX VICTIMES

CORONAVIRUS



Face au Coronavirus, et pour maintenir son activité dans le respect des règles de sécurité recommandées par le Ministère de la santé, le Secours populaire en appelle à la mobilisation de tous et aux dons financiers.

Faites un don sur secourspopulaire.fr



URGENCE



A Paris, en 1999, des hommes font leurs courses avant la fin du jeûne dans le quartier de Barbès. PHOTO PASCAL LAFAY. PINK. SAIF IMAGES

Ramadan

«ftour» de magie

Souvenirs gourmands des ruptures du jeûne chez Hamma, cordon-bleu aléatoire et taquin, soucieux de recréer les délices d'antan mais séduit par le ketchup.

Par
RAMSÈS KEFI

Au coucher du soleil, Hamma tirait sur sa première cigarette de la journée avec la tendresse qu'un prince charmant mettrait dans un baisemain. Tout doux, comme si la tige pouvait exploser au moindre mouvement brusque des lèvres. Tout doux, avec deux dattes et une gorgée de lait fermenté en chemin vers la panse: le ramadan, mois de jeûne pour les musulmans, éprouve les petits vices autant qu'il

les magnifie. La fumée américaine de ses Marlboro perdait à tous les coups la bataille de l'odeur. Elle se soumettait sans résistance à celles des mets sur la table. La chorba, les brochettes de veau et les bricks (souvent). Les pâtes en sauce, avec un œuf dur enfoncé au milieu comme un drapeau (de temps en temps). Le pain, le camembert et le bocal de harissa (toujours).

Le vieil homme en grillait une seconde dans la fougère, qu'il surnommait en arabe «*la petite sœur de l'autre*». Le paquet se consumait à la vitesse de l'éclair. Il l'achevait à la fe-

nêtre de son appartement, dans un quartier ouvrier où le jour filait sans traîner. Quand ce dernier s'en allait, tout était noir ou presque dans la rue. Les réverbères étaient complices, certains ne s'allumaient pas. A la rupture du jeûne (le *ftour*), le Tunisien a souvent répété son «*aya baba, aya enchi*» – «*vas-y mon gars, vas-y*» – lorsqu'il recevait. Ses yeux, son nez, son menton, son front: si tôt l'heure venue, tous pointaient vers les dattes, empilées dans un ramequin transparent. Un copain les lui ramenait en branches d'Afrique du Nord. Costaudes, sucrées, lumi-

neuses. «*Aya, baba, aya.*» Une fois qu'on avait mordu le fruit et arraché son noyau, on connaissait la suite.

Kif absolu. D'une façon ou d'une autre, Hamma évoquerait son mois d'août 1983 (parfois c'était 81 ou 84) passé près d'une palmeraie avec son frère et son neveu. Son récit radoté, dans lequel chaque mot brillait plus que le soleil, ne comportait ni véritable début, ni fin, ni intrigue, ni suspense, mais on devinait vaguement. Dans cette carte postale orale se planquait l'un des grands tournants de son existence. Et l'idée que

cet homme aux cheveux gris se faisait de l'Eden.

Après de longues heures d'abstinence, Hamma commençait sa bectance ainsi: trois dattes (après les deux autres et les deux malbiches) et un morceau de pain qu'il enfonçait profond dans le bol d'huile d'olive. La table de son salon était mal foutue. Pas très grande, pas très longue, pas très haute. Un peu bancal. Elle aurait mérité la décharge, mais le Tunisien n'aimait pas le chamboulement. Tant que ça tenait, on gardait. Le célibat longue durée rend les sentiments gagas: il s'était attaché à sa décoration et son mobilier d'antan comme la mère Michel à son chat. Aussi, Hamma posait les bouteilles, la boîte à gâteaux et la corbeille de fruits sur le tapis quand il partageait son *ftour* avec autrui. Entre deux coups de fourchettes salées, il se penchait pour choper un baklava, un makroud ou un sablé. En douce, avec le regard et les gestes de la transgression, mais pourquoi? D'autant que son dos large et courbé était dans un pire état que sa table. On lui avait demandé la raison de la contorsion et il avait rétorqué ça, chapelet en bois enroulé au poignet: «*Tu savais qu'on mettait de l'huile de l'olive dans les makrouds? Tu savais?*» Etait-ce une superstition secrète? Un clin d'œil intime à un être cher? Un départ de folie? Hamma est parti avec cieux avec la réponse.

Le Tunisien déposait ses couverts

FOOD/

bruyamment dès lors qu'il sentait son ventre à deux doigts de frapper trois fois le tatami. Tradition immuable: il s'attela à laisser de la place pour son dessert, kif absolu, sans risquer de gâcher les goûts et de le transformer en caprice superflu. Un café noir dans un verre (rempli à moitié), accompagné d'une banane, d'une douceur au miel et à la pistache ou plus rarement, d'une barre chocolatée. Un Mars, un Snickers ou un Twix, qu'il s'enfilait affalé sur le côté droit du canapé. On l'a écouté à des dizaines de reprises lâcher un «*chkon khir mennil!*» – «qui est plus chanceux que moi?» – alors que ses fesses n'avaient pas touché le sofa. Hamma, immigré solitaire, traduisait «ramadan» par «carême» en roulant le «r» très fort. Et ce mois-là, il laissait la télévision tourner sur les chaînes égyptiennes. A l'invité, pas toujours bilingue, il expliquait ce que l'actrice, la journaliste, le religieux ou le comédien racontait dans un arabe encore plus chantant que le sien. Hamma (Nelson) Monfort.

Langage codé. Il y a cette nuit où devant nous, l'homme à la tignasse grise a laissé tomber la chorba et les côtelettes d'agneau qu'il avait préparées. Envie pressante, fantasme urgent. Il avait enfoncé ses deux mains dans le canapé pour se lever. S'était précipité jusqu'au frigo pour sortir beurre, gruyère et jambon de dinde. Avait ouvert la baguelette sans le couteau, juste avec les mains, avant de la couper en deux sans regarder. Avait arraché la mie et enfoncé les ingrédients à la va-vite. Au

vrai, il fut Tuniso-Franco-banlieusard et l'ordre pouvait s'inverser fastoche. Il avait passé plus d'une trentaine de carêmes ici, soit plus que là-bas. Alors l'aîné en kachabia (robe en laine), les ramadans d'hiver, pouvait se permettre un jambon-beurre-harissa.

Sa porte était ouverte même quand le festin n'était pas prêt à temps. A cause d'une sieste trop longue. A cause d'un excès de flemme. Le vieil homme était taquin. Il nous avait déjà envoyés au frigo chercher œufs, thon et Vache qui rit. En insistant, comme s'il avait improvisé un tour de magie. Et il s'était tellement marré qu'on aurait cru que sa barbe se détacherait. «*Je n'ai pas eu le temps de tout assembler... mais voilà la brick. C'est en morceaux, mais l'estomac ne va pas faire la différence.*» Il y eut aussi un de ces soirs à l'arrache où il s'était mis debout, mine désolée, pour trifouiller dans sa veste longue. Un billet de 50. «*Tu prends ta voiture et ramène-nous quelque chose avec des frites. Ce que tu veux... et des cigaretttes.*» Langage codé: en temps normal, cela signifiait McDonald's. Il adorait la sauce blanche du sandwich au poisson, les frites fines, la glace et, tout en le jugeant dégueulasse, le ketchup. A notre retour, il avait hoché la tête. «*Carême américain.*»

Le Tunisien était un cordon-bleu aux talents aléatoires. Un éclair par-ci, par-là, avec quelques facilités pour les bricks, la slata méchouia (salade pimentée) et sa soupe piquante aux pâtes minuscules. Il la surnommait «*Raw'a*», «la merveille». Il subissait sa gazinière, ses



Un plateau de pâtisseries, à Lyon. PHOTO PASCAL DELOCHE. GODONG PHOTONONSTOP

casseroles et toutes ses mixtures. Il cherchait à reproduire la magie d'antan, quand sa mère, au pays, réglait des tablées de dix personnes. Sans les trois ingrédients principaux: sa mère, le pays et les autres convives. Il appelait ses parents par leurs prénoms et ajoutait un «Sidi» – un «monsieur» plus respectueux que la politesse en personne – à celui de son frère aîné. Hamma maudissait les pleurnicheurs qui n'avaient plus qu'une phrase à la bouche pendant vingt-huit, vingt-neuf ou trente jours: vivement que

le jeûne se termine, c'est si dur. «*Ils n'avaient qu'à pas le commencer, merde, Dieu ne contraint personne.*» Il priait assis sur une chaise en plastique dans sa chambre à coucher parfumée d'eau de Cologne. Le Tunisien calait une bouteille d'eau et deux yaourts aux fruits à côté de son lit. Perte de temps et gaspillage! Pendant le jeûne, il roupillait plutôt sur le canapé devant sa petite télévision.

Calcul sentimental. Ses dernières années, les voisins de son quartier l'ont gâté quasiment tous les jours. Livraison de *four*: harira marocaine, poulet aux olives, chorba algérienne, pain maison. Il avait rendu moult services, à moult familles depuis son arrivée dans la cité au milieu des années 80. Sur la fin, le roublard, si fier en tout, surjouait le vieil homme en galère. Calcul sentimental: chaque assiette, marmite, plateau apporté équivalait à une visite. Un jeune, souvent. Une grand-mère, parfois. Un copain, tout le temps. Ça l'illuminait.

Le Tunisien, qui refusait toutes les invitations, était populaire. La nuit, des gens passaient. Pour grignoter, boire le café, rire, serrer sa main ferme. Le maçon rangé des cailloux était aussi pieux que blasphémateur. Et quoi? C'est lui qui se chargeait des blagues que personne n'osait balancer, celles qui pouvaient moquer Dieu en pleine période sainte. Il implorait immédiatement le pardon en rigolant – son thorax en bougeait de haut en bas. Hamma était serein car sûr de son coup: on ira tous au paradis. ◀



VU DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

LES PÉCHÉS MIGNONS DE...

MARGUERITE DURAS, FEMME DE LETTRES FRANÇAISE ET FINE CUISINIÈRE (1914-1996)

- Soupe aux poireaux et pommes de terre
- Potée
- Curry à la réunionnaise
- Pot-au-feu
- Omelette vietnamienne (aux poireaux, champignons, vermicelles, soja et lard)
- Sauce nuoc-mâm
- Confiture d'oranges amères
- Tarte au citron
- Pommes, citrons
- Vin, thé Earl Grey

A retrouver également dans la newsletter «Tu mitonnes», envoyée chaque vendredi aux abonnés de Libération: le menu VIP, la quille de la semaine, le tour de main, la cerise sur la photo, la recette du week-end...



Préparation de chorba pour les plus démunis, en 2003 à Paris. PATRICK ZACHMANN. MAGNUM PHOTOS

Principe de réa

Damien Barraud Ce réanimateur à l'hôpital de Metz-Thionville, en première ligne contre le Covid dans le Grand-Est, est devenu l'un des symboles des anti-Raoult.



Damien Barraud ne travaille pas aujourd'hui. Il est quand même venu trier des dossiers, à l'hôpital de Mercy à côté de Metz. Il nous parle de son bureau, devant un mur vide. La connexion n'est pas bonne. L'image est floue. La voix crépite et parfois elle saute, à l'image de ce grésillement permanent qui s'est emparé de nos vies en attente. En ces temps de confinement, la Moselle paraît à des millions de kilomètres de Paris, comme si on discutait d'une planète encerclée à une autre. Du fait de son métier de réanimateur, dans une région fortement touchée par le Covid-19, Barraud est de cette fameuse « première ligne ». Ces derniers jours, il est rassuré, ça se calme un peu. Il a même fait revenir chez lui ses deux enfants ados qu'il a normalement en garde alternée. Il évitait de les voir ces derniers temps, pour les protéger. Il dit : « On a vu notre hôpital se lever comme un seul homme et faire front. Autant je suis misanthrope sur certaines choses, autant je suis très fier de notre attitude : tout le monde s'est mobilisé. » Sans doute sans vraiment le vouloir, Barraud, 45 ans, est devenu un des symboles des anti-Raoult. Lors de passages sur BFM et dans un entretien au quotidien *la Marseillaise*, le grand

LE PORTRAIT

mec au corps sec démonte point par point les arguments du scientifique star. Donner une interview critique contre le messie phocéen à *la Marseillaise*, c'est un peu comme se pointer au milieu de la pelouse du vélodrome et dire que les joueurs de l'OM sont nuls : ça n'a pas plu. L'IHU-Méditerranée Infection a menacé de porter plainte dans un communiqué, notamment pour les propos offensants que tiendrait le médecin sur un compte Twitter anonyme. Deux camps se sont créés. D'un côté, les pro-Raoult, qui insultent Barraud à tout va, sur des groupes Facebook de fans. De l'autre, les anti, souvent des médecins issus du collectif #Nofakemed qui s'étaient formés contre le remboursement de l'homéopathie. Ils dénoncent la menace d'un « procès bâillon » et changent leurs photos de profil en proclamant #Jesuisbarraud. Ils ont aussi sur les réseaux sociaux le langage tout à fait fleuri. Le débat n'est pas très apaisé. Le réanimateur de Metz est, en ligne, loin d'être le moins vindicatif. « Le Barraud que je connais est très différent de celui de Twitter où on se laisse parfois emporter, le défend le généraliste Jean-Christophe Lebreton. Il est calme, posé, avec une voix très douce, d'une grande rigueur professionnelle. Peut-être parfois un peu rigide. » C'est le ber-

serker dans les jeux de rôles. Un guerrier fauve qui fonce dans le tas avec sa grosse hache et qui tape sur tout ce qui bouge », nuance un collègue. Malheur à celui qui se retrouverait dans son collimateur ? « Je ne suis en guerre contre personne, pourtant. Je n'ai rien contre Raoult ou contre la chloroquine, précise Barraud, la phrase courte et les sentences souvent définitives. Moi, je suis opposé à des méthodes. Je me bats pour une science et une médecine qui se déroulent dans des cadres éthiques et propres. » En cause, les études de l'IHU et sa communication, ni faite ni à faire selon lui. « Nous, on défend une médecine qui n'est pas un art, mais de la science », le soutient Mathias Wargon, chef des urgences à Saint-Denis, mari de la secrétaire d'Etat du même nom et qui n'a pas non plus le stéthoscope sous la blouse. « C'est important que Damien ait une parole raisonnée sur ce que c'est la médecine, mais on est un peu les reines d'un jour en ce moment », relativise-t-il à propos de l'ambiance du moment, tout à fait hystérique.

Damien Barraud se veut, lui, le plus réaliste possible, quitte à passer pour un pessimiste. « On espère tous qu'il y aura un traitement un jour. Mais ça fait bien longtemps que je ne crois plus à la molécule miracle. Mon expérience, en ce qui concerne les pneumonies virales, montre qu'on a souvent attendu des médicaments parfaits qui ne sont jamais arrivés. » Son combat actuel ne vient pas de nulle part. Il est plutôt le point culminant d'une fracture encore bien ouverte. Aussi loin qu'il se souvienne Barraud a toujours voulu être médecin. Il est né à Remiremont dans les Vosges. Ses parents se sont séparés dès sa naissance. Son père enchaîne les périodes de chômage et de petits boulots. Sa mère, qui l'élève, travaille

1975 Naissance.
1993 Commence ses études.
2005-2016 CHU de Nancy.
Depuis 2016 CHR de Metz-Thionville.

dans un magasin de meubles. A l'école, il s'accroche, part étudier la médecine à Nancy où il se spécialise en anesthésie et réanimation. Il commence sa carrière au CHU de la ville. « C'est un monde en soi, où on passe beaucoup de temps, avec des gardes de parfois vingt-quatre heures d'affilée, plus de 60 fois par an. » La mort est une donnée quotidienne, qui a profondément changé son rapport à son métier. « On n'est pas Jésus, il faut guérir ceux qui peuvent l'être et assurer une belle fin de vie à ceux qui ne peuvent pas l'être. On en sort apaisé quand un malade n'a pas souffert, quand les proches ont pu faire leur deuil. » Avec le coronavirus, souvent, ce travail ne peut être fait. Il dit : « Normalement, je prends un réel plaisir à discuter avec les familles. C'est quelque chose qui me manque beaucoup. » Au fil des années, son expertise s'affermir. Il se rend compte que certaines études scientifiques sont ratées, biaisées ou falsifiées et peuvent mettre en danger les patients si les médecins sur le terrain, comme lui, appliquent de bonne foi ce qu'elles préconisent. « Pour Richard Horton, rédacteur en chef du *Lancet*, 50% de la littérature mondiale en médecine n'est pas fiable. Et il y a là-dessus une omerta du milieu hospitalo-universitaire. C'est devenu inacceptable pour moi de faire des choses préjudiciables aux malades parce que les données scientifiques ne sont pas bonnes. Je veux pouvoir me regarder dans la glace le matin. »

Pendant longtemps, le CHU de Nancy a été sa maison, sa famille. Jusqu'à ce que ce fou de natation s'oppose, lui, simple praticien hospitalier, aux travaux d'un professeur du cru. La guerre est violente. Il la perd. Le lanceur d'alerte et le sentiment d'être lâché en rase campagne par ses supérieurs et amis. En 2016, dégoûté, il claque la porte de son hôpital et de la Société de réanimation de langue française (SRLF). Depuis il œuvre à Metz-Thionville, dans un CHR, c'est moins chic. Où il est, dit-il, très heureux. Mais l'épisode, qui reste fondateur, l'obsède. Les méthodes de Raoult ne font qu'appuyer sur la plaie saignante.

Au début, il nous demande de préciser qu'il parle bien en son nom, pas en celui de son employeur actuel. Celui qui a voté « *Macron contre Le Pen* » nous supplie de ne pas évoquer les raisons de ce changement d'établissement, pour ne pas relancer la polémique. On lui explique que ce serait compliqué sans ça de vraiment le comprendre. Il finit par changer d'avis et accepte. Profondément soulagé, il envoie, par message : « *Jen chiale comme un con dans mon bureau. Quatre ans de poids sur les épaules...* »

Par **QUENTIN GIRARD**
Photo **FRED KIHN**

En raison du confinement, les entretiens et photos du portrait de dernière page peuvent être réalisés à distance.